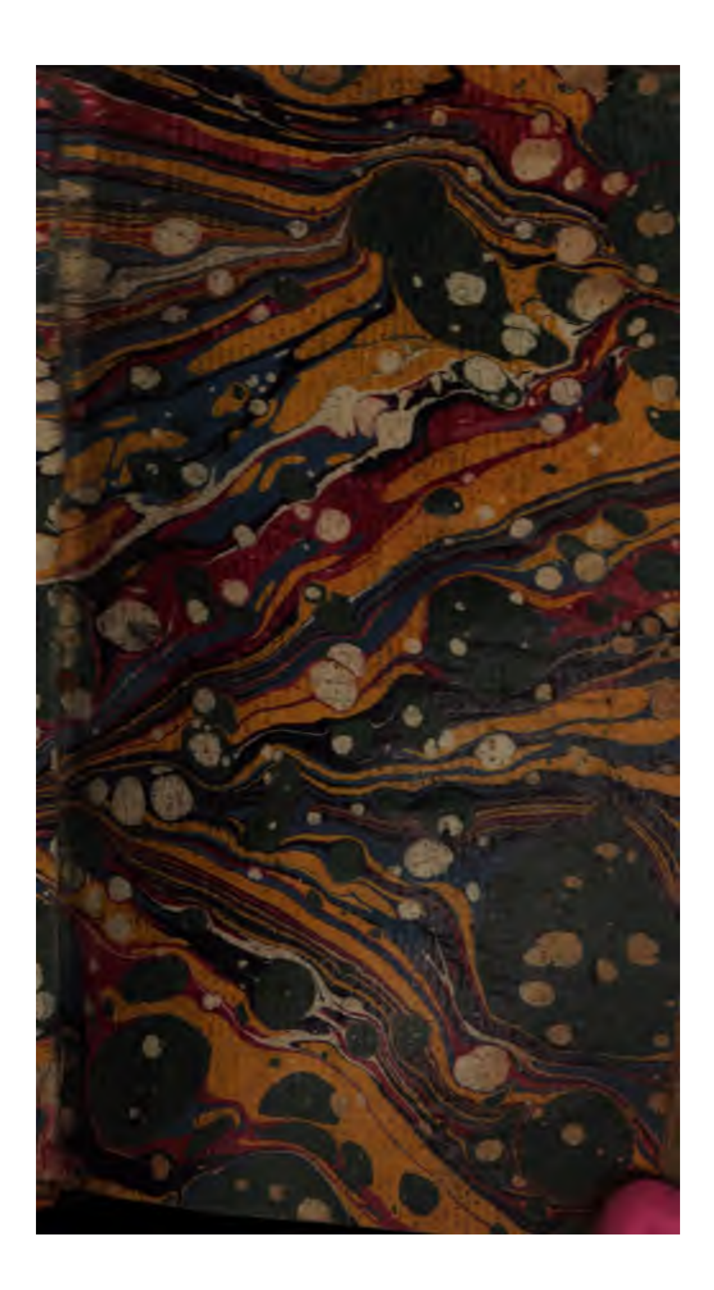
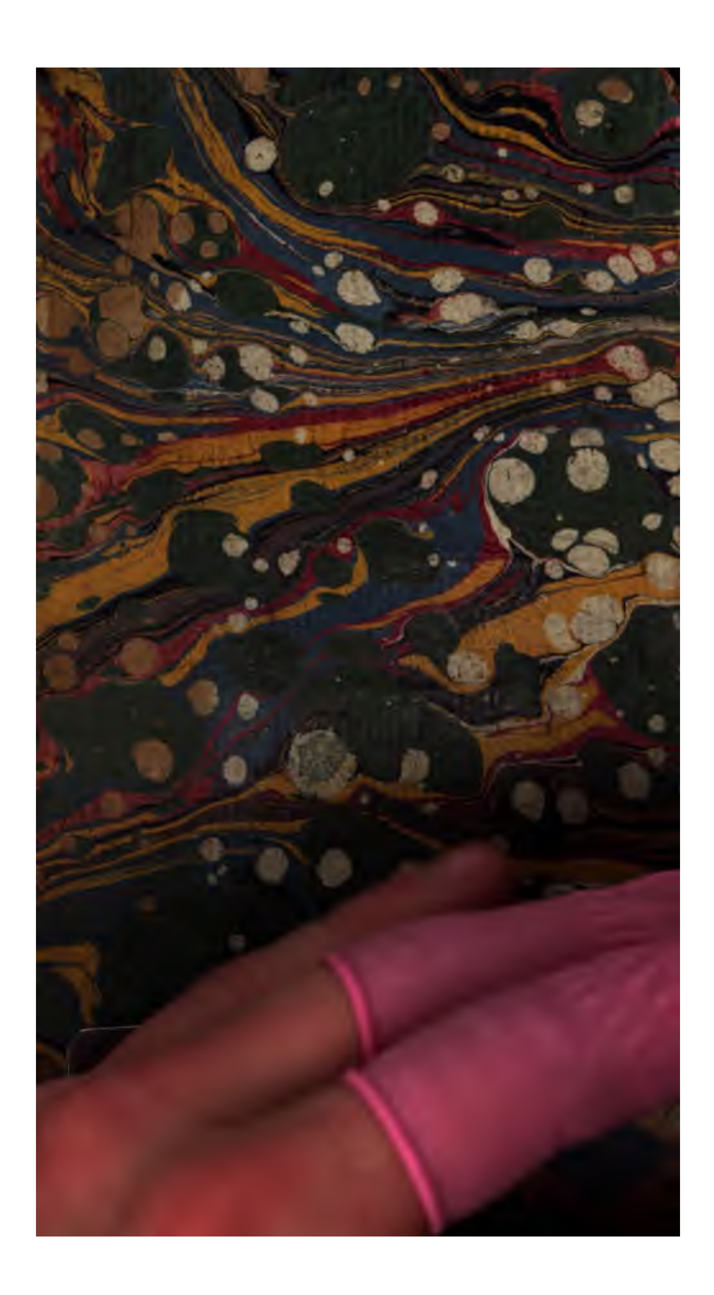


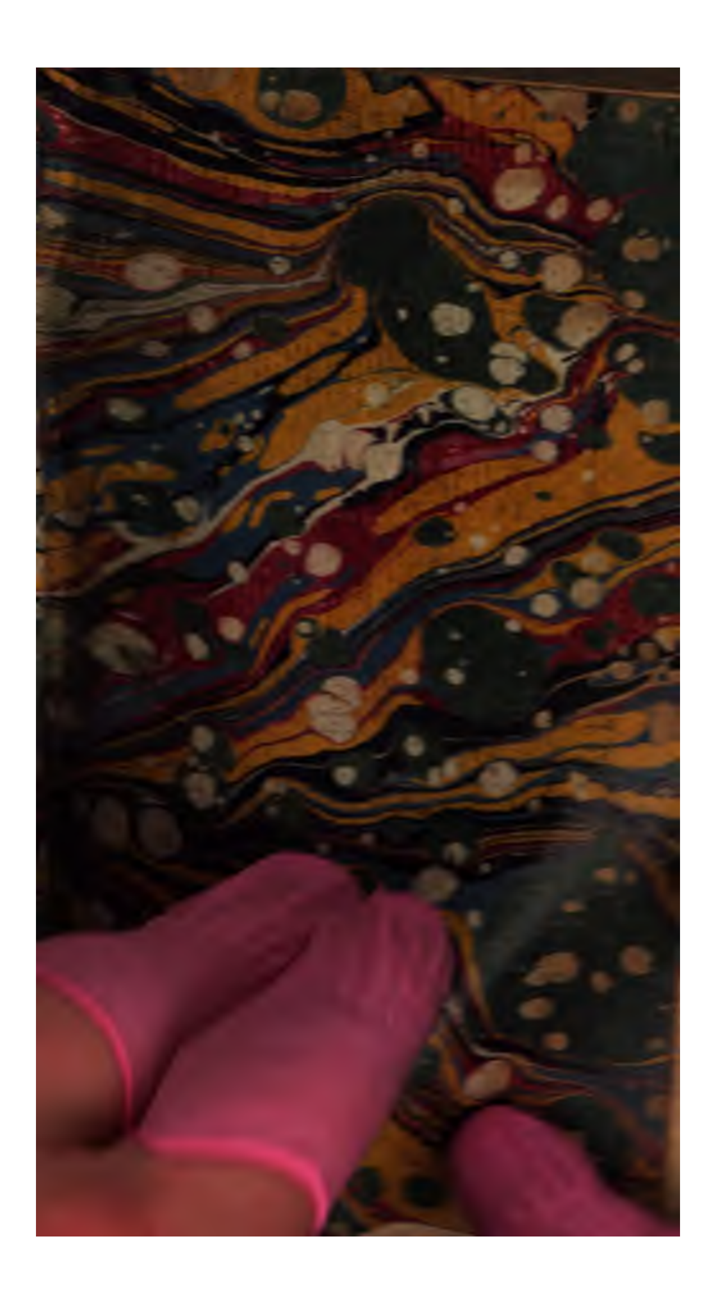


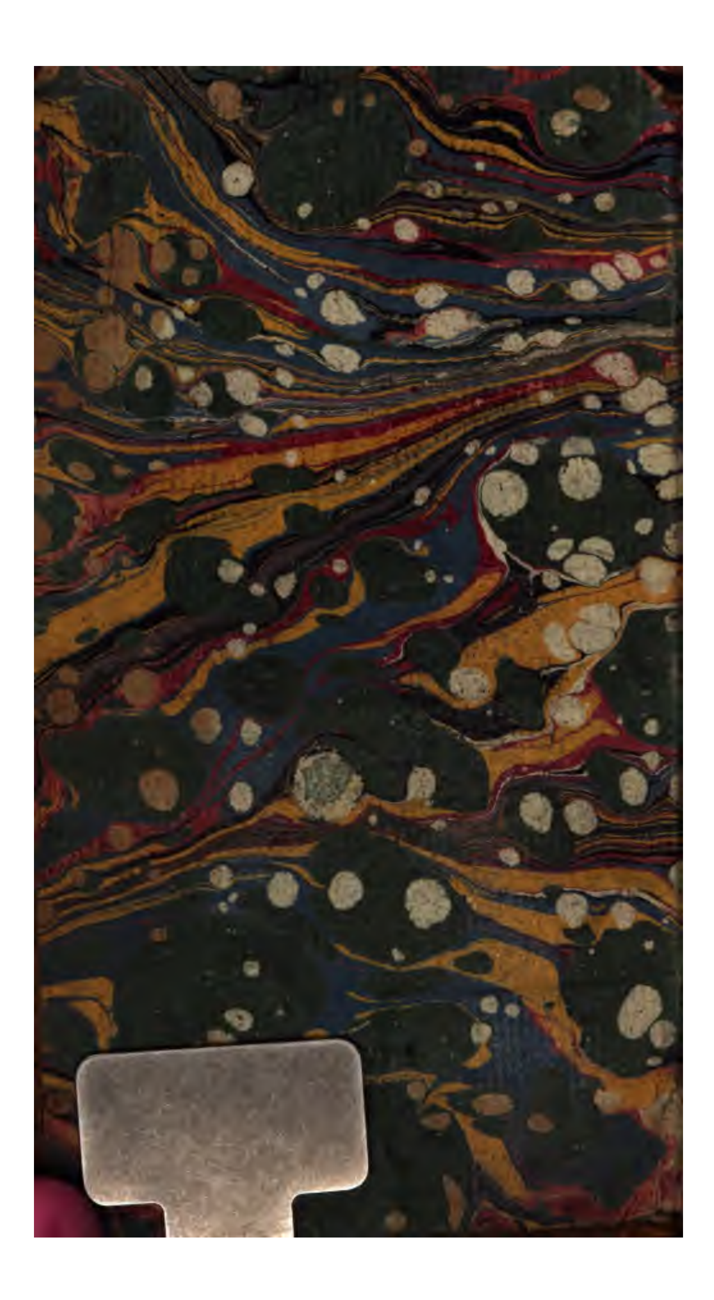














HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH, OU LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH DÉMASQUÉE.

Traduite de l'Original Anglois.



A OXFORD,
Chez ALEXANDRE LE VERTUEUX ; à la Pierre de Touche.

M. DCC. XII.

Avec Approbation de la Nation Britannique.



AVIS AU LECTEUR.

L'*AUTEUR de cet Ouvrage ne m'est point connu ; quelques-uns l'attribuent au Docteur Sacheverell, Ministre Anglican, dont le nom a fait tant de bruit dans toute l'Europe, par le personnage qu'il joüa il n'y a pas longtems, sur le Theatre Britannique ; d'autres disent que c'est la production d'un homme d'une beaucoup plus haute naissance, c'est-à-dire, d'un des premiers Seigneurs d'Angleterre, dont l'honneur, la vertu, le merite & le grand zele de sa*

Patrie, l'ont toujours mis en butte à l'ambition & au credit que s'étoit acquis l'Heroïne qui fait le sujet de cet Histoire.

*L'Ouvrage a d'abord paru en Anglois, sous le titre d'*Histoire secrette de la Reine Zarah & des Zaraziens, &c. *les plus pénétrans demasquerent d'abord cette* Reine Zarah, *par la conformité qu'on y trouva avec la* Duchesse de Marlborough; *Mais comme quelques-uns se trouvoient encore embarassez sur les autres noms travestis, l'Auteur fit glisser dans le public, la Clef ou l'explication de cette Histoire. Cette explication n'a pas été imprimée dans les editions Angloises, ni dans celles de la traduction Françoise faite en Angle-*

Angleterre, qui ont precedé celle que je donne aujourd'hui : Cependant cette piece étoit si necessaire, que sans son secours, la lecture de cet ouvrage étoit infructueuse à la plusspart des lecteurs, principalement aux étrangers qui ne connoissent pas assez la carte de la Cour d'Angleterre, pour déveloper tous les noms énigmatiques que l'Auteur y a placé.

On trouvera dans cet ouvrage, la naissance, la conduite, le caractere & les intrigues secrettes de Madame de Marlborough, qui, par un genie peu commun, éleva à la plus haute fortune son Epoux & la famille de ses trois Gendres : car elle n'a que trois Filles qui ont été mariées au Comte de Sunder-

land, au Lord Harmergent, Fils du Duc de Montague, & au Lord Reyalton, Fils de Monsieur Godolfin, cy-devant Grand Tresorier d'Angleterre. On y verra par quelle surprise elle se fit épouser par Monsieur de Marlborough, sous le Regne de Charles II. lorsqu'il n'étoit encore connu que sous le nom de Milord Churchil.

Dans plusieurs occasions on rend à la valeur & au merite de Monsieur de Marlborough, la justice qui lui est deuë, les mauvaises démarches qu'il peut avoir faites sous les precedans Regnes, sont attribuées à l'ascendant que son Epouse a toujours eu sur son esprit.

Comme les deux premieres parties ne parlent des intrigues de Madame

Madame de Marlborough, que jusques vers l'année 1709. il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit touchant le changement de fortune de cette Dame, qu'on trouvera à la suite de ce volume, & qui en composera la troisiéme partie. Le succès extraordinaire qu'ont eu les éditions Angloises, dont il s'est debité plus de quinze mille exemplaires, est un presage que celle qu'on donne aujourd'hui en François, beaucoup plus ample & plus intelligible que n'ont été les autres, sera receuë du public avec satisfaction.

CLEF

OU EXPLICATION

des noms des personnes dont il est parlé dans cet ouvrage.

AGa; un Officier militaire.

Albanie; c'est la Reine Anne d'Angleterre.

Albanio; le dernier Duc d'Yorck.

Albigion; le Royaume d'Angleterre.

Artonio; Milord Warton, cy-devant Viceroi d'Irlande.

Aranio; Milord Koepel.

Auratie; la Reine Marie, épouse de Guillaume III.

Aurantio; Guillaume III. Prince d'Orange.

Brescia; la ville de Brest.

Bruscus; Broncley, membre du Parlement.

Cadoganius; Cadogan, Lieutenant General.

Cam-

Cambriensis ; la Ville & Université de Cambridge.
Cambrio ; le Prince de Galles, Fils du Roi Jacques II.
Canutia ; la Province de Kent.
Canutius ; Milord Kent.
Corragio ; Cardonnel, Secretaire du Duc de Marlborough.
Clelie ; Duchesse de Cleveland, Maîtresse du feu Roi d'Angleterre Charles II.
Danterius ; Milord Nottingham.
Devonius ; Duc de Devonshire.
Dunneclesia ; la Ville de Dunkerque.
Duraceo ; Milord Feversham, de la Maison de Duras.
Excesia ; la Province d'Essex.
Fuimus ; le jeune Godolfin, nommé Lord Reyalton, Gendre de Monsieur Marlborough.
Foeski ; Daniel de Foe, Grand Satiriste.
Gaulia ; le Royaume de France.
Hippolite ; le Duc de Marlborough.
Hippolitie ; Fille de Monsieur Marlbo-

borough, mariée au Lord Harmergent, Fils du Duc de Montague.

Iberie; Royaume d'Irlande.

Jenise; Madame Jenning, Mere de la Duchesse de Marlborough.

Ladunum; la Ville de Londres.

Lunarius; Milord Mohun.

Macaius; Membre du Parlement.

Montecuto; Fils du Duc de Montague, connu sous le nom de Lord Harmergent, Gendre de M. Marlborough.

Mulgarvius; Duc de Buckingham.

Obornius; Duc de Leeds.

Onelie; Madame Tirconnel, Sœur de Madame de Marlborough.

Onelio; Milord Tirconnel, cy devant Viceroi d'Irlande, il avoit épousé la Sœur de Madame de Marlborough.

Ormondo; le Duc d'Ormond.

Roffensia; Mylady Rochester, Femme du Duc de ce nom.

Roffensis; Milord Rochester, Oncle

cle de la Reine Anne.

Roland; le Roi d'Angleterre Charles II.

Salopius; le Duc de Shrowsbury, Secretaire d'Etat.

Sainte Albanie; la Ville d'Yorck.

Sigillarius; Monsieur Boyle, Secretaire d'Etat.

Solano; les Comtes de Sunderland Pere & Fils, successivement Secretaires d'Etat; le Fils est Gendre de M. Marlborough.

Solana; Fille de M. Marlborough, mariée au Comte de Sunderland.

Sommerius; Duc de Sommerset.

Taunario; le Vicomte de Towshend, qui a été Envoyé d'Angleterre à la Haye.

Tounarius; Milord Cooper, cy devant Grand Chancelier d'Angleterre.

Ufranïe; Madame Masham, Sœur de Mr. Hill, presentement favorite de la Reine Anne.

Volpone ; Milord Godolfin, cy-devant Grand Treſorier d'Angleterre.

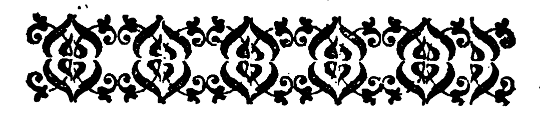
Uranie ; Ville & Univerſité d'Oxford.

Walterius ; le Sieur Walter, Contr'Amiral.

Woodſtokia ; le Lord Woodſtocke, Fils du Sieur Benting, Comte de Portland.

Zarah ; la Ducheſſe de Marlborough, qui eſt la partie principale de cette Hiſtoire.

HIS-



HISTOIRE SECRETTE. DE LA REINE ZARAH.

PREMIERE PARTIE.

De tous les Royaumes du monde, il ne s'en trouve aucun aujourd'hui qui ſoit plus rempli d'avantures que celui d'*Albigion*, dont le commerce & la correſpondance s'étend de tous côtés : de ſorte que les habitans en ſont auſſi renommés, pour la politique, dans les pays étrangers, que les *Moſcovites* le ſont chez eux pour la galanterie. La jeuneſſe de ce Royaume,

me, encouragée par l'exemple des Peres, aſpire aux premieres charges de l'Etat, pendant qu'elle eſt encore ſoumiſe à la diſcipline de ſes Maîtres: & les apprentifs affectent l'air de Miniſtre d'Etat, avant que d'avoir appris le miſtere de leurs profeſſions. Les Artiſans du plus bas rang, prétendent qu'il leur eſt permis de vivifier ceux qui ſont au deſſus d'eux, & de dépoſer les Miniſtres avec la même liberté qu'ils prennent du Tabac. Les Charetiers & les Savetiers dreſſent des Articles de Paix & de Guerre en prenant du Caffé, & font des Traités de Partage ſans façon; En un mot, du Prince juſqu'au Berger, tout le monde y joüit de ſa liberté naturelle, ſoit que cela procede de la nature du climat, ou du temperamment du peuple. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis perſuadé que les peuples agiſſent, plus ou moins, ſelon les regles & les loix du Gouvernement ſous lequel ils vivent.

La

La fameuſe *Zarah*, d'une race obſcure, naquit ſous le Regne de *Roland*, Roi d'*Albigion*, le Prince du monde le plus galant, & dans un tems où la galanterie étoit tellement en vogue, qu'il n'étoit pas plus naturel de vivre que d'aimer : auſſi ſceu-t'elle en profiter plus que perſonne du monde ? Sa Mere *Jeniſe*, femme d'aſſés bas lieu, mais fort intriguante, connoiſſoit parfaitement bien ſon monde; & ne negligeoit nullement ſes propres interêts. Quoi qu'elle n'eut pas naturellement trop d'eſprit, elle ſuppléoit à ce défaut par une certaine adreſſe particuliere à de certaines femmes, & par ce moyen elle gagnoit les cœurs de tous ceux qui la frequentoient.

Zarah devint bien-tôt l'objet de l'admiration de tous ceux qui connoiſſoient ſa naiſſance & ſon éducation : Sa Mere avoit pris ſoin de lui apprendre l'art d'engager & de charmer les cœurs, & comme elle avoit

avoit beaucoup d'esprit & de beauté, elle ne manqua pas de se faire aimer de tout le monde. Il se rencontra en ce tems là à la Cour, un Gentilhomme nommé *Hippolite*, jeune, bien fait & de bonne Famille, lequel s'étoit fait aimer de plusieurs femmes, que l'on disoit même qui avoient fait sa fortune. *Zarah* l'ayant vû deux ou trois fois au bal, divertissement ordinaire en ce tems-là, en fut charmée : *Hippolite* dansoit parfaitement bien, & ne manquoit jamais de s'attirer les applaudissemens de tout le monde, il ne faisoit pas un pas qui ne fût applaudi de tous ceux qui le voyoient, & dont le cœur de *Zarah* ne fût sensiblement touché ; Il n'est même pas extraordinaire qu'elle se rendit à un si grand merite. Elle ressentoit une joye inexprimable des honneurs que tout le monde faisoit à *Hippolite* ; & dès qu'elle le perdoit de vuë elle devenoit pensive & melancolique, dont

sa Mere ne fut pas des dernieres à s'appercevoir. Elle perdit insensiblement l'appetit & le repos, ce qui donna beaucoup d'inquietude à l'indulgente *Jenise*, qui n'avoit rien tant à cœur que la santé & la satisfaction de sa Fille. La langueur où elle la voyoit, lui donnoit une douleur mortelle, n'en pouvant deviner la cause & ne pouvant s'imaginer par quelle raison elle lui en faisoit un secret. Cependant l'amoureuse *Zarah* perissant à vuë d'œil, sa bonne Mere redoubla ses soins & ses tendresses; Enfin elle la pressa si instamment de lui apprendre la cause de sa douleur, & l'assura tellement qu'elle mettroit tout en usage pour la satisfaire, au cas qu'elle procedât de l'amour, qu'elle fut obligée d'ouvrir son cœur à une Mere si indulgente, & qui flattoit si agreablement ses desirs.

Hippolite, s'écria cette belle avec beaucoup d'emportement & de tendresse, *est de tous les hommes le plus aima-*

aimable à mes yeux & le plus accompli ! Mais helas ! il aime Clelie *& il en est aimé, & vous ne connoissez que trop le pouvoir & la beauté de cette Rivale ; & que la qualité de Maîtresse du Roi qu'elle possede, lui donne mille avantages sur moi, pour flatter son cœur & son ambition.* Clelie *aime passionnement* Hippolite, *& elle n'aime le Roi qu'autant que ses pareilles ont accoutumé de le faire, c'est à dire, autant que le pouvoir d'un Monarque peut l'obliger à aimer un homme, à qui elle doit toute son élevation.* Bien que cette Dame gouverne ce Monarque avec un pouvoir absolu, elle est déchirée par la passion qu'elle sent au plus haut point de sa gloire, pour un homme qui a sçu l'asservir par son propre merite. Aussi *Clelie* n'eût-elle pas plûtôt jetté les yeux sur *Hippolite*, qu'elle oublia tout ce qu'elle devoit à son bienfaicteur.

Elle ne regarde plus les bontés du Roi que comme des choses qui lui sont

ſont deuës, ou du moins, dont elle s'acquita ſuffiſamment par la reconnoiſſance exterieure & ſuperficiele qu'elle lui en marque. Elle ſe dit même qu'il ne ſauroit avec juſtice, la blâmer de n'avoir point d'amour pour lui, puiſqu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, qui n'a pas l'art de ſe faire aimer. C'eſt là ordinairement le deſtin des Monarques amoureux: lorſqu'ils ſont auprès de leurs Maîtreſſes, ils ſe deſarment de cette Majeſté, qui éblouit les yeux & qui charme les cœurs: ils ſe negligent & ſe rendent ſi familiers auprès d'elles, qu'elles s'accoutument inſenſiblement à les traiter comme les autres hommes.

Nonobſtant toute la gloire & le plaiſir que ce fait une femme ambitieuſe, de voir tous les jours à ſes pieds une perſonne qui commande à tous les autres; Les Monarques ne ſçauroient ſans ſe tromper ſouvent, faire fonds ſur la fidelité de leurs

Maîtresses : il n'y a qu'une passion violente qui puisse fixer le cœur d'une femme, l'ambition seule n'en est pas un gage suffisant, & les Princes doivent plus souvent leurs conquêtes amoureuses à leur qualité qu'à leur merite : aussi ne s'étendent-elles guere que sur des choses exterieures & grossieres, parce que l'amour & l'inclination ne trouvant rien qui réponde à leur attente, la pompe & la splendeur ne pouvant en satisfaire les desirs, cherchent ailleurs dequoi se satisfaire.

Si c'est là tout, (repliqua *Jenise*, cette Mere passionnée,) *cessez de vous allarmer, je suis venuë à bout de choses bien plus difficiles : Comme* Hippolite *est brave & qu'il a le cœur bien placé, il se lassera bientôt d'être à une femme, laquelle après avoir sacrifié son propre honneur au Roi son Maître, ne sauroit faire beaucoup d'impression sur son cœur : il sera même bien aise d'avoir ce pretexte de dispo-*

disposer de ses bienfaits, en faveur d'une autre femme, dont la beauté & la fidelité satisferont en même tems son cœur & son ambition. Car enfin il est naturel aux hommes qui aiment le plaisir, de cherir ceux qui sont de leur propre choix. De sorte qu'il ne sera pas difficile, continua-t'elle, *de trouver un milieu pour satisfaire votre amour & mon ambition.*

Jenise se servit de toute son adresse pour en venir à bout. Elle fit en sorte que la premiere fois que *Clelie* vit *Zarah* à la Cour, elle en fut si charmée qu'elle l'invita à son apartement, étant bien éloignée de songer qu'elle fût sa Rivale: *Zarah* accepta cet offre avec joye, & la nuit étant venuë, *Hippolite* se rendit à son ordinaire à l'apartement de *Clelie*: Jamais surprise ne fut égale à celle de *Zarah*, à la veuë de l'homme du monde qui lui étoit le plus cher, lequel s'avançoit vers elle avec tous les avantages d'un heureux Amant, sans

sans qu'elle pût s'imaginer le sujet de sa venuë, & *Clelie* étant sortie pour se rendre à l'apartement du Roi, qui l'avoit envoyé chercher. *Hippolite* s'apperçut de sa surprise, & fut si charmé de sa beauté, qu'il demeura les yeux fixés sur elle, sans pouvoir ouvrir la bouche, tant il étoit transporté d'amour. Cependant ayant un peu repris ses esprits, il fit un effort voyant la confusion où étoit *Zarah*, & rompit le silence, en lui disant; *Jamais surprise ne fut égale à la mienne, Madame, à la veuë de vos beautez: Elle est telle que j'ai de la peine à me persuader la réalité de ce que je vois, bien que mon cœur tâche de s'en flatter. Eclaircissez mes doutes, Madame, & m'apprenés si ces lieux sont enchantez?* C'étoit effectivement un lieu spacieux & frais, pour se dérober aux chaleurs de l'Eté. On y voyoit plusieurs sieges de gazons, entourez de Jasmins & d'autres plantes odoriferentes: en un mot, c'étoit un lieu

que le Roi avoit choisi pour ses plaisirs. *Zarah* s'y étoit couchée, & comme il n'y a rien de si charmant que la vuë d'une belle femme en cet état, il en fut tellement épris qu'il ne sçavoit où il étoit ni ce qu'il faisoit. *Zarah* ayant enfin recouvré l'usage de la parole, dont elle savoit assés bien se servir en d'autres occasions, lui répondit qu'il falloit qu'il la prît pour un autre: *Car enfin*, lui dit-elle, *je n'ignore pas que* Clelie *est la personne à qui s'adresse toutes ces douceurs. J'avouë, Madame*, repliqua-t'il, *que* Clelie *est ma Maîtresse, mais la passion que j'ai pour elle, n'est pas à l'épreuve de vos charmes, qui m'en inspirent un autre, qui effacent tous les siens, & dont la force & la violence suffisent pour me servir d'excuse & me faire passer par dessus toutes les considerations du devoir & de l'interêt.*

Zarah ravie d'entendre les paroles passionnées d'*Hippolite*, lui dit, *Que bien*

bien qu'elle fut persuadée de sa generosité & de son merite, elle savoit bien aussi qu'on ne pouvoit faire aucun fonds sur un cœur si sujet au changement, qui se donnoit avec tant de facilité, & qui ne trouvoit rien en amour de plus charmant que la varieté. Il ce peut, ajouta-t'elle, *que vous m'aimiés aujourd'hui, mais vous en aimerez peut-être un autre dans deux jours; Et vous aurez lieu de m'accuser de presomption si je pretendois que vous me fussiez plus fidele que vous ne l'êtes à* Clelie.

On poutra s'étonner que deux personnes qui se connoissoient si peu, se parlassent avec tant de familiarité à la premiere rencontre: Mais il faut sçavoir que l'amour fait bien plus de progrès en ce pays là que dans le nôtre, où les vents, la neige & la pluye lui engourdissent les ailes, & interrompent la rapidité de son vol. Car c'est la coutume des Grands de ce pays là, qui n'ont point

point d'inclination particuliere pour une femme, d'en changer tous les jours, & de chercher le plaisir dans la varieté, après avoir perdu le veritable goût de l'amour.

Pendant que ces deux amans étoient entierement occupés de leur amour, & qu'*Hippolite* en galant homme & en habile courtisant, ne songeoit qu'à expliquer à sa Maîtresse la tendresse de son amour; *Jenise* qui avoit moyenné cette entrevuë & procuré l'absence de *Clelie*, voulant profiter d'une occasion si favorable, se rendit inopinément à l'appartement de cette Dame, pour y surprendre nos amans, & tâcher de parvenir au but qu'elle s'étoit proposée de faire épouser sa Fille à *Hippolite*; Le bruit qu'elle fit à la porte, les remplit de crainte; ils se demandérent ce que ce pouvoit être, ne pouvant s'imaginer qu'on eût pû découvrir dans l'appartement, une intrigue si accidentelle, & à laquelle

il sembloit qu'il n'y eut que le hazard qui y eut contribué. Enfin *Jenise* ayant enfoncé la porte, entra toute hors d'haleine, & se jetta à demi morte, en apparence, entre les bras de sa Fille. Que de facheuses idées se présenterent en ce moment dans l'esprit d'*Hippolite* ! il s'imagina que tout étoit perdu, & que c'étoit un stratagême de *Clelie*, ne soupçonnant en aucune maniere le dessein de *Jenise*.

Oh Ciel ! s'écria-t'elle fondant en larmes, *que vois-je ?* Hippolite ! *& seul avec vous ? Apprenés-moi ma Fille comment il est venu, & à quelle intention ? Zarah* ne sçachant que répondre, gardoit un profond silence, tandis que *Jenise* accabloit *Hippolite* de reproches. Comme cette scene avoit été parfaitement bien ménagée par *Jenise*, sans même qu'elle eut fait part de son secret à sa Fille : elle se jetta sur elle avec une fureur si apparente, qu'*Hippolite* y fut trom-

pé

pé, & se jetta entre deux, pour la dérober à son emportement ; il en fut même si sensiblement touché, qu'elle auroit senti les effets de son ressentiment, si la crainte de perdre *Zarah* ne l'eut retenu.

Ce desordre ne fut pas plûtôt appaisé, qu'*Hippolite* prit *Zarah* entre ses bras, en presence de sa Mere, & l'embrassant tendrement lui dit, *Madame, les assauts où vous venés d'être exposée, à cause de moi, m'obligeront à l'avenir a avoir plus d'égard à votre repos & à votre satisfaction, qu'à l'amour que j'ai pour vous, quoi que ce ne soit pas une chose facile que de se défaire d'une passion comme la mienne.* Cette declaration ne repondit pas aux intentions de *Jenise*, qui craignit que la passion d'*Hippolite* ne degenerât en une amitié froide & en respect. Mais la reponse de *Zarah* la tira de crainte. *Monsieur*, lui dit-elle, *vos paroles & l'ardeur que vous venez de faire*

paroître pour moi en cette avanture, ne me permettent pas de douter que vous n'ayez de l'estime & de la consideration pour moi : mais je ne saurois cependant avoir la vanité de me flater que vous puissiez vous defaire si facilement en ma faveur, de la passion que vous avez pour Clelie. *Ah! Madame*, s'écria Hippolite, *la passion que je puis avoir pour elle, ne sauroit m'empêcher de vous offrir mon cœur, & de vous assurer que je suis prêt à renoncer à elle, pour l'amour de vous, & qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous satisfaire.*

Jenise s'applaudit en secret du bon effet que produisoit sa politique, pendant qu'*Hippolite* lui faisoit mille sermens qu'il n'outre passeroit jamais les bornes du respect & de la discretion que pourroit exiger la vertu la plus severe, & lui proteste qu'il ne souhaitoit du tems pour l'en convaincre, que jusqu'au lendemain ; afin d'avoir une heure d'entretien avec

Clelie.

Clelie. Mais *Jenise* qui connoissoit l'inconstance des hommes & les artifices des femmes, lui fit des reproches de cette proposition. Il s'adressa ensuite à *Zarah*, & la pria de la maniere du monde la plus tendre & la plus passionnée, de lui accorder cette grace ; mais cette belle lui répondit, *que rien ne pourroit l'obliger à manquer à ce qu'elle devoit à sa Mere & à sa propre vertu, & qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'ayant autant d'amour pour elle qu'il prétendoit en avoir, & dont sa Mere venoit d'être temoin, il pût se separer d'elle, sans lui donner la satisfaction que les parens exigent en de pareilles rencontres. J'ai de l'honneur & de la vertu aussi bien que vous*, repliqua-t'il, *& les principes en sont, peut-être, aussi severes, mais l'amour est plus fort que tous les preceptes du monde.*

Cela ne plut pas à *Jenise*, qui desaprouvoit tout ce qui pouvoit retarder leur mariage : c'est pourquoi

elle dit à *Hippolite*, qu'il falloit qu'il choisit immediatement de deux choses l'une, ou de faire confidence de ce qui venoit de se passer à *Clelie*, chose dont il pouvoit facilement comprendre les consequences, tant à son égard qu'à celui de *Zarah*, ou de l'épouser immediatement, & que par ce moyen, il conserveroit & son honneur & sa propre fortune. Le Roi, ajoûta-t'elle, sera ravi de voir son rival marié, & *Clelie* ne pourra pas vous reprocher d'avoir fait une action deshonorable. *Hippolite* garda le silence quelque tems, comme un homme qui songeoit à ce qu'il devoit dire: mais *Jenise* le pressant de se declarer, il la regarda d'un air melancholique, & lui demanda avec quelque émotion, *Madame, je suis le plus malheureux de tous les hommes, & sur tout en amour.* Zarah *n'a pas la moindre tendresse pour moi, & ne plaint nullement les tourmens qu'elle voit que je souffre pour elle;* *de*

de sorte que je ne sai ce que je deviendrai, si vous n'avez pas plus de bonté pour moi. Apprenez-moi ce que vous souhaitez de moi & ce que vous voulez que je fasse? Je souhaite, repliqua Jenise, *que vous épousiez immediatement* Zarah, *puisque j'ai un Prêtre tout prêt à en faire la ceremonie.* Cette proposition le surprit de maniere qu'il en rougit, & ne put répondre sur le champ. *Jenise* profita du desordre où il étoit, elle appella le Prêtre qui fit son office sans hésiter, & prononça la benediction nuptiale.

Cette ceremonie ne fut pas plûtôt achevée, à la grande satisfaction de *Jenise* & de *Zarah*, qu'*Hippolite* sortit de la chambre, à leur grand étonnement, en faisant mille reflexions sur la mauvaise fortune qui l'avoit fait tomber dans ce piege. Ce n'est pas qu'il ne fut passionnement amoureux de la beauté de *Zarah*, & qu'il ne fut même persuadé qu'elle

parviendroit un jour à un dégré éminent de fortune : mais il enrageoit de se voir attrapé, & forcé à faire une chose malgré lui.

Cependant *Zarah* le voyant sortir si brusquement, & craignant que ce qui venoit de se passer ne le portat à quelque extremité, le suivit dans la chambre prochaine, où l'ayant trouvé dans un excès de rage, capable de lui ôter la raison, elle se jetta à ses piés avec une douleur mortelle, & lui dit fondant en larmes, *m'abandonnez-vous déja, & méprisez-vous si-tôt une conquête qui vous a si peu couté, ne serez-vous pas sensible à ma douleur ?* Elle en auroit dit davantage, si l'excès de son desespoir ne lui eût ôté la parole, & si le combat qui se passoit en elle, entre l'amour & le ressentiment, ne l'eût fait pâmer à ses piés. *Hippolite* la releva & l'embrassa avec une tendresse extrême, le transport de son amour ayant dissipé l'extra-

l'extravagance de ſon emportement, de ſorte qu'il s'abandonna à tous les transſports d'un amant aimé. Il ſeroit impoſſible d'exprimer la joie de *Zarah* en cet heureux moment, auquel le regardant avec des yeux enflamez d'amour, elle n'eut que le tems de s'écrier, *oh Ciel ! oh* Hippolite ! *ſoutenez-moi dans l'excès du raviſſement qui me tranſporte.* Clelie arriva dans ce moment, outrée d'un accident qui lui étoit arrivé, & ne fut pas plûtôt arrivée à la porte de la chambre, où étoient ces heureux amans, qu'elle entendit une voix qui ne lui étoit pas inconnuë, & le nom d'*Hippolite*; Elle n'eut pas aſſez de retenuë pour obſerver ce qui ſe paſſoit; & s'avançant vers eux, quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle reconnut que s'étoit *Zarah* & *Hippolite*. *Traitre*, s'écria-t'elle, *peux-tu pouſſer ſi loin l'ingratitude ? Oſe-tu te ſervir de mon appartement pour m'outrager ? & ne pouvois-tu le fai-*

re , sans me rendre témoin de ton infidelité ? Barbare , ajoûta-t'elle , *est-ce ainsi que tu reconnois mes bienfaits ? Madame ,* répondit - il avec beaucoup de froideur & une presence d'esprit qui lui est toute particuliere , *vous devriez nous entendre , & s'il vous plaît , nous ferons venir ici des personnes qui justifieront notre conduite , & vous verrez comment nous nous défendrons.* Ces paroles acheverent de la desesperer. *O Ciel !* s'écria-t'elle , *y eut-il jamais une impudence pareille , à quoi ceci aboutira-t'il ?* En disant cela elle se saisit de son épée, sans savoir où elle la devoit plonger , les trouvant également perfide. Enfin *Zarah* lui paroissant la plus criminelle , elle resolut de la sacrifier la premiere à son ressentiment : Mais dans le moment qu'elle lui alloit percer le cœur ; *Hippolite* se jetta au devant d'elle , & reçut une legere blessure en lui saisissant le bras. *Ah traitre !* s'écria-t'elle

en

en se jettant sur lui, *ce coup là n'étoit pas destiné pour toi, & tu n'auras pas le pouvoir de te vanger le premier.*

A ces mots & au bruit qu'elle fit, *Jenise* & le Prêtre, qui ne s'étoient pas encore retirez, entrerent dans la chambre. Quelle fut la confusion de *Clelie* à cette vuë, elle trembla depuis les piés jusqu'à la tête, & sentit un redoublement de desespoir, qui éfaçoit tout ce que ses pensées & la jalousie avoit pû lui suggerer. *Dieux!* s'écria-t'elle transportée de rage, de fureur & de desespoir, *quels fantômes sont-ce-là? d'où vient cette vieille sorciere, & que cherche ce monstre là? Que viennent-ils de m'enlever? Qu'ont-ils fait de mon* Hippolite? En disant cela, elle se mit à courir la chambre comme une forcenée. Le bruit qu'elle fit y attira tous ses domestiques, qui s'imaginérent qu'il lui étoit arrivé quelque accident: mais ils se retirérent imme-

diatement à la vuë d'*Hippolite*, qui avoit causé plusieurs fois de pareils desordres dans la famille : Il se retira aussi, voyant bien qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de *Clelie*, dans la situation où il se trouvoit, & se contenta de la recommander aux soins de ses Femmes.

La Cour fut bien-tôt instruite de ce qui s'étoit passé en cette occasion : La nouvelle en parvint même aux oreilles du Roi, qui ne fut pas fâché du mariage d'*Hippolite*, qui le délivroit d'un rival qui lui avoit enlevé le cœur de la personne du monde qu'il aimoit le plus tendrement : Car ce Prince n'ignoroit pas l'infidelité de *Clelie*, qu'il ne pouvoit cependant s'empêcher d'aimer ardemment. Il envoya chercher *Hippolite*, qu'il felicita sur son mariage, en l'assurant de la continuation de ses bonnes graces. *Hippolite* en fut si surpris, qu'il hésita s'il devoit remercier Sa Majesté de ces marques de

ſa bienveillance, ou non, craignant que *Clelie* n'eut tout dit à ce Prince, & qu'il ne ſe moquât de lui : Mais il fut agreablement ſurpris, lorſque le Roi continuant toûjours ſur le même ton, lui dit, *Que quoi qu'il ne connût pas celle dont il avoit fait choix, il ne laiſſoit pas d'être perſuadé qu'elle étoit parfaitement belle; puiſqu'il ſavoit qu'il avoit le goût bon.* Il ſouhaita de la voir, & fit des reproches honnêtes à *Hippolite*, en lui diſant *que cela ne devoit pas l'inquieter, puiſque quand elle ſeroit auſſi aimable qu'il ſe la repreſentoit, il ne manqueroit pas de moderer ſes deſirs, ſans ſonger à envier le bien des autres,* Clelie *lui ayant ſuffiſamment fait connoître ce qu'il devoit attendre des plus charmantes de ſon ſexe.* Ces paroles firent craindre à *Hippolite*, que le Roi ne voulût lui reprocher l'attachement qu'il avoit eu pour *Clelie* : mais au lieu de cela, ce Prince qui avoit de l'eſprit infiniment, & qui

qui étoit fort agréable, se mit à plaisanter & à le railler, en lui demandant, *ce que feroient les personnes galantes, s'il falloit que leur engagement durassent autant que leur vie, sans qui leur fût permis de changer lorsqu'elles sentoient plus d'inclination pour un autre; C'est un droit naturel*, ajoûta-t'il, *de disposer de son cœur où l'on le juge à propos, & d'en revoquer le don avec la même liberté. On seroit bien malheureux si l'on n'avoit pas cette liberté, & vous n'ignorez pas* Hippolite, continua le Roi, *que c'est une maxime dont je fais gloire; & que j'aurois, peut-être moins aimé* Clelie, *si elle n'eut pas été en cela de mon humeur. Je suis même persuadé que rien ne me plait plus en elle que son inconstance. Je lui dis un jour que j'avois rêvé que je vous avois vû entre ses bras, & je vous y trouvai effectivement peu après. Pourriez-vous donc trouver mauvais*, Hippolite, *que je fisse presentement à votre é-*
gard,

gard, ce que vous fites alors au mien. Oui, sans doute, Sire, repliqua-t'il, *puisque je ne le fis pas à dessein que vous me rendissiés la pareille. Et bien,* repondit le Roi prophetiquement, *si ce n'est pas moi, ce pourra être un autre.* Ce plaisant dialogue fut interrompu par l'arrivée de *Clelie*, qui en commença un autre qui ne fut pas tout-à-fait si agréable. Elle avoit appris qu'*Hippolite* étoit avec le Roi, & comme elle avoit en tous tems l'accès libre auprès de ce Prince, elle entra d'un air majestueux & altier, qui lui étoit fort naturel, lorsqu'elle étoit en colere, & s'adressant au Roi, lui dit, *est-ce m'aimer, Sire, que d'entretenir & de savoriser l'homme du monde qui m'a le plus sensiblement outragée? Et vous perfide,* dit-elle à Hippolite, *comment osez-vous vous presenter aux yeux d'un Maître offencé?* Il seroit assez difficile de representer la surprise, la crainte & la confusion que ces paroles donnérent

à *Hippolite*, qui connoissoit l'ascendant que cette belle avoit sur l'esprit du Roi, lequel nonobstant la bonne humeur où il étoit, & sans examiner les raisons de l'emportement de *Clelie*, s'écria, *Perfide sans honneur & sans foi, osez-vous me faire des reproches ? Est-ce ainsi que vous reconnoissez les obligations que vous m'avez & ce que j'ai fait pour vous ?* Ensuite il l'accabla de reproches, & *Hippolite* se retira en triomphe.

Jenise, de son côté, étoit ravie d'avoir si bien marié sa Fille, tout bien consideré, car *Hippolite* étoit un brave guerrier, & fort estimé à la Cour: Il avoit servi long-tems sous un Prince Voisin, qui passoit en ce tems là pour avoir les meilleurs Generaux & les meilleures Troupes du monde. Et on le regardoit déja comme l'appui de la nation & comme un homme qui parviendroit aux premieres charges de la guerre, lors qu'on auroit besoin de ses services. Son crédit aug-

augmentoit tous les jours à la Cour, de ſorte que *Zarah* & lui y parurent avec un éclat qui leur attira bien-tôt l'envie des Courtiſans, qui ne pouvoient ſe laſſer d'admirer leur bonheur & leur élevation. *Hippolite* gagna même inſenſiblement les bonnes graces du Duc *Albanio*, Frere du Roi, & heritier preſomptif de la Couronne, qui étoit un Prince guerrier, qui favoriſoit tous ceux qui étoient élevés à la guerre, & qui avoient du genie pour les armes; il avoit été élevé lui même au milieu des allarmes, & quoi qu'il eut été obligé, par une fatalité inſurmontable, de quitter ſa Patrie, pour embraſſer un long & ennuyeux exil, il avoit toûjours retenu une forte inclination pour la guerre, ſe flatant qu'au cas qu'il parvint un jour à la Couronne d'*Albigion*, il ſauroit mieux profiter de la fortune, que n'avoit fait le Roi ſon pere, qui l'avoit perduë par la
mau-

mauvaise conduite de ses Troupes.

Cependant *Zarah* que nous continuerons toûjours de nommer ainsi, fut introduite au service de la Princesse *Albanie*, seconde Fille du Duc, laquelle monta ensuite sur le Trône d'*Albigion*. Cela lui donna le moyen de travailler à la Fortune d'*Hippolite*, dans la Famille d'*Albanio*, laquelle ne pouvoit manquer de succeder un jour à la Couronne. Elle ne manqua pas aussi de s'insinuer dans les bonnes graces de la jeune Princesse, qui étoit alors dans l'âge où les Femmes commencent à fixer leur affection, & de recevoir les impressions les plus durables, soit d'amour, ou d'amitié. Ce fut en ce tems là qu'*Albanie* lui découvrit l'inclination qu'elle avoit euë pour *Mulgarvius* jeune Seigneur des plus galants, des plus spirituels & des plus aimables de la Cour. *Albanie* avoit étoufé cette passion naissante dans son cœur, avant qu'elle pût trou-

trouver une personne à laquelle elle osât confier un secret de cette importance. Mais cette Princesse ayant trouvé en *Zarah* toutes les qualitez requises pour une Confidente, tant par ce qu'elle avoit observé en elle, que par le recit qu'elle lui avoit fait de sa vie, & de la varité des incidens dont elle avoit été accompagnée jusqu'alors, ne fit aucun scrupule de lui apprendre les sentimens qu'elle avoit eu pour *Mulgarvius*, & qui n'avoit été connû de personne jusqu'alors.

Mais *Zarah* qui ne songeoit qu'à ses propres interêts, sans se mettre en peine s'ils s'accordoient aux regles les plus severes de l'honneur & de la vertu, resolut sur le champ de profiter de cette confidence, tant pour satisfaire son ambition, en communiquant une affaire de cette consequence au Roi & à *Albanio*, que pour s'insinuer dans l'esprit de *Mulgarvius*, pour lequel elle avoit beaucoup

coup d'inclination, & dont elle souhaitoit de paroître intime amie; cependant elle avoit resolu, & même pris ses mesures pour empêcher le succès dont il se pourroit flater, sur les esperances trompeuses qu'elle avoit dessein de lui donner, par rapport à la Princesse *Albanie*.

C'étoit une trahison, qui surpassoit toutes celles dont se fût jamais avisée une femme, également esclave de l'amour & de l'ambition: Car bien qu'elle fut entierement possedée par la derniere de ces passions, elle ne laissoit pas de poursuivre avec ardeur tout ce qui pouvoit contribuer à satisfaire la premiere; ce qui a rendu sa vie un tissu d'intrigues politiques.

La Princesse ne fut pas plûtôt retirée, que *Zarah*, l'esprit rempli de la trahison qu'elle avoit meditée, se rendit à l'appartement du Roi, où la premiere personne qui s'offrit à sa vuë fut *Mulgarvius* qui étoit de

Tour.

Tour. Il lui demanda quelle affaire l'amenoit si tard à la Cour, & s'il y avoit quelque chose en quoi il pût la servir? *Zarah* se trouva un peu embarassée pour cacher son infidelité: cependant elle lui repondit d'un ton flateur, *Vous ne devineriez pas, Seigneur, la part que vous avez à ce qui m'occupe: Sachez que vous êtes plus heureux que vous ne pensez. La Princesse vous aime: Ne m'en demandez pas davantage à present. Il faut que je parle à* Albanio, *& l'on m'a dit qu'il est auprès du Roi.* Comme elle achevoit ces paroles, le Duc entra dans la galerie où ils étoient. *Zarah* l'ayant aperçu le suivit, & lui dit qu'elle avoit quelque chose à lui dire en secret. Dès qu'il eut appris que s'étoit au sujet de la Princesse sa Fille, il lui ordonna de le suivre dans le cabinet du Roi, d'où il venoit de sortir. *Mulgarvius* qui avoit été temoin de cette entrevuë, en fut inquiet, ne pouvant compren-

prendre quelle affaire *Zarah* pouvoit avoir à une heure si induë auprès du Roi & d'*Albanio*. Cependant cette belle n'étoit pas peu occupée à s'exprimer, de maniere à ne donner aucun soupçon au Roi de son infidelité. „ Sire, lui dit-elle d'un air affecté, „ la Princesse ignore, & même est „ bien éloignée de soupçonner que „ j'aie découvert l'amour qui est en„ tr'elle & *Mulgarvius* : & je n'au„ rois pû rendre ce service à Votre „ Majesté, en lui découvrant une „ chose si importante à la Famille „ Royale & à tout l'Etat, si je n'a„ vois rencontré ce Seigneur par „ hazard, comme l'a vû Votre Al„ tesse, dit-elle, en se retournant „ vers *Albanio*.

„ J'avouë continua-t'elle, que „ j'avois observé depuis peu que la „ Princesse étoit plus pensive & plus „ melancholique qu'à l'ordinaire; „ mais elle ne m'en avoit pas vou„ lu apprendre la cause, & cela „ m'a-

„ m'avoit donné lieu de ſoupçon-
„ ner qu'elle étoit amoureuſe. Ce-
„ pendant j'aurois eu bien de la
„ peine à deviner de qui c'étoit, ſi
„ *Mulgarvius* ne me l'eut avoüé
„ lui même. Comment s'écria le
„ Roi avec beaucoup d'emporte-
„ ment, *Mulgarvius* a-t'il l'audace
„ d'avoüer qu'*Albine* eſt amou-
„ reuſe de lui, ou vous a-t'il ſim-
„ plement dit qu'il étoit amoureux
„ d'elle? Je n'ignore pas qu'il a aſſez
„ de vanité pour cela, mais il fau-
„ droit qu'il eut perdu le ſens, &
„ qu'il eut une imprudence inex-
„ primable, pour ſe vanter de l'in-
„ clination de la Princeſſe. La colere
„ avec laquelle le Roi prononça ces
„ paroles, fit trembler *Zarah* qui
„ auroit voulu être bien loin de là,
„ connoiſſant la fauſſeté de ce qu'el-
„ le venoit de dire. Mais le Duc
„ qui étoit plus moderé que ſon
„ Frere, augmenta ſa crainte, en
„ lui demandant comment *Mul-*
„ *gar-*

„ *garvius* avoit osé lui communi-
„ quer un secret de cette nature ;
„ vû le peu d'habitude qui parois-
„ soit entr'eux, & la grande con-
„ fiance qu'il savoit que le Roi &
„ lui avoient en elle & en *Hippo-*
„ *lite*. Cela acheva de démonter
„ *Zarah*, ne sachant où trouver une
„ excuse dans la confusion où elle
„ se trouvoit : Mais l'excès de l'em-
„ portement du Roi la tira d'un
„ pas si glissant. Mon Frere, s'écria-
„ t'il à *Albanio*, il ne s'agit point de
„ cela. Que l'on ordonne instam-
„ ment à *Mulgarvius* de se retirer
„ de la Cour, & qu'on observe de
„ si près la Princesse, qu'on m'en
„ puisse repondre.

Zarah se servit de l'occasion, & se retira dans une grande consternation les larmes aux yeux. *Mulgarvius* qui avoit attendu sa sortie avec la derniere impatience, s'en étant aperçu, & voulant profiter de l'occasion pour apprendre ce qui s'étoit passé dans le

le Cabinet du Roi, la supplia avec toute la tendresse d'un amant, de le tirer de peine, en lui apprenant si elle ne venoit pas de reveller au Roi & à *Albanie* le secret de la Princesse;
„ car enfin Madame, lui dit-il, mon
„ triste cœur me le dit. Failoit-il a-
„ voir la cruauté de me dire que je
„ suis aimé de la Princesse, puisque
„ vous aviez resolu de me perdre?
„ Que ne me cachiez-vous plûtôt
„ ce secret? Ensuite il se plaignit de la severité de son destin, & fit des reproches si passionnés à *Zarah* qu'on l'auroit plûtôt pris pour son amant que pour celui d'*Albanie*. Toute remplie de trouble & de confusion qu'elle fût, elle prêta l'oreille à la douceur attrayante de sa voix, elle fut touchée de son infidélité, & ne pouvant plus contenir sa passion, s'écria, penetrée d'amour & de douleur, „ Seigneur, vous êtes perdu,
„ & je me suis renduë malheureuse.„
A ces mots elle voulut le quitter.

C mais

mais il l'arrêta. „ Demeurez Mada-
„ me, lui dit-il, je vous en conjure,
„ apprenez-moi ce que vous venez
„ de faire ou de dire à mon preju-
„ dice ou au vôtre, afin que je me
„ justifie si je suis innocent, ou que
„ j'implore la clemence du Roi si je
„ suis coupable. Vous n'êtes que trop
„ coupable, s'écria-t'elle, car vous
„ aimez la Princesse, & moi je vous
„ ai trahi l'un & l'autre, & me suis
„ trahie moi-même. En achevant
ces paroles elle s'arracha d'entre ses
bras & disparut à ses yeux, le lais-
sant dans une surprise & une confu-
sion inexprimable, ne sachant ce
qu'il devoit faire ni penser. Tantôt
il s'imaginoit que c'étoit l'effet d'un
transport d'amour en *Zarah*; ensuite
il se persuadoit que cela pouvoit pro-
ceder de quelque chose qu'*Albanio*
avoit dit au Roi contre lui; enfin
flottant ainsi entre l'esperance & la
crainte, il passa la nuit aussi bien que
Zarah sans pouvoir fermer l'œil.

Le

Le lendemain il reçut ordre du Roi de s'absenter de la Cour, ce qui le jetta dans la derniere consternation. *Est-il possible*, se disoit-il, *que l'on n'ait assez de mechanceté pour m'exposer à la colere du Roi, sans sujet & sans provocation? & se pouroit-il que* Zarah *en fût capable? C'est ce que je ne saurois croire, c'est ce que je ne saurois concevoir, & c'est en même tems une chose que je ne saurois jamais lui pardonner.* De l'autre côté *Zarah* ayant fait reflexion sur ce qu'elle avoit fait, & en craignant les suites, persuada à *Hippolite* d'aller trouver le Roi le lendemain, & de lui representer les choses de maniere, qu'il lui fit prendre d'autres mesures à l'égard de *Mulgarvius*. Comme le Roi n'aimoit pas les affaires, il ajoûta foi facilement à une chose qui le tiroit d'embaras. Il sçut même bon gré à *Hippolite*, du tour qu'il donna à la chose, & fut bien aise qu'il lui eut

donné lieu de marquer à *Mulgarvius* l'estime qu'il faisoit de lui, en le rappellant à la Cour. Un changement si soudain, fit faire mille reflexions à la Cour & à la Ville sur la disgrace & sur le promt retour de ce Seigneur. Mais enfin le secret en fut éventé. Tout le monde apprit qu'il avoit osé lever les yeux jusques à la Princesse *Albanie*; qu'elle avoit approuvé sa passion; que *Zarah* en avoit été confidente; & que cela ayant été rapporté au Roi, lui avoit causé la disgrace de ce Seigneur. Cet Amant heroïque ne pardonna jamais cette trahison à *Zarah*, quoi qu'elle fit pour l'attirer dans ses interêts, & qu'elle se servit de tous les artifices qu'une personne de son rang pût mettre en usage, pour joüir du plaisir de sa conversation, en l'entretenant dans les bonnes graces de la Princesse, dont il eut toujours la vanité de se croire aimé. Cela l'obligea à garder des mesures avec *Zarah*

rah en dépit de ſon reſſentiment & de ſon mauvais naturel.

Roland mourut peu après, & *Albanio* ſucceda à la Couronne.. *Hippolite* étant ſon favori, *Zarah* n'eut plus beſoin de *Mulgarvius* pour parvenir à ſes fins, ſon credit & celui de ſon mari étant ſuffiſant pour obtenir tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter raiſonnablement. Le Roi qui connoiſſoit le merite d'*Hippolite* lui donna une des premieres charges de ſon armée; & *Zarah* ne manqua pas de ſon côté de travailler à l'élevation de ſa Famille, auſſi bien qu'à la ſienne. Car bien que ſa Sœur pût faire fonds ſur le credit de la Reine, dont elle poſſedoit les bonnes graces, elle ne laiſſa pas de contribuer beaucoup à faire obtenir à *Onelio* ſon mari, la Vice Royauté d'*Iberie*; ce qui ne produiſit pas tout l'effet qu'elles s'en étoient promiſes. Elle ne manqua pas, non plus, pour prevenir tous les contretems qui pourroient

arriver ; d'engager de plus dans ses interêts la Princesse *Albanie* ; laquelle selon toutes les apparences, devoit succeder un jour à la Couronne.

Mais elle ne fut pas long-tems sans concevoir de la jalousie de quelques personnes, qu'elle craignit qui ne devinssent trop puissantes, non seulement pour elle, mais même pour la Princesse. Et ne pouvoit souffrir sur tout l'autorité que la Reine s'attribuoit, & particulierement la bonne intelligence qui regnoit entr'elle & *Volpone*, qui étoit sa créature, & qu'elle voyoit que cette Princesse avoit entierement mis dans ses interêts par des artifices ausquels elle n'ignoroit pas qu'un homme ambitieux & avare ne pouvoit resister. Pour en prevenir les suites, elle s'appliqua à mettre de la mesintelligence entre la Reine & *Albanie*, ayant l'oreille de l'une & de l'autre. Elle engagea même adroitement *Hippolite* & *Volpone* dans son dessein, en

leur

leur faisant entendre que cela étoit necessaire pour le bien de l'Etat, & pour assurer la succession de la Couronne à *Albanie*. Effectivement il y avoit lieu de craindre le danger qu'elle tâchoit de leur insinuer : mais cela ne procedoit pas tant de la cause pour laquelle elle vouloit les animer contre la Reine, que de ce qu'elle savoit que cette Princesse n'approuvoit pas l'influence qu'elle avoit sur les actions d'*Albanie*, laquelle communiquoit tout ce qu'on lui disoit à *Zarah*, qui en faisoit part de son côté à *Hippolite* & à *Volpone*. Cela les obligeoit à se tenir continuellement sur leur garde de crainte que la Reine par son adresse & par ses insinuations, ne leur alienat l'affection d'*Albanie*, & qu'elle ne lui donnât de ses créatures pour l'engager dans ses interêts, & lui persuader que le Roi son Pere l'aimoit uniquement, dans un tems où l'on travailloit à la priver de l'esperance

qu'elle avoit de succeder à la Couronne, en la rendant elle même l'instrument de sa propre ruine.

La Cour avoit fait tous ses efforts pour engager *Albanie* à favoriser les desseins du Roi : mais *Zarah*, *Hippolite* & *Volpone* en avoient toûjours empêché l'effet jusques à ce qu'on leur fit part du secret & qu'on les eût engagés, à force de recompenses & de liberalités, à tenir la Princesse dans l'ignorance des grands desseins que l'on avoit projetté. Il y avoit en ce tems là à la Cour un nommé *Solano*, disciple de *Machiavel*, lequel étoit secretement dans les interêts de *Zarah*, & qui ne s'étoit pas encore déclaré jusques alors. Le Roi resolut de se servir de ce rusé politique, lui fit mille caresses & lui confia tous les secrets de son cœur ; de sorte que rien ne se faisoit plus sans lui. En un mot *Solano* gouvernoit le Roi, avec un empire aussi absolu, que celui que *Zarah* avoit sur l'esprit d'*Al-*

d'*Albanie*. On ne formoit aucun dessein sans le communiquer à ce Ministre, & rien ne s'executoit sans qu'il en eut la direction. Il avoit les principes de *Zarah* & la politique de *Volpone*: *Il étoit capable de vendre son Maître à beaux derniers comptans, de changer de Religion par politique & de trahir sa Patrie pour le moindre avantage.* S'il eut ajoûté à toutes ces belles qualités là, celle d'un esprit vindicatif: ses ennemis auroient eu lieu de trembler, en voyant les miracles qu'il étoit capable de faire. Mais comme les Legislateurs de *Grece* ne se contentoient pas d'entendre la Philosophie sans la mettre en pratique; il resolut de suivre les preceptes des *Stoïciens*, en assujettissant ses passions avant de prendre le timon des affaires, pour y prescrite des regles de Gouvernement.

Les obligations que le Royaume d'*Albigion* a à ce grand homme, sont

trop grandes pour les pouvoir reconnoître, le merite de sa politique surpassant de beaucoup la satisfaction que la Nation en a reçûë, quoi qu'il ait entrepris la chose du monde la plus hardie, pour s'attirer les benedictions de tous les peuples de ce Royaume, & pour exciter l'envie & l'admiration de tout l'univers par des Revolutions surprenantes & inouyës. Aussi faudroit-il être barbare, pour tâcher de ternir la gloire d'un politique, qui a rendu *Albigion* si fameuse en cette science depuis ce tems là.

Mais pour reprendre le fil de notre Histoire, *Solano* étant également bien dans les bonnes graces du Roi & de la Reine, tous les Princes étrangers lui faisoient leur cour, de même qu'ils l'ont fait depuis à *Hippolite*. Comme ce Favori distingué gouvernoit absolument toutes les affaires que l'on deliberoit au Conseil, & toutes celles qui se passoient ailleurs, & qu'il ne faisoit nullement

sa

ſa cour à *Albanie*, cela empêchoit *Zarah* de pouvoir penetrer dans ſa conduite miſterieuſe : Elle avoit un chagrin mortel de vivre dans l'inaction & dans l'ignorance au milieu de toutes les Cabales que l'on formoit de tous côtés ſans ſa participation, car *Volpone* & *Hippolite* n'avoient pas la moindre connoiſſance des deſſeins cachés de *Solano*, qui agiſſoit avec une ſubtilité, qui fit tomber le Roi même dans le piege qu'il lui avoit tendu par une trahiſon ſans exemple. *Zarah* voyant donc le train que prenoient les affaires, & que l'on travailloit à exclure *Albanie* d'une Couronne qu'elle ſe flatoit de porter, reſolut de traverſer de toute ſa puiſſance les deſſeins de *Solano*, qu'elle avança au contraire au dernier point par ce moyen.

Elle alla trouver *Albanie*, à l'inſtant, avec toute l'ardeur que la vengeance & la jalouſie peuvent inſpirer à une femme outrée. „ Madame,

„ dit-elle à la Princesse, preparez-
„ vous à entendre la facheuse nou-
„ velle que mon devoir m'oblige de
„ vous apprendre. Vous êtes per-
„ duë, & *Solano* est l'auteur de
„ votre ruine. Je ne doute pas
„ que vous ne connoissiez les tri-
„ stes consequences du procedé du
„ Roi votre Pere, qui tâche de
„ vous priver de l'esperance que
„ vous aviez de parvenir un jour à
„ la Couronne d'*Albigion*. Jamais
„ on n'oüit parler d'une chose pa-
„ reille à celle que conseille *Solano*.
„ Le Roi n'écoute plus les conseils
„ de *Salopius*, de *Volpone* ni d'*Hip-
„ polite*. Ne voyez donc plus la Rei-
„ ne, Madame, je vous en conjure.
„ Je ferai courir le bruit qu'elle vous
„ a insultée depuis la naissance du
„ Prince de *Cambrio*; le peuple ne
„ manquera pas de vous plaindre &
„ de vous proteger. Quittez la
„ Cour; pretendez que le Roi vous
„ méprise, & retirez-vous dans
„ quel-

„ quelque lieu populaire pour votre
„ sureté. La Cour est trop occupée
„ pour s'apercevoir de votre retrai-
„ te, s'il est vrai que le Prince *Au-*
„ *rantio* s'avance à la tête d'une Ar-
„ mée, pour s'opposer aux dèsseins
„ du Roi.

„ Mais *Zarah*, répondit la Prin-
„ cesse, quel danger ai-je à crain-
„ dre pour me retirer de la Cour?
„ Le Roi n'a-t'il pas beaucoup d'a-
„ mitié & de tendresse pour moi?
„ Ne m'a-t'il pas même fait present
„ aujourd'hui de deux cens mille
„ florins qu'il a tiré de la Tresore-
„ rie? Helas Madame! qu'est-ce
„ que cela, au prix de la Couron-
„ ne dont il vous prive? De plus il
„ n'y a pas de sureté pour vous à
„ rester à la Cour, dans un tems
„ où la Nation paroit disposée à la
„ revolte, & à abandonner le Roi
„ votre Pere. Est-ce là une raison
„ valable, repliqua *Albanie*, pour
„ l'abandonner & devenir la pre-
„ miere

„miere rebelle contre lui ? Dois-je
„mettre mon Frere *Aurantio* sur le
„Trône à mon prejudice, de crain-
„te de m'en voir privée par le Roi
„mon Pere. Mais outre cela, com-
„ment pouvés-vous me persuader
„de quitter le Roi, puisqu'*Hippo-*
„*lite* est obligé de l'accompagner,
„& par sa charge & par son devoir ?
„Et la reconnoissance ne devroit-
„elle pas vous engager dans ses in-
„terêts, puisqu'il a si genereusement
„contribué aux vôtres. Il faut a-
„vouer, Madame, reprit *Zarah*
„qu'on ne sauroit mieux me con-
„vaincre de mon devoir : mais per-
„mettez-moi s'il vous plaît à mon
„tour, de vous faire ressouvenir du
„zele que vous avez toûjours fait
„paroître pour la Religion de votre
„Païs, laquelle il faut que vous a-
„bandonniez si vous restez auprès
„du Roi. Vous n'ignorez pas aussi,
„Madame, continua-t'elle, que je
„haïs *Aurantio* & que je n'aime pas
„la

„la Princesse ; ce n'est que votre in-
„terêt seul qui me fait agir. Je vais
„chercher *Hippolite* , *Volpone* &
„*Salopius* , pour tâcher de leur per-
„suader de quitet le Roi lorsqu'il
„y songera le moins. Croyez-vous
„leur pouvoir persuader , dit *Al-
„banie* , une lâcheté & une ingra-
„titude pareille ? Et oseriez-vous
„entreprendre de porter votre ma-
„ri à trahir son Maître & son Roi ?
„Quant à *Volpone* & à *Salopius* je
„ne les ai jamais regardés que com-
„me des Courtisans , des Politiques,
„des Joueurs & par consequent des
„Trompeurs : mais quant à *Hippo-
„lite* c'est un homme d'épée , qui
„doit avoir plus d'honneur que de
„trahir son Prince. Et bien Mada-
„me , reprit *Zarah* , si vous avez
„tant d'égard pour l'honneur , j'es-
„pere que vous ne songerez plus à
„succeder à la Couronne d'*Albi-
„gion*.

Elles se separerent là-dessus , &
l'on

l'on apprit peu après qu'*Hippolite* avoit abandonné le Roi, & lui avoit écrit une Lettre d'excuse, par laquelle il paroissoit qu'il n'avoit fait cette demarche ni par un motif d'interêt, ni d'honneur, mais purement par un principe de Religion, comme *Zarah* l'avoit dit à la Princesse. Cette nouvelle fut bientôt sçûë de tout le monde, & fut le sujet du discours & de l'admiration de toute la Cour. Tout le monde fut suspris de la defection d'*Hippolite*. Les uns croyoient que c'étoit une feinte pour voir & pour découvrir la disposition de l'armée, & les autres supposoient que c'étoit qu'il avoit reçu quelque mécontentement du General *Duraveo*. Mais enfin, on apprit qu'il n'avoit abandonné son Maître que pour embrasser les interêts du Prince *Anvantio*. Les amis du Roi firent mille imprécations contre lui : L'Armée l'accabla de reproches, & tout le monde le méprisa, de sorte qu'il fut obligé

obligé de se retirer pendant quelque tems, de peur d'irriter trop la populace, laquelle quoi qu'animée contre le Roi son Maître, ne pouvoit digerer l'infidelité d'une personne qui lui devoit sa fortune.

Zarah de son côté s'étoit éloignée du tumulte, après avoir persuadé, avec bien de la peine, à la Princesse *Albanie* de se retirer avec elle. Cependant comme les esprits étoient animez, tant par le mauvais maniement des affaires dirigées par *Solano*, que par la marche des Troupes d'*Aurantio*, qui s'avançoient à grandes journées, les peuples se rendoient en foule auprès d'*Albanie*, qu'ils regardoient comme la protectrice de leurs droits & de leur liberté. Enfin *Zarah* s'applaudissoit en secret d'être parvenuë à ses fins, en renversant tous les projets de *Solano*, qu'elle entendoit maudire d'un chacun, & que l'on accusoit de tous les maux où l'Etat se voyoit exposé, aussi bien

que

que le Roi, que beaucoup de gens de bien plaignoient, persuadé que ses Ministres avoient abusé de son autorité, & particulierement ceux par lesquels il se voyoit méprisé. Bien que *Zarah* fut ravie d'entendre tout le mal qu'on disoit de *Solano*, la compassion que l'on marquoit pour le malheur du Roi, la touchoit de trop près pour en souffrir le cours, sans faire connoître à tout le monde l'inhumanité avec laquelle *Albanio* & la Reine sa femme avoient traité toute la Nation en general & *Albanie* en particulier. Cela eut tout l'effet qu'elle en pouvoit attendre; tout le monde s'empressa à faire paroître à l'envie l'estime qu'on avoit pour la Princesse, en lui faisant tous les honneurs dûs à sa naissance, & à son merite. Peu après cela *Albanio* desesperé de l'infidelité de ceux, ausquels il s'étoit le plus confié, prit la fuite, apprenant qu'*Aurantio* s'avançoit en diligence,

gence ; après avoir consulté *Solano*, étant bien éloigné de le croire infidele, quoi que ce fut lui qui l'eut trahi auprès d'*Aurantio*. Cependant avant de quitter son Royaume, il resolut de faire un dernier effort sur l'esprit d'*Hippolite* ; Mais dans le tems qu'il le faisoit chercher, il reçût une Lettre de sa part, qui acheva de le désesperer, & lui fit precipiter sa fuite, & sa retraite d'*Albigion* pour toûjours.

Zarah ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable de flater *Albanie*. „ Madame lui dit-elle, „ avec des larmes feintes, le Roi „ votre Pere, s'est enfin vû reduit à „ abandonner sa Couronne, nonob„ stant toute sa Justice, & la ten„ dresse qu'il avoit pour vous. *So*„ *lano* qui vous a toujours été sus„ pect, est cause de tous ses malheurs. „ Votre Frere *Aurantio* est en pos„ session de son Palais à *Lodunum*, „ & tout le peuple lui offre la Cou„ ronne

„ ronne d'une commune voix. Vous
„ devriez vous taire, *Zarah*, dit la
„ Princesse, puisque vous auriez dû
„ prevoir les consequences du con-
„ seil que vous me donnâtes de me
„ rendre ici. Madame, répondit-elle,
„ je ne croyois pas qu'*Aurantio* as-
„ pirât à la Couronne, ni qu'*Al-
„ banio* dût se voir obligé de pren-
„ dre la fuite. Je croyois seulement
„ qu'on le reduiroit à la raison, &
„ que l'on vous rendroit Justice.
Un Messager arriva sur ces entre-faites, lequel apprit à *Albanie*, que *Solano*, que tout le monde supposoit le plus sincere de tous les Serviteurs du Roi, avoit été celui qui l'avoit trahi auprès *d'Aurantio*, auprès duquel il étoit alors, s'étant déclaré publiquement en faveur de ce Prince. *Zarah* apprenant à quel point elle s'étoit trompée, en ce qu'elle avoit fait pour s'opposer aux desseins de *Solano*, en fut outrée de maniere qu'elle ne pût s'empêcher de décla-

mer

mer contr'elle même. La Princesse surprise d'un pareil emportement, dont elle ne pouvoit comprendre la cause se retira & la laissa en pleine liberté d'évaporer sa colere. *Foible* Zarah! s'écria-t-elle, *incapable de soutenir le poids des grandes choses qui te sont destinées, est-il possible que tu n'aye pu penetrer les desseins, ni découvrir la trahison de* Solano? *Ne devois-tu pas savoir qu'un homme comme lui élevé à la Cour & dans les affaires, a toûjours des desseins opposez à ceux qu'il fait paroître, & qu'il ne fait jamais éclater ses veritables sentimens. Insensée, est-ce donc pour cela qu'*Hippolite *a trahi son bienfaicteur? Est-ce pour cela que* Volpone *a perdu sa dupe? Est-ce pour cela que j'ay fait agir* Albanie? *Et enfin, est-ce-là ce que je m'étois promis? J'en conçois une haine mortelle contre moi-même; & je hais encore mille fois davantage* Aurantio *qui est la cause de tous mes maux.*

Ce-

Cependant *Aurantio* qui s'étoit établi à *Lodunum*, fit prier *Albanie* de revenir à la Cour, où *Zarah* eut le chagrin de voir caresser, (par l'homme du monde qu'elle haïssoit le plus,) son rival en dissimulation & en politique. Elle en pensa crever de dépit ; mais enfin aiant consideré que son chagrin n'avançoit pas ses affaires, elle resolut de susciter un competiteur à *Solano*, pour tâcher d'éluder & de renverser tous les desseins d'*Aurantio*. Elle reçut en ce tems là, une addition sensible à sa douleur. On fit venir *Aurantio* Sœur d'*Albanie*, que l'on fit couronner conjointement avec le Prince son Mari, Roi & Reine d'*Albigion*. Ce fut un coup aussi mortel qu'imprevu pour la pauvre *Zarah*, & qu'elle ne put prevenir avec toute sa malice ; de sorte qu'elle s'estima la plus miserable de toutes les créatures. Mais comme elle avoit un esprit remuant & infatigable,

elle

elle resolut de ne se donner aucun repos, qu'elle n'eut assouvi sa vangeance sur elle même, ou sur ses Ennemis. Le nouveau Roi favorisa son dessein, en mettant dans son Conseil *Salopius*, homme aussi propre pour le trahir, que *Solano*, qui avoit ruiné son Predecesseur. Cela rendit la vie à *Zarah* qui savoit que *Salopius* étoit homme d'esprit & fort intriguant. Comme il avoit été autrefois amoureux d'elle, elle se flata que sa passion n'étoit pas si absolument éteinte, qu'il ne fût facile de la ralumer, sur tout sachant qu'il avoit naturellement beaucoup plus d'amour que de probité. Outre cela elle n'ignoroit pas qu'il avoit en secret beaucoup de bonne volonté pour *Albanio*, chose dont il lui seroit facile de tirer beaucoup d'avantage.

On forma en ce tems là, le dessein de penetrer en *Gaulia*, par le chemin de *Dunececlesia*, place de

la

la derniere importance au Roi d'*Albigion*, qui étoit en guerre avec le Roi de ce Païs-là, ami d'*Albanio*, & qui tâchoit de le remettre sur le Trône. Cette affaire fut conduite le plus secretement du monde, n'ayant été communiquée qu'à *Salopius* & à *Hippolite*, que le premier avoit recommandée à *Aurantio*, comme une personne propre à exécuter cette grande entreprise, & à assister ce Prince de son Conseil? *Hippolite* étant effectivement bon Soldat, & homme de tête. Comme *Aurantio* étoit persuadé, que ce Seigneur étoit autant dans ses interêts qu'aucun des autres Officiers, qui étoient employés auprès de sa personne, il lui communiqua tout le plan de ce dessein, en lui recommandant de ne le reveler à personne, sous quelque pretexte que ce fût. Cependant *Zarah* qui étoit toûjours alerte pour savoir tout ce qui se passoit, afin de s'en servir, ayant observé qu'on tramoit quel-

quelque chose d'extraordinaire à la Cour, où *Hippolite* se rendoit plus souvent qu'il n'avoit accoûtumé, elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, pour découvrir le fonds de cette affaire, & elle y réussit; ce Seigneur ayant mieux aimé s'exposer au hazard de son Prince, qu'à souffrir les importunités perpetuelles de son épouse, quoi qu'aux dépens de son propre honneur.

Zarah ayant obtenu de cette maniere ce qu'elle souhaitoit, alla trouver *Salopius*, bien assurée qu'il ne lui refuseroit pas les moyens de faire sçavoir cette nouvelle à sa sœur *Onelie*, qui étoit à la Cour d'*Albanio*. Seigneur, luy dit-elle, en l'abordant d'un air flateur, „ Je suis „ ravie de voir une personne de „ votre merité au timon des affai- „ res, puisque cela vous donne lieu „ de faire paroître les grands tal- „ lens que vous avez reçûs du Ciel,

„ & de rendre ſervice à vos amis.
„ Comme vous avez toûjours paſſé
„ pour l'homme du monde le plus
„ galant & le plus obligeant, & que
„ j'en ay fait l'épreuve en pluſieurs
„ occaſions, je ſuis perſuadée que
„ vous ne croirez pas que je ſonge
„ à vous flater en cette occaſion.
„ Madame, reprit-il, le veritable
„ moyen de me convaincre que
„ vous ne me flatez pas, eſt de
„ faire une nouvelle épreuve de ce
„ bon naturel, & de voir juſqu'à
„ quel point il peut s'étendre pour
„ votre ſervice. Ce que j'ay à vous
„ demander, continua-t-elle, n'eſt
„ qu'une bagatelle, quoyque je n'i-
„ gnore pas qu'il ne vous eſt pas per-
„ mis de m'accorder la grace de
„ tranſmettre à ma Sœur *Onelie*,
„ qui eſt à la Cour d'*Albanio*, la
„ connoiſſance de quelques petites
„ affaires Domeſtiques. Cependant
„ comme je ſçai bien auſſi que vous
„ conſervez toûjours quelque con-
„ ſide-

„ ſideration pour ce malheureux
„ Prince, & que vous ne ſauriez
„ croire, avec raiſon, que je puiſſe
„ avoir la penſée de donner des in-
„ formations à une Cour, au banniſ-
„ ſement de laquelle je n'ay pas
„ peu contribué, j'eſpere que vous
„ ne me refuſerez pas ce plaiſir,
„ d'autant plus que vous n'ignorez
„ pas que mes interêts ſont joints
„ de telle maniere à ceux d'*Albanie*,
„ & les ſiens aux changemens qui
„ ſont arrivez ici, qu'il n'y a aucun
„ lieu de ſoupçonner que je puiſſe
„ avoir un deſſein contraire au Gou-
„ vernement preſent.

L'ardeur avec laquelle *Zarah* accompagna ces paroles, fit juger à *Salopius* qu'il y avoit plus de miſtere en ce qu'elle ſouhaitoit, qu'il n'avoit cru d'abord. Cela l'obligea à faire quelques difficultez, pour tâcher de penetrer un peu plus avant dans ces veritables ſentimens ; & trouvant que cela ne faiſoit que l'animer da-

vantage, il ne douta plus qu'il ne fut bien fondé dans ses conjectures. Il fut même ravi qu'une personne comme elle, entreprit une chose, qu'il ne souhaitoit cependant pas qu'elle crût qui lui fut agreable. Il lui accorda donc ce qu'elle souhaitoit, avec un plaisir secret d'avoir découvert son intention, sans qu'elle put soupçonner la part qu'il y prenoit: Et comme il la connoissoit mieux que personne, il n'avoit garde de lui confier aucun secret, à moins qu'il ne fut indispensablement necessaire pour la conservation de son honneur & de ses interêts. Car quoi qu'elle fut capable de sacrifier son honneur à ses interêts, elle n'étoit pas d'humeur à abandonner ceux-ci, si ce n'étoit pour gratifier la noble passion de la *vengeance*, si chere à son sexe, & en particulier à sa personne.

Peu de tems après, *Aurantio* apprit, que son beau projet avoit été décou-

découvert & trahi, & que son expedition n'avoit produit aucun éfet. Il envoya chercher immediatement *Salopius* & *Hippolite*, qui l'assurerent de leur innocence, & d'avoir gardé inviolablement le secret, qu'il leur avoit confié; bien que la conscience d'*Hippolite* lui reprochât ce qu'il avoit dit, & celle de *Salopius* ce qu'il avoit fait. Cependant *Aurantio* ne pouvoit se consoler de voir échoüer une si belle entreprise, par l'infidelité de ses Ministres, & qu'on put lui reprocher de n'avoir pas mieux connu les personnes qu'il avoit employées. Aussi jamais Prince ne fut plus mal servi que lui. Plus il changeoit de Ministres, plus il avoit lieu de se plaindre. Il croioit tantôt attirer dans ses interêts les amis d'*Albanio*, en les employant, mais ils le trahissoient; & lorsqu'il se servoit des ennemis de ce Prince, ils ne travailloient à rien qu'à leur propre interêt. De l'autre côté *Hip-*

polite n'avoit aucun repos, lorsqu'il faisoit reflexion sur la mauvaise opinion que le Roi devoit avoir de lui. Rempli de confusion & de rage, il alla trouver *Zarah*, & s'écria transporté de colere à sa vuë, *Madame, quel démon vous porte à travailler continuellement à ma ruïne, par vos lâches desseins? Ne m'avez-vous pas déja fait assez de mal, en me persuadant d'abandonner* Albanio, *pour satisfaire vôtre vengeance implacable, sans y ajoûter ce que vous venez de faire, pour me perdre dans l'esprit d'*Aurantio. *C'est vous qui avez fait ce coup là. Il n'y avoit que vous qui le pussiez faire; & il n'y avoit même que vous qui l'osât entreprendre. Ce Prince ne m'a-t'il pas comblé d'honneurs, aussi bien qu'*Albanio? *Et avez vous enfin résolu d'en ternir tout le lustre? Si le Ciel ne me retenoit en ce moment, je crois que je serois capable de faire quelque chose qui nous rendroit l'un & l'au-*

tre à jamais miſerable. En diſant cela il ſe retira, & la laiſſa en proye à ſes remords. Elle ne laiſſa pourtant pas de perſiſter dans ſon premier deſſein. Rien ne pouvoit la conſoler d'avoir réduit *Hippolite* à la neceſſité de ſervir *Aurantio*, & cependant elle étoit au déſeſpoir, des juſtes reproches qu'on pouvoit faire à ſon Mari, quoi qu'elle ne put ſe repentir d'y avoir contribué, en le trahiſſant. Sa colere même lui étoit aſſez indifferente, mais elle avoit du chagrin de le voir éloigné de la perſonne d'*Aurantio*, & des affaires, parce que cela la privoit de la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Elle étoit ſi éloignée de ſe repentir de ce qu'elle venoit de faire, qu'elle réſolut, pour ne reſter pas en ſi beau chemin, & pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit, de faire amitié avec *Solano*, nonobſtant l'averſion naturelle qu'elle avoit pour lui. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle envoya

chercher *Aranio*, qui étoit des amis de ce Seigneur, & ils eurent une conference ensemble, où l'amour fut de la partie.

Salopius qui connoissoit le prix du service qu'il avoit rendu à *Zarah*, résolut de se servir d'elle à son tour, dans une chose où il n'y avoit pas moins d'infidelité. Il se déguisa pour cét éfet, & se rendit à l'appartement de cette belle, dès que la nuit fut venuë, habillé à peu près de la même maniere qu'*Aranio* le devoit être. Etant arrivé à la porte de l'appartement, il y trouva un vieux *More*, qu'il pria de dire à *Zarah*, qu'un de ses intimes amis souhaitoit de lui parler dans la Chambre de *repos* qu'il avoit choisie, comme la plus propre pour executer son dessein. Le vieux *More* s'acquitta de la commission qu'on lui avoit donnée; & *Zarah* persuadée que c'étoit *Aranio*, se rendit au lieu de l'assignation, sans examiner davantage, qui

qui étoit celui qu'elle alloit trouver. Si elle eut fait la moindre reflexion sur ce message, elle ne se seroit pas exposée avec tant de facilité ; veu que ce n'étoit pas la coûtume de son Galant d'en user si familierement avec elle, ni de la voir dans cette Chambre là. Mais les personnes amoureuses ne sont pas si circonspectes. Elle sçavoit pourtant bien qu'*Aranio* devoit venir plus tard. Cependant comme elle souhaitoit sa venuë, & qu'elle attendoit l'heure avec impatience, elle se rendit, avec empressement, au lieu où on l'attendoit. Ceux qui ont aimé n'ignorent pas qu'il n'y a rien de plus difficile que d'avoir de la prudence en ses sortes d'occasions là ; & qu'on n'y regarde pas de si près. L'amoureuse *Zarah* se laissa donc conduire aveuglement, où elle croyoit que l'Amour l'attendoit ; Elle emprunta même les aîles de ce Dieu, pour se rendre plûtôt dans la Chambre où

le *More* avoit laissé *Salopius*. Il n'y avoit point de lumiere, mais cela ne la surprit pas, parce qu'on n'avoit pas accoûtumé d'en apporter lors qu'*Aranio* la venoit trouver. Notre Amant qui l'attendoit avec impatience, la prit par la main & la conduisit au bout de la Chambre, ou pour ne point perdre de tems, il l'embrassa avec tant d'ardeur qu'il lui laissa à peine la force de se défendre. *Zarah* trouvant cette action trop violente pour *Aranio*, commença à entrer en méfiance, & fit tous ses efforts pour s'opposer à son dessein; après lui avoir laissé toute sorte de liberté jusques là. Ce procedé si different de la tendresse qu'elle lui avoit marqué à son arrivée, ne permit pas à *Salopius* de douter qu'elle ne l'eut pris pour un autre: De sorte que craignant de manquer son coup, il fit aussi de son côté ses derniers efforts, & remporta la victoire. Il n'eut pas plûtôt

plûtôt obtenu ce qu'il ſouhaitoit, qu'il voulut ſe retirer ſans rien dire: Mais elle l'arrêta, voulant connoître celui qui en avoit uſé ſi familierement avec elle. *Salopius*, ne pouvant ſortir de ſes mains, lui dit, *Madame, j'eſpere que vous ne regretterez pas l'heureux moment que je viens de paſſer avec vous, puiſque je l'ai preferé à mon honneur & à ma vie, que j'ai expoſée pour vous rendre ſervice.* Ces paroles firent fremir *Zarah*, laquelle outre qu'elle étoit remplie de confuſion, de ce qui venoit d'arriver, & de ce qu'elle venoit d'entendre, craignoit encore que *Salopius* n'eut découvert ſon ſecret. Cela l'obligea à diſſimuler encore un peu, pour lui ôter la penſée qu'elle eut compris ce qu'il vouloit dire, en l'état où elle ſe trouvoit. *Pour l'amour de Dieu*, répliqua-t'elle, *apprenez-moi qui vous êtes, & ceſſez d'épouvanter une pauvre Femme, à laquelle vous avez*

fait par surprise, une injure mortelle! *Madame*, lui dit-il, avec toute la douceur que l'amour peut inspirer, *je vois bien que je suis plus heureux que vous n'avez eu dessein de me rendre, quoi que je vous aie toûjours aimée; que je sois votre esclave, & que je vous sois entierement dévoüé. Acceptez donc Madame, je vous supplie le sacrifice que vous offre vôtre* Salopius. *Oh Ciel!* s'écria Zarah, *est-ce vous, Seigneur? Falloit-il vous servir d'une voye si extraordinaire, pour obtenir de moi une faveur!* *Madame*, répondit-il, *si toute la passion qu'un homme peut avoir pour la plus aimable de toutes les Femmes, n'est pas capable de justifier la faute que j'ai commise contre vous, vous devez au moins la pardonner, en consideration de ce que j'ai fait pour vous, & dont mon ame est encore remplie de honte & de confusion, quoi qu'il n'y ait rien que je ne sois capable de faire*

pour

pour vous rendre service. Cependant si l'injure que je vous ai faite, est telle que je n'en puisse obtenir la rémission, je saurai me punir moi-même, & en achevant ces paroles, il voulut se retirer. *Non, non, s'écria-t'elle en l'arrêtant, ne vous en allez pas; je ne saurois souffrir qu'une personne comme vous me quitte avec une mauvaise opinion de moi, ni que vous puissiez croire que j'ignore le prix de vôtre amitié. Salopius* surpris de la douceur de cette réponse, s'écria, *je vous adore, Madame, & mon Amour durera autant que ma vie. Il est vrai que j'ai commis un crime innocent à vôtre égard, mais vous devez vous en prendre à vos charmes divins. Je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé: Que deviendrois-je si vous n'aviez pitié de moi?* Ce dialogue continua ainsi, jusques à ce que *Zarah*, eut assez recouvré ses esprits pour lui demander des nouvelles de la

Cour.

Cour. *Salopius* ne manqua pas de lui apprendre tout ce qu'elle souhaitoit de sçavoir. Il lui dit que le Roi étoit tellement irrité contre elle, qu'il avoit résolu d'obliger *Albanie* à la chasser, sous peine d'encourir son indignation, & de s'exposer à être envisagée comme ennemie de l'Etat, en protegeant une personne qui l'avoit trahi. Cela toucha si sensiblement *Zarah*, qu'elle en perdit tout le plaisir qu'elle avoit trouvé en la compagnie de *Salopius*, qui lui étoit si necessaire pour venir à bout de ses desseins.

Ce fut en ce tems là, que le Roi envoya *Aurantie* à la Princesse sa Sœur, pour tâcher de lui persuader de ne plus employer *Zarah* à son service, & pour lui en apprendre les raisons. Mais *Zarah* avoit eu la précaution d'insinuer à *Albanie*, que la Reine sa Sœur la devoit venir trouver, à la sollicitation du Roi, pour tâcher de la porter à renoncer

cer au droit qu'elle avoit de pretendre à la Couronne ; ou tout au moins à faire une chose qui lui seroit préjudiciable, aussi-bien qu'à sa posterité : Que pour parvenir à cette fin, on devoit l'engager à se défaire d'elle, sous quelque pretexte, qu'elle avoit appris qu'on avoit inventé contre elle, pour faciliter ce dessein. De sorte que lors que la Reine se rendit au Palais d'*Albanie* à la Campagne, où elle demeuroit en ce tems-là, on lui dit qu'elle n'étoit pas visible. Cela toucha sensiblement la bonne Reine, qui aimoit tendrement *Albanie*, & qui avoit beaucoup d'affection pour tous ses sujets. Mais le Roi qui étoit naturellement emporté, quoi qu'il eut l'adresse de gouverner & de cacher sa passion, plus qu'homme du monde dans l'administration publique des affaires, n'oublia jamais ce refus, pendant tout le cours de son Regne. Et bien qu'il ne put venir à bout de
ses

ses desseins, par rapport à *Zarah*, il s'en vangea, en donnant des marques visibles de son ressentiment à *Albanie*, & en négligeant longtems *Hippolite*. *Zarah* ne manqua pas aussi de son côté à se venger du Roi, en découvrant une seconde fois l'entreprise qu'il avoit formé contre *Briscia*, laquelle eut un aussi mauvais succès que la premiere, les ennemis en ayant été avertis à tems. Ce contre-tems donna même quelque atteinte à la réputation d'*Aurantio*. Qui ne voioit que trop, qu'il étoit environné de bien des gens qui s'étudioient aussi-bien que *Zarah*, à faire avorter toutes ses entreprises, & à le rendre odieux au peuple, qui commençoit déja à murmurer contre son Regne. Il s'en trouvoit même, qui loüoient la conduite des personnes que la Cour soupçonnoit de trahison, en révellant ce qui se passoit dans le Conseil.

Enfin *Aurantio* vit bien qu'il ne pourroit

pourroit rien faire, sans employer les personnes qui traversoient ses desseins, & qui d'ailleurs étoient très-capables de le servir dans le maniement des affaires publiques, par leur capacité & par leur experience. Outre cela *Salopius* n'agissoit plus qu'avec beaucoup d'indifference, & refusoit tout ce que le Roi souhaitoit de lui. Cependant, ce Prince ne le soupçonnoit en aucune maniere d'infidelité, bien qu'il l'eut trahi, étant trompé par le peu d'empressement qu'il faisoit paroître pour les affaires, ce qui ne procedoit pourtant que de la passion qu'il avoit pour les plaisirs, outre qu'il aimoit trop *Albanio*, pour bien servir *Aurantio*. *Solano* s'étant allié en ce tems là, à la Famille d'*Hippolite*, travailla à le remettre dans les bonnes graces du Roi, lequel trouvant en lui toutes les qualitez requises pour le servir utilement, le rétablit dans son Conseil & dans son Armée.

Peu

Peu après cela, *Volpone* qui venoit pareillement de s'allier à la Famille de *Zarah*, fut aussi employé dans les affaires les plus secretes, de sorte que cette Dame n'avoit plus lieu de craindre, ni de songer à la vengeance. Cependant elle n'avoit pas encore ce qu'elle souhaitoit; la vuë d'*Aurantio* la chagrinoit, car quoi que la Reine fut morte, elle craignoit toûjours que quelque accident ne traversât la Succession d'*Albanie* à la Couronne, sur quoi elle fondoit toutes ses esperances. Enfin la fortune qui l'avoit favorisée dans toutes ses entreprises, ne voulut plus la tenir en suspens, la mort d'*Aurantio* remplit tous ses vœux, en élevant *Albanie* sur le Trône d'*Albigion*.

Zarah disposa alors de toute chose à sa volonté. Elle eut dequoi satisfaire son avarice & son ambition. Tout le monde la flatoit & lui faisoit la Cour, pendant que les formalitez de la grandeur d'*Albanie*,

la

la privoient des plaisirs secrets que *Zarah* goûtoit au milieu d'une foule de Courtisans idolâtres.

Elle se vit en quelque maniere Maîtresse du Gouvernement de l'Etat. On ne pouvoit obtenir ni graces ni récompenses qu'en s'addressant à elle. Ce n'étoit que par son canal que les bontez de la Reine se répandoient sur ses sujets; Les siecles passez nous ont fourni des exemples de cette nature ; & la posterité en pourra encore voir, mais jamais de semblables. Car l'on peut dire sans exageration, qu'*Albanie* s'ôta la Couronne de dessus la tête pour la poser sur celle de *Zarah*. Cette grande élevation & le pouvoir qu'elle avoit à la Cour, lui fit donner le nom de Reine *Zarah* parmi les Etrangers, qui ignoroient la constitution du Roiaume d'*Albigion*, où les Rois ont accoûtumé de placer leurs Favoris sur le Trône : Cela ne manqua pas de lui susciter beaucoup

coup d'ennemis parmi la Noblesse ambitieuse, qui étoit jalouse de sa grandeur. La vénalité des Charges dont elle s'attribua tout le profit, lui attira aussi la haine de tous les Courtisans les plus considerables, & les plus dangereux de ses ennemis furent *Roffensis* & *Mulgarvius*, qui n'avoient pas oublié la piece qu'elle leur avoit faite.

Les Ministres & les Favoris s'accordent rarement, les premiers ayânt pour but le bien de l'Etat & la satisfaction de leur Prince; au lieu que les autres ne songent qu'à s'enrichir & à s'élever sur les ruines de leur Patrie; de sorte qu'ils sont toûjours opposez, & par consequent, lors que les Favoris fleurissent l'Etat languit, car les personnes de ce caractere ne songeant qu'à se nuire mutuellement, négligent toutes les affaires pour en venir à bout.

Ceux-ci, quoi que d'un esprit altier,

tier, étoient trop ſages pour ſe declarer ouvertement la guerre, & pour découvrir leur foible, en faiſant connoître les avantages qu'on avoit ſur eux. De l'autre côté, *Albanie* étoit auſſi trop prudente, d'un humeur trop douce & trop prévoyante, pour ſe déclarer en faveur des uns, au préjudice des autres. Et comme elle avoit outre cela, beaucoup d'eſtime pour *Roffenſis* & pour *Mulgarvius*, & qu'elle n'ignoroit pas la haine de *Zarah* contre ces deux Seigneurs, qu'elle jugeoit ſeuls capables de la traverſer dans ſon eſprit, elle ne l'encourageoit aucunement à dire quoi que ce fut à leur préjudice.

Hippolite de ſon côté ſe vit élevé au plus haut point de grandeur & de gloire, où puiſſe parvenir un ſujet. Il faut cependant avoüer qu'il s'en eſt rendu digne par ſes ſervices: Il étoit également eſtimé à la Cour & parmi le peuple: Tout le monde

de fut ravi que la Reine eut confirmé le sage choix d'*Aurantio* : Il n'y avoit personne qui ne dit du bien d'*Hippolite* & qui ne convint de son merite : Les Etrangers le régardoient comme s'il eut été Roi d'*Albigion*, & on lui rendoit à l'armée les mêmes honneurs qu'on à accoûtumé de rendre aux têtes Couronnées : Ainsi comblé d'honneur dans la Patrie, accompagné par tout de la Victoire, il triompha de tous les Heros de son tems. Il ne fut pas moins heureux dans sa Familles *Volpone* son plus proche allié, étoit aussi absolu dans les Conseils, que lui à la tête de son armée. La Nation fleurissoit & s'enrichissoit sous son ministere : Les Soldats trafiquoient dans leurs tentes & les Matelots dans leurs cahutes, les Marchands ne songeoient plus à s'enrichir dans les Païs étrangers, ils négocioient avec plus de seureté avec le Gouvernement : La Reine étoit

assise à son aise sur son Trône, & ne sentoit point le poids de sa Couronne, tout le monde envioit le bonheur & la tranquilité de la Nation, sous le Regne fortuné de *Zarah* & de *Volpone*.

Mais il s'éleva un orage qui en interrompit le cours; les Ecclesiastiques d'*Albigion* conçurent de la jalousie d'une puissance qui sembloit vouloir sapper les fondemens de la leur; que les plus habiles gens du Païs, estimoient le principal appui de la paix & de la tranquilité future d'*Albigion*. Ils se mirent sur cela à exclamer dans leurs Chairs, contre ceux qui violoient leurs droits & leurs privileges, & à exhorter leurs Auditeurs à demeurer fermes dans les principes de la Religion, que leurs Peres leur avoient enseignée & procurée au prix de leur sang. Ils eurent même la hardiesse de désigner en tous lieux & dans leurs Assemblées publiques, les per-

sonnes

sonnes qu'ils savoient qui étoient les Auteurs des maux qu'ils souffroient, & de ceux dont ils étoient menacez, au préjudice de l'Etat.

Ce procedé où l'on pretendoit que *Zarah* & *Volpone* avoient beaucoup de part, causa de grands changemens dans le Ministere, & de grandes animositez parmi le peuple, dont l'emportement alla si loin par dégrés, qu'ils penserent assommer ceux qui tâchoient de défendre la Réligion de l'Etat, que les autres s'efforçoient de décrier en turlupinant ses plus fidelles défenseurs, d'une maniere honteuse pour les rendre odieux à la populace : Mais ce stratagême infernal, au lieu de produire l'effet qu'ils s'en étoient promis, ne servit qu'à faire estimer & cherir davantage par toutes les personnes sages & désinteressées, qui ne se laissoient pas aveugler par les préjugés, ceux dont ils tâchoient de ternir la réputation & la gloire.

De

de ſorte qu'ils ſeront peut-être même un jour, le fleau de ces Politiques imprudens, qui voudroient preſentement leur ôter un bonheur, qu'ils leur ont autrefois procuré eux mêmes.

Enfin, au cas qu'on éloigne *Mulgarvius* & *Roffenſis* des affaires & du Miniſtere, qui ſçait quel pourra être le ſort de *Volpone* & de *Fuimus*? *Obornius* étoit auſſi puiſſant qu'eux, ſous le Regne de *Roland*, & ce Prince avoit autant d'eſtime & de conſidération pour lui, qu'*Albanie* en peut avoir pour *Volpone*; Cependant il n'oſa jamais expoſer ce ſage & juſte Miniſtre Favori, dans les ruës de *Lodunum*, à la rage & à l'emportement de la multitude. Un Miniſtre ne ſauroit trop eſtimer le bonheur de n'être pas trop populaire; c'eſt un ſecret dont perſonne ne s'eſt jamais ſervi plus utilement qu'*Hippolite*, lequel ne s'étant jamais rendu l'Idole du peu-

ple n'a pas lieu de craindre d'en devenir un jour le sacrifice.

Qu'importe que *Danterius* ait servi utilement l'Etat, ou fut obligé de s'en défaire pour pouvoir prendre le Gibier que *Volpone* poursuivoit. Et quoique le *Cambriam* soit un animal plus traitable, ce n'est pourtant qu'un âne, dont les oreilles feront déloger les perdrix, au lieu de les conduire dans les filets. Mais *Solano*, le jeune Legat sera bien-tôt de retour, chargé d'experience, & puis on n'aura plus besoin de ces gens là.

Cependant, toutes ces intrigues là, & dans l'Eglise & dans l'Etat, embarassoient extremement la bonne Reine *Zarah* : Car bien que sa Maîtresse vécut encore, & qu'elle eut un empire absolu sur les cœurs de tous ses sujets, le fardeau du Gouvernement pesoit fort sur les épaules de cette Favorite. Elle la soûtenoit comme un second *Attelas*, sans

sans que les *Albigeois* luy en marquassent la moindre reconnoissance ? Ce païs ingrat, qui ne sauroit jamais bien parler de ses *Protecteurs* & de ses *Liberateurs*; semblable à un Cheval indomté, a toûjours regimbé contre ceux qui ont osé le monter.

Rien ne chagrinoit plus *Zarah*, que cet esprit turbulent des *Albigeois*, qui ne pouvoient souffrir une monture de femme, n'ayant pas oublié ce qui leur en avoit coûté sous le Regne feminin de *Roland*. Mais ces difficultez-là ne furent pas capables de rebuter *Zarah*, qui résolut de se servir des étriers de la renommée & de la bonne conduite d'*Hippolite*, pour en venir à bout, avec l'assistance de la verge de *Volpone*. Car bien que cette verge ne se fit pas si bien sentir que quelques autres, elle avoit l'art de chatoüiller les Chevaux retifs, & de les réduire à la plus agréable allure du monde. Elle domta par ce moyen les meilleurs Che-

qu'elle eut un peu de patience, ajoûtant à cela, que les habilles Politiques, c'est-à-dire ceux qui lui ressembloient, avoient trouvé par experience que la paix & l'union conserve un Etat; que l'amour le soutient; que l'ambition & la nouveauté le détruisent, que la *Moderation* banit la haine & les querelles, & que la douceur supprime l'envie. Enfin continua-t-il, il ne faut pas oublier, entre toutes les qualitez éminentes que possede *Albanie*, cette vertu suprême de la *Moderation*, dont elle use également envers ses amis & ses ennemis, & que nous sçavons l'un & l'autre qu'elle possede au souverain degré, & que rien n'a jamais été capable d'ébranler en elle. J'ay même observé que ceux qui en profitent, en sont plus obligez à la fortune qu'à leur merite; & que cette vertu agit plus par de certaines influences, que par le motif qui porte cette Princesse à preferer la miseri-

sericorde à la severité : J'entends sa clémence, qui sert de regle à sa vangeance & de bornes à sa puissance, lorsqu'il s'agit de moderer la rigueur des Loix envers ceux qui sont soûmis à son obéïssance.

Cette vertu est un éfet de sa pieté & de la douceur de son esprit. Au reste la clémence est une qualité héroïque ; & la victoire qu'elle remporte sur la passion agissante & effrenée qui lui est opposée, est la chose la plus surprenante qui puisse proceder de ceux qui exercent cette vertu. Et cette victoire est assurément beaucoup plus glorieuse que celle que l'on peut remporter par la force des armes.

Zarah l'interrompit en cet endroit, & lui dit, Seigneur, vous me faites souvenir d'un acte de cette vertu, qu'elle fit éclater il y a quelques jours, à ma requête en faveur de........ C'est cela même, répondit *Volpone*, qui a donné lieu à

ce que je viens de dire : J'étois present lors que vous lui demandâtes le pardon de cette personne, & que vous l'obtintes si facilement par vôtre adresse & par vôtre éloquence, d'une ame toute disposée à vous l'acçorder par la vertu. C'est sur cela que j'ay dit aussi, que la clémence favorise également les amis & les ennemis, & que nous devons nous estimer bien heureux, lors que la fortune nous fait rencontrer en ceux à qui nous demandons des graces, plus de disposition à nous pardonner, qu'il n'y a de merite en nous pour l'esperer. Il est vrai que le discours que vous lui fites auroit pû toucher un *Barbare*, parce que vous prîtes *Albanie* par un endroit qui vous étoit avantageux ; cependant vous n'auriez pas si bien réussi auprès d'un autre.

Seigneur, dit *Zarah*, je veux bien vous apprendre ce qui me fit entreprendre cette affaire. Je rencontrai

contrai par hazard la perſonne dont il s'agit, dans l'antichambre, où je me mis à raiſonner avec lui ſur le ſujet de ſa diſgrace, & lui trouvai beaucoup de moderation, & une grande tranquilité d'eſprit : Je lui parlai encore plus librement comme il alloit au Conſeil ; & ce fut ſur cela que j'entrepris de faire ſa paix auprès d'*Albanie*. Je m'y pris ainſi ; Madame, luy dis-je, ce n'eſt qu'un accident humain d'avoir de l'avantage ſur nos ennemis, mais c'eſt une vertu Divine de leur pardonner, lorſque nous les avons vaincus : C'eſt cela qui fait préferer la clémence à la rigueur. Pardonnez lui donc, Madame, & quand vous ne le voudriez pas faire en conſideration de celui qui vous à offenſée, ny pour l'amour de moi, qui ne mérite pas cette grace, vous devez le faire pour vôtre propre honneur ; puiſque cela vous ſera bien plus glorieux que de vous défaire

d'un foible ennemi : Que dis-je, d'un ennemi ! je lui fais tort, puisque je puis vous assurer qu'il forme autant de voeux pour vôtre prosperité, que vous avez de moyens pour le détruire : Outre cela, il est déja assez puni par le remors qu'il a de la faute qu'il a commise, & par la terreur que vous lui avez donnée. Interrompez donc le cours de vôtre indignation, & montrez en ne le punissant pas, que vôtre haine n'est pas implacable.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH.

SECONDE PARTIE.

COmme il n'y avoit pas encore long-tems qu'*Albanie* étoit montée sur le Trône de ses Ancêtres, on ne devoit pas s'étonner qu'elle ne sçût pas encore tenir les reines du Gouvernement ferme. *Zarah* les lui arracha des mains; & bien qu'elle lui laissa celles de la *Puissance*, elle ne manqua pas de retenir toutes celles du *Profit*, n'ignorant pas, en habile Po-

litique, qu'elles lui procureroient tout ce que son ambition pouvoit souhaiter.

La Cour étant restée jusques alors, sur le même pied où elle étoit sous le Regne d'*Aurantio*; on commença à songer à la réformer. *Zarah* jetta les yeux de tous côtez, pour trouver des esprits foibles à placer auprès de la personne d'*Albanie*, & des gens qui lui fussent entierement dévouez : Cependant comme elle jugea qu'il lui seroit difficile de déplaeer *Devonius*, Premier Officier de la Maison de la Reine, homme de naissance & de cœur, elle tâcha de le dégouter de la Cour, en chagrinant tous les Officiers qui dépendoient de lui, & en l'obligeant d'en recevoir d'autres à sa recommandation. Une de ces Charges étant venuë à vacquer, on s'addressa immediattement à *Zarah* pour l'obtenir, personne ne croyant que *Devonius* fut assez hardi pour soutenir

soutenir ses droits, contre la volonté de cette Dame : Mais ce Seigneur n'y eut aucun égard, & entra hardiment en lice contre une ennemie si puissante.

Zarah s'étant chargée de la remplir, envoya sans ceremonie son nouveau Officier à *Devonius*, pour lui faire confirmer son choix : Mais elle eut la mortification d'en recevoir un refus rempli de mépris. Ce Seigneur la vint trouver avec un air de grandeur égal, & même superieur au sien : *Madame*, lui dit-il, *êtes vous Reine d'*Albigion ? *Ou ne suis-je plus Grand Maître de la Maison de la Reine ? Si vous êtes Reine, prenez cette baguette ? Mais si je suis encore ce que j'étois, je m'acquite de mon devoir en soutenant mes droits, & en vous disant que vous avez surpassé les bornes du vôtre en cette rencontre.* Elle fut surprise de ces paroles, n'en n'ayant pas entendu de pareilles, depuis qu'elle s'étoit

s'étoit flatée d'être Maîtresse absoluë de la Cour.

Cela ne manqua pas de faire prendre à son Altesse, la resolution de ne plus souffrir dans les grandes Charges, des personnes du genie & de la résolution de *Devonius*, capables de s'opposer à sa puissance. Dans cette veuë elle fit choix de *Canutius*, pour exercer la seconde Charge de la Cour, sachant bien qu'il ne trouveroit pas à redire à son administration; je ne dis pas cependant qu'elle lui en fit present.

Car *Canutius* joüant un jour avec elle, perdit plus d'un talent d'or. Ce ne fut pourtant ny aux cartes ny aux dez, jeux encore inconnus en ce tems là, mais à un certain jeu que les *Albigeois* nomment *Tout perdre*. Cette Dame dont le cœur reconnoissant est connu de tout le monde, ayant cette obligation à la personne du monde qu'elle trouvoit la plus propre à exercer, à son gré cette

cette Charge, l'en mit immediattement en possession. Il se trouve cependant des médisans, qui disent qu'il l'avoit bien payée. Quoy qu'il en soit, il eut ce qu'il souhaitoit, & *Zarah* la satisfaction d'avoir trouvé un joüeur, qui entendoit si bien le jeu de *Tout perdre*.

Le peuple d'*Albigion* naturellement malicieux, ne manqua pas aussi de relever cette affaire là. On parloit fort librement de la conduite de *Zarah*, & il y en avoit même qui blâmoient ouvertement *Albanie*, la meilleure Princesse du monde, de ce qu'elle permettoit à une sujete, des choses qu'on ne pardonne pas même aux Souverains : Cependant tout le monde convenoit que *Zarah* abusoit de sa bonté, par son addresse, & par l'ascendant qu'elle avoit pris sur elle pendant sa jeunesse, & qu'elle conservoit toûjours.

De plus, on ne pouvoit songer en ce

ce temps là, à délivrer la Cour de cette Sansuë altiere, qui s'engraissoit aux dépens du meilleur sang de la Nation, quoy qu'il y eut de bons Ministres; parce qu'*Hippolite* servoit avec honneur sa Patrie, dans le poste éminent qu'il occupe, & qui requiert un homme également consommé dans les affaires du Cabinet & dans celles de la Guerre. Cela obligeoit *Albanie* à l'encourager, & à l'élever à tous les honneurs & à toutes les dignitez, ausqu'elles son merite & ses services lui donnoient lieu de prétendre. Le peuple étoit même également satisfait & de son choix & de la dispensation de ses graces envers lui: Mais il ne pouvoit souffrir que *Zarah*, qui ne rendoit aucun service à l'Etat, reçut des marques si éclatantes de la bonté de sa Souveraine, dont elle partageoit la puissance, de sorte qu'il ne lui manquoit presque que le titre de Reine, que tout le monde

monde commençoit à lui donner ; plusieurs personnes ayant ressenti des effets de sa colere, aussi redoutable que celle de la Puissance Souveraine.

En voici un exemple éclatant. Comme elle passoit un jour dans les ruës de *Lodunum*, où elle alloit souvent trafiquer avec les Marchands : & où les Bourgeois trembloient lors qu'elle passoit devant leurs boutiques, depuis l'avanture des Velours, & l'adresse qu'on sçavoit qu'elle avoit à les acheter ; un malheureux *Aga*, passant sans ceremonie à côté de sa chaise, en rompit la glace du pommeau de son Cymetere : Son Altesse Imperiale fut tellement indignée, qu'ayant appris son nom par le moyen de ses Domestiques ; un jour qu'il étoit au levé d'*Hippolite*, elle le fit casser, sans se donner la peine de cacher son ressentiment, & la cause de la disgrace de l'*Aga* ; & sans permettre à ses amis d'interceder pour lui.

Ce

Ce procedé irrita l'*Aga* à un tel point, qu'il écrivit la Lettre suivante à *Zarah*, & la fit répandre dans tous les Caffés de la Ville : *Y a-t'il rien de plus honteux*, Madame, *pour le Royaume d'*Albigion, *que de voir* Albanie *la Mere de sa Patrie, & la meilleure Princesse du monde, sacrifiée à l'ambition d'une ...... qui la fait passer pour la plus foible de toutes les femmes. Le genereux* Hippolite, *à trop d'honneur pour prendre vôtre parti* : Albanie *est trop juste pour laisser vos crimes impunis* : *Les* Albigeois *ont trop de cœur pour souffrir vos usurpations* : *Et le tort que vous me faites, est trop grand pour le pardonner.*

Cette affaire fit beaucoup de bruit à *Lodunum*, tout le monde plaignit le pauvre *Aga*, qu'elle avoit sacrifié à son ressentiment : Les Gens de guerre en parloient hautement, & les plus étourdis n'osoient plus boire le soir, de crainte de donner contre

la chaiſe de *Zarah*, & de ſe voir caſſer, pour avoir rompu ſes glaces. Il s'en trouva même qui furent ſi éffraiez du malheur du pauvre *Aga*, qu'ils trembloient au nom d'une chaiſe, & qu'ils auroient mieux aimé s'expoſer à la bouche d'un canon, qu'à s'en approcher d'une en pleine ruë.

Mais tout cela ne put nullement ébranler la bonne fortune de *Zarah*; *Albanie* la deffendit comme un Rocher, contre un déluge d'ennemis & contre l'inſulte des tempêtes & des vagues, qui la menaçoient de tous côtez; *Danterius* & *Roffenſis* dirigeoient alors les affaires avec ſuccés, au dedans: *Ormondo* ſe voyoit favoriſé de la fortune au dehors, & *Hippolite* n'avoit pas fait grand choſe pendant le cours de la Campagne; de ſorte que *Zarah* n'avoit pas de quoi ſe vanter, ny ſur quoi fonder ſes uſurpations. *Mulgarvius* commençoit auſſi à lui donner

ner de la jalousie ; mais elle trouva bien-tôt le moyen de lui imposer silence, en l'éloignant de la Cour & du Conseil.

Danterius qui étoit fort estimé pour la prudence de ses Conseils, voyant cela, se dégouta des affaires. Il comprit facilement qu'on le vouloit faire servir de joüet à *Fuimus*, à *Solano*, à *Devonius* & aux autres créatures de *Volpone*, & qu'il ne seroit plus à l'avenir qu'un espece de Sous-Secretaire. Ce mépris le toucha jusques au vif, après tous les services qu'il avoit rendus à la Cour ; & il n'ignoroit pas que *Zarah* en étoit cause, parce qu'elle vouloit tout garder pour elle & pour sa famille.

Roffensis, *Danterius* & *Mulgravius* conclurent donc entr'eux qu'ils ne pourroient plus rendre de service à l'Etat, puis qu'*Albanie* suivoit d'autres Conseils, & qu'il n'y auroit plus moyen de rester à son service,

à

à moins qu'on ne put se résoudre à faire hommage à la Reine *Zarah*, qui ne vouloit point souffrir de Rivaux à la Cour ny au Conseil. Ils sçavoient bien aussi que *Volpone* étoit plus exact à se trouver au coucher de *Zarah*, qu'au levé d'*Albanie*.

Il arriva en ce tems là, que *Sommerius* un des principaux Officiers de la Cour, eut une affaire de la derniere importance à communiquer à *Volpone*; & comme il l'avoit vû aller vers l'appartement de *Zarah* au sortir du Conseil, il ne douta pas de l'y trouver. *Sommerius* étoit un homme incapable de flater & de déguiser sa pensée ; & qui au lieu d'entrer dans les sentimens de ceux, qui s'imaginent que la principale vertu d'un Courtisant est de bien mentir, faisoit profession d'une grande franchise, & de beaucoup de sincerité. *Volpone* au contraire, sçavoit parfaitement bien déguiser les siens, il étoit maître absolu de

ses regards, il avoit l'art de forger, de flater & de dissimuler au supreme degré, & ne disoit jamais ce qu'il pensoit. Il faisoit cependant tous ses efforts pour persuader aux *Albigeois*, qu'il agissoit par des raisons & par des maximes directement opposées à l'artifice ; & il avoit une patience & une *Moderation*, qui le faisoit passer pour un homme inébranlable & incapable de legereté.

Dès que *Sommerius* eut achevé les affaires qu'il avoit auprès d'*Albanie*, il se rendit en diligence à l'appartement de *Zarah*, où il demanda *Volpone* : Le vieux *More* qui en gardoit ordinairement l'entrée, & qui avoit ordre de dire qu'il n'y étoit pas, s'en acquitta, & lui dit qu'il pourroit l'y trouver une autre fois. *Je le sçay bien*, répondit *Sommerius* en colere, & si haut qu'on l'entendit de la gallerie. *Je ne doute nullement que je ne l'y trouve, pour-*

vû que je vienne assez matin, & même .... auprès de Zarah. Le *More* fut confondu d'entendre ces paroles, de la bouche d'un homme de cette qualité, d'autant plus que la gallerie étoit remplie de monde, & cela l'obligea à se retirer, & à fermer la porte sans rien dire.

Ce procedé anima encore davantage *Sommerius*, qui a de la fierté, bien qu'il fut une des créatures de *Volpone* en d'autres égards. Il se retira, la colere dans les yeux & le cœur rempli d'indignation. La premiere personne qu'il rencontra en sortant, fut *Lunarius*, qui avoit été autrefois un débauché, auquel il parla en ces termes, après lui avoir appris ce qui s'étoit passé: *Seigneur, il y a peu de personnes qui suivent la Cour, sans s'engager au service du Prince, ou à celui d'un des premiers Ministres, pour tâcher de faire leur fortune. Un de nos amis a suivi fort utilement cette maxime, &*

& s'est servi adroitement du Proverbe, qui dit, qu'il faut gagner la Suivante, pour se mettre bien dans l'esprit de la Maîtresse, & pour réussir dans ses desseins. Il s'est même servi de cette methode, pour découvrir l'humeur & l'inclination de la Maîtresse, sans s'arrêter à la grandeur de son rang & sans avoir égard à l'interêt de ses Etats.

Enfin il est parvenu par ce moyen, à une connoissance parfaite de ce qu'il souhaitoit, & a trouvé le secret de lui plaire, en s'accommodant à tout ce qui lui est agréable : De sorte qu'il en obtient presentement tout ce qu'il peut souhaiter, & qu'il a fixé très avantageusement sa fortune.

Je connois celui dont vous parlez, répondit Lunarius : *Il doit cependant être très-fâcheux à une personne de sa condition, à qui tant de gens font la Cour, d'être obligé de servir une . . . . à laquelle il faut qu'il*

qu'il prenne plus de soin de plaire qu'à la Reine même. Il est aussi très-certain, ajoûta-t-il, *que ceux qui s'engagent dans un service de cette nature, ne sauroient manquer de trouver bien des difficultez au commencement, parce qu'il faut qu'ils agissent par contrainte, par rapport à leur devoir envers les uns, & à leur obéissance envers les autres. Mais l'habitude rend le travail & la peine faciles, & en leve la difficulté & ce qu'ils ont d'odieux. Cependant il y a bien des gens qui aiment mieux être privez de ces avantages, que de les acheter à ce prix là, quoique ce soient des choses où l'honneur & la fortune se trouvent également interressez; parce qu'ils n'ont pas l'humilité & l'assiduité necessaire pour surmonter de si grands obstacles: De plus, tout le monde ne sauroit suivre la Cour, ny se maintenir dans le service d'une ..... Et il se trouve bien des gens, qui ne sauroient obéir*

aveuglement aux volontés d'une favorite, ny se résoudre à faire mille bassesses, pour en obtenir un favorable regard ou un mouvement de tête.

Tounario, qui ne haïssoit ny *Volpone* ny *Zarah*, & qui étoit cependant des amis & de la cabale de ces deux Seigneurs, ayant entendu une partie de ce qu'ils venoient de dire, s'approcha d'eux en disant ; *Messieurs, s'il m'est permis de dire mon sentiment, sur le sujet dont vous venez de parler, par rapoprt à* Volpone *&* à Zarah, *je vous dirai, que cette Dame ne s'est jamais mise en peine de tout ce que l'on a pû dire à la Cour & à la Ville, à l'égard des visites frequentes que lui rend ce Seigneur, soir & matin, à cause de l'alliance étroite qui les unit. Car bien que ses ennemis & des personnes malicieuses, traitent d'impudence le peu de cas qu'elle en fait, il s'en trouve d'autres très-religieuses & très-moderées, d'un sentiment contraire. Les plus clair-*

clair-voyans même, en tirent des consequences à son avantage, & disent que sa constance & sa perseverance, à cet égard, sont des marques évidentes de son innocence, & que ceux dont les intentions sont bonnes, se mettent au dessus des bruits & de la calomnie. Le peché a toûjours un caractere visible, qui se lit sur le front de ceux qui sont coupables : Il paroît dans leurs yeux, & le mépris de la vertu ne manque pas d'exciter le soulevement des passions.

C'est pourquoy, continua-t'il, *si ces deux personnes là que l'on sçait, qui ont une noble fierté, n'ont aucune marque de honte ny de crainte dans les yeux, comment peut-on s'imaginer qu'une femme, dont le Sexe n'est pas moins timide que foible, osât avoir la hardiesse de paroître à la Cour la tête levée, aprés avoir forfait à son honneur, & sur tout, la chose étant connuë.*

Comme tous les Amans ne se res-

semblent pas, il se trouve aussi des passions differentes : Et ainsi, quoi que la Sympatie, que je croi qui se trouve en eux ; par rapport à la ressemblance qu'ils ont à l'égard de la politique, puisse les faire trouver souvent en particulier, & même que ces privautez puissent leur donner de l'amitié l'un pour l'autre, je ne laisse pas d'être persuadé que leurs desirs n'ont jamais passé les bornes d'une conversation agréable. Il n'en seroit pas demeuré là ; mais comme il étoit tard, la Compagnie se retira.

Cependant cette conversation ayant été sçûë le lendemain ; *Aranio* se battit contre un jeune Seigneur qui l'avoit publié : Mais ils furent séparez à tems, ensuite de quoi ils se mirent à discourir sur la force irresistible de l'Amour.
„ L'Amour, dit *Aranio*, est un
„ flambeau qui en allume un autre,
„ & qui ne sauroit brûler long-tems
„ seul

„ seul & sans assistance : J'en ay
„ fait l'experience auprès de cette
„ Dame. J'ay toûjours observé en
„ cette adorable personne, une é-
„ tincelle du feu de l'Amour, qui
„ n'auroit pas manqué de s'éteindre,
„ si je n'eusse pris soin de l'entrete-
„ nir. Et quoy qu'on ait tâché de
„ me persuader qu'il étoit aussi fa-
„ cile de se dégager de l'Amour,
„ que de rompre avec un Ami lors
„ qu'on le souhaite, j'ay trouvé que
„ cela étoit faux & chimerique. De
„ sorte que sans m'y arrêter, j'ay
„ suivi le sentiment de ceux qui
„ m'ont fait esperer, que je pour-
„ rois obtenir un jour ce que je
„ souhaitois avec tant d'ardeur ;
„ trouvant qu'il étoit absolument
„ impossible de cesser de l'aimer,
„ quoique femme d'un autre, après
„ avoir fait tous mes efforts pour
„ en venir à bout.

„ Ensuite de cela, je me suis ser-
„ vi de tous les moyens dont j'ay

„ pû m'aviser, persuadé qu'elle avoit „ un fonds de tendresse dont je „ pourrois profiter, mais inutile- „ ment. Cela peut servir à vous faire „ connoître l'effet de l'Amour, & „ la force de l'interêt, & qu'il est „ impossible de rompre les chaînes „ de ceux qui les adorent. Je ne „ crois pas même qu'il y ait de l'im- „ pieté, *ajoûta-t'il*, à dire que l'A- „ mour que nous portons aux fem- „ mes, nous prive de notre *Franc-* „ *arbitre*, & qu'il exerce une influen- „ ce tyrannique sur notre liberté, „ j'ay souvent observé cette verité „ dans l'Histoire, qui nous fournit „ tant d'exemples d'Amans qui ont „ perdu la vie pour leur Maîtresse, „ & qu'une passion violente ne „ nous permet nullement d'envi- „ sager les dangers, ny de nous „ arrêter à des considerations: J'en „ ai même fait l'experience en pre- „ ferant, en me battant contre „ vous, les interêts de celle que

„ j'a-

„ j'adore, à ceux de mon ami, „ dont l'honneur étoit beaucoup „ plus interessé en cette affaire que „ le sien.

„ Cependant, il n'y a rien de „ plus assuré, *reprit le jeune Sei-* „ *gneur*, que les duëls que l'on fait „ sans cause légitime, ont rare- „ ment une bonne issuë. L'Amour „ qui n'est qu'un enfant, se fâche „ souvent sans sujet, & se retire „ souvent les larmes aux yeux, „ lors qu'il s'amuse avec *Bellone*: „ Au lieu que lors que la justice „ preside dans une cause, l'évene- „ ment en est ordinairement favo- „ rable. *Aranio* alloit répondre, „ lors qu'on le vint demander de la „ part de *Volpone*, qui avoit appris „ la nouvelle de son combat. Dès „ qu'il fut arrivé chez luy, il le fit „ entrer dans son cabinet, où il lui „ parla en ces termes.

L'amitié que j'ay pour Monsieur vôtre Pere, m'oblige à vous faire

des réprimandes, & à vous dire, que ce n'est pas par les querelles & par les duëls que l'on établit sa réputation dans le monde, & que l'on se fait estimer des honnêtes gens. Il est vrai que de toutes les qualitez requises dans le caractere d'un homme d'honneur, il n'y en a pas de plus essentielles que la hardiesse & la valeur. La premiere, l'introduit & le rend agreable en compagnie & à la Cour; & l'autre le couronne de succès à la guerre & dans les combats : Mais il faut que ces belles qualitez soient accompagnées de moderation & de jugement, qui sont des productions de l'esprit & les marques d'une belle ame. Car la valeur, qui est une chaleur impetueuse, laquelle nous expose pour notre satisfaction aux dangers, est préjudiciable à ceux qui suivent ses mouvemens, sans une meure déliberation. De sorte qu'en se battant comme vous venez de faire avec un jeune Seigneur, sur un fon-

lement très-leger & pour une cause frivole, on expose sa réputation & sa fortune, pour satisfaire une sotte vanité. *Aranio* l'interrompit en cet endroit, n'ayant pas la patience de l'écouter plus long-tems, *Juste Ciel!* s'écria-t-il, *Seigneur, appellez vous ce que l'on dit de vous & de* Zarah, *une cause frivole; Et pouvois-je moins faire en vous entendant taxer d'injuste & d'avare. Si j'ay commis une faute aujourd'hui, je suis persuadé que vous en commîtes une plus grande hier au soir.* Ces dernieres paroles penserent détruire la *Moderation* de *Volpone.* Il fut obligé d'appeller toute sa prudence & sa raison à son secours : Tout son sang ne laissa pas de lui monter au visage, & de faire paroître la confusion où il se trouvoit. Cela donna un plaisir sensible à *Aranio*, après la mortification qu'il venoit de recevoir. Il convint en lui-même qu'il avoit eu tort

de s'exposer pour un homme, qui au lieu de lui en marquer de la reconnoissance, venoit de le sermonner, quoiqu'il ne put suivre lui même les preceptes qu'il donnoit aux autres.

Bien que cette affaire fit beaucoup d'éclat, elle fut immediatement assoupie par le retour d'*Hippolite* chargé de Lauriers, qui imposa le silence aux langues malicieuses, qui s'étoient donné carriere sur la conduite de *Zarah*. Cependant ceux là mêmes, qui beuvoient plus souvent la santé d'*Hippolite* que celle d'*Albanie*, n'osoient boire celle de *Zarah* en public, de crainte de recevoir un affront. Car comme tout le monde se déchaînoit contr'elle, on n'osoit la loüer sans beaucoup de précaution. Il étoit difficile d'entrer en compagnie sans y entendre des vers à sa loüange; les uns disoient que les pensions que l'on retrenchoit aux pauvres veuves des matelots, étoient

étoient charitablement destinées pour l'entretien de celles des pauvres ouvriers, qui se ruinoient en travaillant pour son Altesse. D'autres, qu'elle avoit toûjours une excuse prête, pour empêcher la charité d'*Albanie*, de s'étendre au delà de sa Famille. Et enfin, que lors que cette Princesse accordoit à des pauvres Supplians, un don de mil florins, son Altesse en meritoit au moins huit cens, pour son intercession.

Cependant ces grands profits là ne sont pas employez à son avantage, comme des personnes mal intentionnées en font courir le bruit, mais pour le bien public. La *Tranquilité* & la *Moderation* dont joüit le Royaume d'*Albigion*, ne sauroient être procurées à un prix plus modique, que celui de quelques miserables arpens de terre. Non, non, faut plus pour cela, que ne s'imagine le vulgaire ignorant, &

 des

des personnes peu éclairées. Les grandes sommes d'argent, que l'on suppose que *Zarah* accumule & entasse les unes sur les autres, sont assurément employées d'une main liberale, pour le salut de la Patrie. *Volpone* ne manque pas aussi de son côté de travailler à un si bon ouvrage, en assistant son Altesse, à unir tous les cœurs des fideles Sujets de Sa Majesté, dans un tems où les Commissions se donnent *Gratis*, pour procurer la paix & l'union; & où l'on avance aux dignitez Ecclesiastiques, des Docteurs d'un esprit remuant & inquiet, pour entretenir celles de l'Eglise.

Combien de millions ne tire-t'on pas tous les ans, de l'Epargne de *Zarah* & de la Tresorerie de *Volpone*, pour des services secrets, pour le support & pour le bien de l'Etat, afin d'avoir de bons Ministres, qui sachent employer les revenus de Sa Majesté avec avantage? au lieu

que

que d'autres ne songeroient qu'à épargner un argent, qui ne vaut pas la peine de garder, & ne se mettroient nullement en peine du destin de *Zarah* ny de *Volpone*. Ce sont là cependant les Ministres que les *Albigeois* aiment : Car c'est un Peuple avare qui ne songe qu'à sauver son argent, quand il en devroit couter la vie à mille bons Politiques comme eux. C'est aussi cela, qui leur fait dire qu'*Obornius* & *Roffensis* étoient d'excellens Patriotes, parce qu'ils aimoient l'argent de leur Patrie, & qu'ils estimoient plus une seule ferme en *Albigion*, qu'un Royaume entier en *Etiopie* : Cependant nous trouvons que les Royaumes ne s'achetent pas à si bon marché ; puis qu'*Albigion* a plus payé pour un Titre, que quelques Royaumes ne vallent.

Quoique *Zarah* Regne sans Royaume, elle ne laisse pas d'être Reine & très-heureuse, puisqu'elle

vit

vit à son aise & dans l'abondance, sans le secours de son Peuple, & même en dépit de leurs dents. Elle ne les charge pas d'Impositions, & cependant ils lui fournissent des revenus malgré eux. Elle est le miroir de son Sexe, & le Phenix des Reines: Enfin elle n'eut jamais d'égale; & n'en n'aura jamais.

Presentement, nous l'allons voir à la suite d'*Albanie*, qui se prepare à passer en Triomphe par les ruës de *Lodunum*, pour aller rendre grace au Ciel des grands succès d'*Hippolite*. *Zarah* ne laissa par perdre une si belle occasion de profiter de la bonne humeur de la Populace, & d'avoir sa part des loüanges qu'on donna à *Albanie*, & à *Hippolite*. Elle suivit la Reine en cette Procession, accompagnée de la belle *Sallona* sa Fille: Car la vanité & l'ambition, sont deux choses dont elle ne cede sa part à personne. Elle n'avoit donc garde de donner lieu à *Albanie* de gratifier

gratifier celle des autres, ny de manquer à faire connoître à tout le monde la faveur où elle étoit, & qu'elle pretendoit avoir droit de posseder, au préjudice de tout le monde.

Aussi n'y avoit-il personne à la Cour, qui eut la vanité de songer à être sa Rivalle: On y bornoit son ambition à être de ses créatures, ou du moins à n'avoir pas le malheur d'être dans ces mauvaises graces. De sorte qu'elle avoit lieu de s'estimer heureuse, n'ayant rien à craindre ny même rien à souhaiter, si ce n'étoit de se vanger de ses ennemis, qui étoient en trop grand nombre pour l'entreprendre. Elle ne laissa pas cependant de former la résolution d'en perdre quelques uns, & de pousser plus loin son ressentiment, au cas que ce premier essai eut le succès qu'elle en attendoit.

Le premier qu'elle choisit pour cela, fut *Mulgarvius*, qui s'étoit

mis au dessus de toutes les offres que *Zarah*, ou la Cour, lui pourroient faire pour le tenter. Mais comme elle ignoroit cela, elle résolut pour venir à bout de son dessein, de lui offrir une Charge très-considerable, mais qui ne lui convenoit nullement; afin qu'il ne put l'accepter avec honneur, ny la refuser avec mépris. *Volpone* l'alla trouver dans cette veuë, croyant le surprendre agréablement, en lui apprenant qu'*Albanie*, persuadée de son merite & de sa capacité, qu'elle estimoit au dernier point, avoit résolu de lui donner la premiere Charge du Royaume d'*Albigion*, au lieu de celle qu'il possedoit, dont elle vouloit gratifier une personne d'une merite moins distingué que le sien. *Mulgarvius* qui avoit de l'esprit infiniment, & une penetration toute particuliere, lui répondit d'un air mortifiant, qu'il rendoit mille graces à Sa Majesté de ses bontez,

&

& particulierement de celle qu'elle lui vouloit faire : Mais que comme il étoit, grace au Ciel, d'extraction Noble, & que sa fortune n'étoit pas à faire, il aimoit mieux attendre que la Charge de grand Patriarche vint à vacquer étant persuadé qu'il s'en acquitteroit aussi-bien que de l'autre; de sorte qu'au cas qu'*Albanie* voulut bien l'en honnorer, il l'en remercieroit : Qu'en attendant il étoit prêt à remettre la Charge qu'il possedoit entre les mains de Sa Majesté, mais qu'il ne vouloit pas le faire entre celles d'un autre.

Volpone fut outré de cette réponse, & de voir retomber sur lui l'affront qu'il avoit voulu faire à ce Seigneur. La chose fut bien-tôt sçuë de tout le monde, & *Zarah* en eut tant de chagrin qu'elle se retira à la campagne. A son retour, elle fit déposer un vieux Courtisant bon Patriote, qui a encore beaucoup de

feu & de vigueur. Il avoit été autrefois des amis d'*Hippolite*, & n'avoit jamais été ennemi de *Volpone*. Mais il n'a plus d'autre soin en sa vieillesse que de veiller à la sureté d'*Albigion* : Et toute la colere de *Zarah* ne sauroit l'obliger à abandonner sa Patrie à sa conduite, ny ses *Troupeaux* aux soins de son *Berger*. Il est encore trop puissant pour les *Loups*, & trop Politique pour les ruses des *Renards* : Mais le *Cambrian* est plus propre que lui, pour la Charge qu'il possedoit, puisqu'il sçait flater comme un veritable chien de Cour, & baiser les pieds de sa Maîtresse.

Ensuite de cela *Zarah* s'appliqua uniquement à preparer toute chose pour l'Assemblée prochaine des Etats d'*Albigion*. Les membres de la precédente n'avoient gueres eu d'égard pour elle ; de sorte qu'elle étoit ravie, que le terme de leur retraite approchoit. Cependant, comme

comme ils continuoient à lui donner des allarmes, elle n'eut point de repos qu'*Albanie* ne les eut renvoyez chez eux, comme des mal apris, qui n'avoient pas plus de consideration pour *Zarah*, lorsqu'il s'agissoit du bien public, que si elle n'eut été simplement que la fille de *Jenise.* Elle ne manqua pas aussi, dès qu'ils eurent tourné le dos, de se vanger de ceux qui avoient le plus manqué de respect pour elle lorsqu'ils avoient cru avoir la puissance en main : Elle résolut même de leur apprendre à l'avenir, à qui ils devoient obéïr, & d'assurer son repos sous la protection de ceux qu'elle auroit soin de faire élire elle même.

Elle envoya pour cet éfet des Lettres circulaires & des instructions secrettes, à tous les petits Etats & à toutes les Provinces, qui ont droit d'envoyer des Membres à *Lodunum*, pour y travailler aux grandes affaires d'*Albi-*

d'*Albigion*, & leur ordonna de ne choisir aucuns Deputez, que ceux qu'il plairoit à son Altesse de nommer, & qu'elle jugeroit capables de travailler aux grandes choses ausquelles ils étoient destinez ; sous peine de perdre ses bonnes grâces, & d'encourir son indignation. Les Etats & les Provinces, qui étoient à la disposition de son Altesse, ne manquerent pas immédiatement, de l'assurer de leur obéïssance, & de lui rendre très-humbles graces du soin qu'elle prenoit du salut du Royaume, & en particulier, de la generosité des distributions qu'elle avoit eu la bonté de faire faire parmi eux. Il se trouve cependant des personnes assez déraisonnables, pour marquer du mécontentement de ce procedé, & qui disent qu'il étoit si éloigné de consilier les esprits, qu'il serviroit plûtôt à allumer une guerre civile à la campagne, où ceux qui avoient tout l'argent, souhaitoient

voient la Paix & la *Moderation*, au lieu que ceux qui n'en avoient pas eu leur part, ne respiroient que la guerre.

Cela alla si loin, qu'*Albanie* fut obligé de faire plusieurs nouveaux Gouverneurs de Provinces pour parvenir à ses fins, pour fermer la bouche aux gens, & pour lier les mains de ceux qui voudroient s'opposer à l'élection des Personnes qui avoient de bons principes dans la Religion Politique, & qui étoient zelez & bien affectionnez au Gouvernement de son Altesse. Mais nonobstant toutes ces précautions, les peuples obstinez d'*Albigion* refuserent opiniatrement les offres de son or. Il s'en trouva peu qui voulussent prêter l'oreille à ses Déclarations obligeantes, à l'exception de quelques écervellez suivis d'une populace étourdie & affamée, qui n'ajoûtoient cependant aucune foy aux miracles, que pendant qu'ils avoient le ventre

plein;

brûlérent, les autres l'anatomiserent, & les plus sages le conserverent soigneusement dans des esprits, pour s'en servir à l'avenir, comme d'un antidote contre la *Moderation*, le *Puritanisme* & *l'Heresie.*

Ce procedé la toucha si sensiblement qu'elle en pensa mourir. Elle ne sçavoit que faire, les yeux de tout le monde étant tournez sur elle, en cette extremité, pour voir comment elle s'en tireroit. Elle n'osoit même aussi faire part de son affliction à *Albanie*, qui n'avoit déja que trop de chagrin de s'être exposée, comme elle venoit de faire pour seconder les desseins de cette Favorite. De plus, l'obstinée fille des Muses, dont nous venons de parler, reprochoit à *Albanie*, qu'elle ne lui avoit rendu visite, qu'à dessein de la faire tomber dans le piege, pour l'abandonner ensuite : Elle l'acusoit même de legereté, bien qu'on eut applaudi sa constance & sa

sa fermeté jusques alors. Elle eut aussi l'audace de la comparer au *Vent*, qui est toûjours sujet au changement : Elle se déchaîna contre elle au sujet de sa visite, persuadée qu'elle avoit été faite à mauvaise intention, à son égard. Quant à *Zarah*, elle la méprise, la tourne en ridicule dans toutes les Compagnies, & auprès de tous les jeunes gens qui la frequentent. Enfin elle ne lui pardonnera jamais le mauvais traitement qu'elle a fait à *Danterius* & *Bruscus*, & à plusieurs autres de ses Amans.

Le bruit que cela fit, augmenta beaucoup le chagrin de *Zarah*, & la surprit au dernier point : On dit même qu'elle en soûpira de douleur, chose qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'elle fut touchée de quelque répentir des sinistres desseins qu'elle avoit formez. Cependant, comme il est fort difficile qu'une femme se repente serieuse-

ment, d'une chose qu'elle à souhaitée avec ardeur; & qu'elle ne sauroit guere se vouloir de mal d'une faute aussi agréable, que l'est celle de la vengeance, les reproches que *Harah* se fit ne furent pas si violens, que ceux des personnes qui ont un veritable remords de leurs crimes: Ils ressembloient plûtôt à ceux d'une personne outrée, de rencontrer des contre-tems & des obstacles à ses desseins; de sorte qu'elle se vouloit quelquefois mal de son chagrin. Combatuë de cette maniere, tantôt par la raison, tantôt par l'interêt & par ses passions, elle se leva de bon matin, sans avoir pû prendre d'autre résolution, que celle de se laisser conduire par *Volpone*, & de suivre aveuglément ses conseils, dans la conduite d'une affaire qui lui avoit ôté le repos depuis long-tems.

Mais ces résolutions-là, ne procedoient que d'une imagination

blessée

blessée, & des mouvemens d'un esprit allarmé. Il ne lui étoit pas plus facile de se laisser gouverner par *Volpone*, qu'à *Albanie* de gouverner sans elle: De sorte qu'ayant rencontré ce Ministre dans la gallerie, un moment après, elle lui fit mille reproches, attribuant tous les contre-tems qui lui étoient arrivez à sa mauvaise Politique. *Seigneur*, lui dit-elle, *vous auriez dû me donner des conseils plus salutaires, & ne me pas exposer à mille langues malicieuses, ausquelles je me serois bien gardée de donner la moindre prise, si vous me les eussiez mieux fait connoître. Ce sont des personnes obstinées qui me décrient de toutes les manieres, & me chargent de milles opprobres, pendant que vous passez pour un Saint. Cependant, songez à justifier mon innocence, où je feray connoître à tout le Royaume* d'Albigion, *qui est celui qui trahit sa liberté, qui vend ses Pri-*

vileges, qui fait servir la Religion à sa Politique, & enfin, qui fait d'Albanie une image de bois.

Volpone étoit confus, & ne sçavoit que répondre, pendant que *Zarah* triomphoit dans son emportement & donnoit carriere à sa colere. Enfin ayant eu le tems de se remettre, il lui répondit en tremblant, *Madame, je n'aurois jamais crû, que vous fussiez capable de vous laisser entraîner de la sorte par la passion. Dites-moi, s'il vous plaît, avec plus de sang froid, ce que j'ay fait qui soit contraire à vôtre gloire & à vos interêts? Tout le monde m'est indifferent, hormis vous. A quoi ne me suis-je pas exposé pour vous servir? Quels chagrins n'ai-je pas essuyez, depuis que j'ai l'honneur d'être allié à vôtre Famille? Cependant vous voulez me priver inhumainement d'un cœur, dont la possession adoucissoit tous mes chagrins, & vous voulez me sacrifier à vos mécon-*

mécontentemens, dont je ne suis pas cause. Ma tendresse ne laisse pourtant pas de s'interesser pour vous, & tout foible que je suis, je voudrois encore vous servir aux dépens de ma vie.

Foible, effectivement, s'écria Zarah, *de n'avoir pû empêcher qu'on m'insultât jusques dans le Palais, & encore plus foible d'esprit, de n'avoir pû prévoir les consequences des complimens forcez, & des flatteries que nous avons prodiguées à la fille aînée d'*Uranié, *dont nous voila bien récompensez, par le mépris qu'elle fait de nos faveurs, & de nos vaines entreprises. Tous nos projets sont renversez, les Apprentifs me montrent au doigt lorsque je passe & me jettent des pilules pour me guerir de la rate. De sorte,* ajoûta-t'elle, *que si* Volpone *ne trouve un remede à ces maux, & ne travaille à justifier ma conduite, ceux qui liront un jour mon Histoire, ne pourront s'em-*

pêcher de me regarder comme un Monstre.

Madame, répondit Volpone, *au cas que je ne répare pas vôtre honneur, je consens de paroître à vos yeux le plus criminel de tous les hommes. La fortune se plaît souvent à traverser nos desseins les mieux concertez. Cependant soyez persuadée qu'elle est nôtre esclave, & qu'en tournant sa roue elle réparera bientôt, par milles objets de plaisir, les maux qu'elle nous a faits.* Ces belles promesses ayant un peu appaisé la colere de *Zarah*, ils se mirent à consulter plus tranquillement, sur les mesures qu'ils devoient prendre pour parvenir à leur but, & pour rétablir dans leurs esprits la paix & la tranquilité, par de nouvelles acquisitions de richesses & d'honneurs.

Enfin, pour mieux assûrer leur fortune & leur pouvoir, en *Albigion*, *Zarah* lui proposa l'alliance de *Montecuto*, riche Seigneur, dont les

les desseins n'étoient pas moins sinistres que ceux de cette Dame. Comme les bontés d'*Albanie* n'ont point de bornes à son égard, elle n'eut pas de peine à lui persuader de donner à *Montecuto*, une des premieres Dignitez du Royaume, afin que toutes les branches de sa Famille fussent également élevées. Cette alliance donna une nouvelle vigueur aux projets de *Zarah*, qui se vit fortifiée par l'appui d'un homme de son propre genie. Il auroit même été assez difficile alors de lui donner la moindre atteinte, quatre des principales Familles de l'Etat étant engagées dans ses interêts. Le jeune *Montecuto*, & l'aimable *Hippolitie*, formérent par leur mariage cette derniere alliance, & la plus considerable de toutes. Cependant tout le monde plaignit le jeune Epoux qui étoit insensible, pendant que les charmes de la belle *Hipolitie* enflâmoit tous les autres.

On résolut aussi en ce tems-là, d'immortaliser l'honneur de Zarah, & les belles actions d'*Hippolite*, par l'errection d'un fameux Edifice : Car enfin, quoique l'on puisse dire des obligations que l'on a à cette Dame ; il est sûr que l'on ne sauroit trop reconnoître celles que l'on a à son Mari, & que si ce bel Edifice dure autant que l'on se ressouviendra de *Zarah*, il subsistera aussi long-tems qu'il y aura une Loi dans le Royaume d'*Albigion*, pour la succession des femmes à la Couronne. Il seroit assez difficile d'exprimer la satisfaction que cela lui donna, & la joye qu'elle eut de voir ses loüanges transmises à la posterité, & de vivre à jamais dans la mémoire d'une Nation, à laquelle elle a rendu de si grands services, & qui a été si ingrate à son égard.

La Cour & le Ministere venoit aussi d'être reglé à sa fantaisie. *Volpone* redoubloit ses soins & sa dili-

gence

gence, pour empêcher que l'on n'admit au service d'*Albanie*, des personnes capables de sauter aux yeux de leurs bienfaicteurs. Ils s'appliqua aussi-bien que *Zarah*, à observer tous les mouvemens & toutes les dispositions du peuple d'*Albigion*, de crainte que l'on ne s'avisât à l'Assemblée des Etats, de trouver à redire au maniement des affaires, de leur faire rendre compte de leur conduite, & de renverser tout ce qu'ils avoient fait pendant plusieurs années. Pour prevenir ce malheur, *Volpone* fit semblant de donner dans les plaisirs, & *Zarah* persuade à *Albanie* de se divertir comme lui, pour l'empêcher de prendre garde à ce qui se passoit. Elle l'assura que cela étoit necessaire à sa santé ; & que ses sujets ravis de voir qu'elle ne s'embarassoit pas des differens, que de certaines personnes tâchoient de faire naître dans l'Etat, au sujet de la Religion. Ces gens-là, ajoûta-

t'elle, n'ont cependant aucune Religion, & ce n'est que le chagrin de voir que vôtre Majesté a de bons Ministres, & qu'elle ne les employe plus, qui les fait agir. Vous pouvez vous ressouvenir, *continua-t'elle*, qu'ils firent la même chose sous le Regne de *Roland*, lorsque ce Prince se servit des plus habilles gens du Royaume, qui avoient des sentimens opposez aux leurs : Comme ils tourmentérent ce bon Prince, & l'obligérent à se défaire de ses meilleurs amis. Ils feroient la même chose à l'égard de Vôtre Majesté, si elle prêtoit encore l'oreille aux conseils de *Mulgarvius*, & de ceux de son parti, que vous sçavez, qu'ils sont d'un esprit turbulent & emporté, fort different de la douceur & de la Moderation, que vous recommandez tant, & qu'on voit briller en *Volpone*, en *Sigilarius*, & en vos autres Ministres. Vous n'ignorez pas, Madame, que c'est pour

pour n'avoir pas suivi cette politique, que le Roi vôtre Pere a été si malheureux; & qu'il a été poussé à sa ruïne par les conseils de *Solano*, qui en donna ensuite de tous differens à *Aurantio*; qui a eu l'esprit, pendant tout le cours de son Regne, de suivre cette regle. Car enfin c'est la seule & veritable maxime d'Etat, dont on doit se servir en *Albigion*.

Albanie, qui avoit une complaisance aveugle pour *Zarah*, suivit son conseil, & fit preparer toute chose pour son expedition. Elle se fit équiper comme une autre *Diane*, pour se divertir dans les bois, & dans les plaines, où *Roland* avoit autrefois pris tant de plaisir. Tout le monde sçait, que la Couronne de ce Prince auroit été pour lui une Couronne d'épines, s'il ne s'y fut délassé de temps en temps, des soins de la Royauté, qui lui étoient insuppottables; Car quoique ce Prince eut toutes les qualitez requises pour les

affaires

affaires, il étoit tellement adonné aux plaisirs, qu'ils occupoient tous les momens de sa vie, qui eut été la plus glorieuse & la plus heureuse du monde sans cela. Cependant sa clémence & ses autres belles qualitez lui avoient tellement gagné l'affection de ses peuples, que jamais Monarque ne fut plus regreté que lui, à sa mort.

Mais pour revenir à *Albanie*, nous la trouverons dans les plaines de *Roland*, engagée dans des plaisirs & des divertissemens rustiques. La chasse & les courses sont des divertissemens de Prince, & on avoit esperé qu'ils pouroient être du goût d'une Princesse, remplie de tendresse & de compassion, vertus feminines, qu'on souhaitoit de rendre plus masculines par dégrés.

Albanie étoit cependant insensible à ces plaisirs-là, mais comme elle étoit persuadée qu'ils étoient necessaires à sa santé, elle passoit son

tems

tems le plus agréablement qu'il lui étoit possible, & avec une grande tranquilité d'esprit. *Zarah* étoit ravie de la trouver dans cette disposition, n'ayant nul autre but que de l'engager à faire une visite à la seconde fille d'*Uranié* à *Cambriensis.** Bien que cette Princesse fut sensible à l'affront que lui avoit fait l'ainée; cependant, pour donner une preuve évidente de la Moderation, elle ne fit aucune difficulté d'y aller, & elle y fut reçûë avec tout le respect & tous les égards dont toute la famille put s'aviser. On n'épargna rien pour la traiter magnifiquement, & *Albanie* reçût les marques de leur respect avec beaucoup de satisfaction.

Cet heureux succès donna une joye inexprimable à *Zarah* & à *Volpone*. Ils trouverent cette fille d'*Uranié* dans des sentimens conformes aux leurs; & ne douterent plus qu'elle

* *L'Université de Cambrigde.*

qu'elle n'approuvât les termes de la Moderation, qu'ils s'étoient proposez d'introduire dans le Royaume d'*Albigion*. Elle ne se contenta pas seulement de marquer à *Albanie*, la joye que lui donnoit sa presence, elle fit mille caresses à *Volpone*, à *Somerius*, à *Fuimus*, à *Tonerius*, & à *Devonius*, dont *Zarah* avoit fait choix, pour faire à cette belle la proposition du sujet de cette grande Expedition. *Albanie* de son côté, accabla d'honneur plusieurs personnes de la famille.

Cela fut si agreable à la Maîtresse de la Maison, qui est fort ambitieuse, qu'elle leur protesta, qu'ils pouvoient disposer absolument de *Cambriensis*, puisqu'elle y avoit assez d'autorité pour en assurer les suffrages. Rien ne pouvoit flâter plus agréablement leurs desirs, que cette déclaration qui étoit le but de leur voyage. *Fuimus* lui apprit, que la personne qu'ils lui vouloient recom-

commander étoit un illustre *Zara-zien*, beau-fils de *Zarah*, & fils de *Volpone*.

La fameuse *Academicienne* en approuva la proposition, & leur promit son assistance. Elle dit de plus à *Fuimus*, qu'elle connoissoit le merite du jeune *Volpone*, qui étoit l'homme du monde, dont elle épouseroit avec le plus de joye, les interêts, tant pour l'amour de lui-même, que parce qu'il étoit fils d'un tel Pere, & allié à une telle Mere. Qu'elle n'ignoroit pas non plus, que sa famille avoit lieu de tout esperer du pouvoir qu'ils avoient en *Albigion*. Elle ajoûta à tout cela, mille expressions obligeantes, pour les convaincre qu'elle leur étoit entierement acquise, & que rien ne pouvoit l'engager davantage dans leurs interêts. De sorte qu'ils ne songerent plus qu'à retourner à *Lodunum*, pour y travailler aux autres choses necessaires pour établir une

paix

paix & une tranquilité durable dans le Senat d'*Albigion*.

Pour cet effet ils employerent *Foeski*, *Zarazien* seditieux & grand satiriste, & l'encouragerent à n'épargner aucun des meilleurs Patriotes d'*Albigion*. On en fit publier une liste, pour les rendre odieux à leurs amis & à leurs voisins. Mais cela ne produisit aucun effet, que dans le voisinage de *Lodunum*, où les Zaraziens avoient plusieurs moyens d'avancer leurs desseins par des voyes differentes. Ils n'y épargnerent pas l'argent, & y acheterent des terres dans toutes les Provinces voisines de cette grande Ville, pour avoir des suffrages; de sorte qu'il ne s'en étoit jamais tant trouvé. *Bruscus* & *Macaius* furent representez par les *Zaraziens*, comme chefs du parti zelé, pour la Religion Prélatique; que l'on prétendoit qui entretenoit la dissention parmi le peuple, & qui troubloit le repos

repos du Gouvernement d'*Albanie*; bien que l'on n'ignorât pas que c'étoit celle de cette Prineeſſe, qui avoit été élevée dans les principes que *Zarah* & *Volpone*, lui vouloient faire paroître contraires à la *Moderation* qu'elle avoit promis de maintenir en *Albigion*.

Ces diſputes donnerent lieu à de grandes animoſitez, de part & d'autre. Elles furent encore enflâmées par les Partiſans de *Zarah*, fort nombreux, quoique peu conſiderables, par raport aux autres, qui étoient les chefs de la Nobleſſe & des Eccleſiaſtiques d'*Albigion*; Païs où l'élite de l'Etat a toûjours été dans les interêts de l'Egliſe. Cela donnoit beaucoup d'inquiétude aux *Zaraziens*, qui étoient cependant beaucoup plus induſtrieux, pour parvenir à leur but, que les autres, qui ſe voyoient à l'abri des Loix de l'Etat; dont les *Zaraziens* tâchoient d'éluder la force, ou de les faire abroger

abroger tout-à-fait, au cas qu'ils n'en pussent venir à bout.

Dans cette vûë, ils firent établir des Gouverneurs *Zaraziens*, dans les Provinces d'*Exesia* & de *Canutia*, aussi-bien que dans plusieurs autres, afin d'engager les petits Etats dans leurs interêts, pour n'avoir rien à craindre de l'Assemblée du grand Conseil de la Nation. Car ils tâchoient de profiter de l'occasion, pour s'ériger en un Corps, qui pût disposer de toutes les affaires, & éterniser la memoire des *Zaraziens*. Cette pensée animoit de telle sorte *Zarah*, que rien ne lui paroissoit difficile; & comme elle avoit déja engagé la Cour & la Campagne dans ses interêts, elle s'imaginoit n'avoir plus rien à faire qu'à joüir en repos du fruit de ses travaux. Elle se croyoit au-dessus de la portée de la malice & du pouvoir de la fortune capricieuse, y ayant à peine un seul Bourg dans le

le Royaume d'*Albigion*, où elle n'eut des créatures, desorte qu'elle ne croioit pas qu'on la pût supplanter.

Cependant comme les plus habilles politiques ne laissent pas de se tromper quelquesfois, elle se trouva frustrée de ses esperances, dans un lieu dont elle se croyoit la plus assurée. La Ville de *Sainte Albanie* où toutes ses créatures avoient travaillé depuis long tems, fut la premiere qui méprisa ses promesses, & qui se moqua de ses menaces & de l'emportement ridicule d'une Femme impuissante, qu'ils connoissoient trop bien, pour se fier à ses paroles, & qu'ils haïssoient trop pour prêter l'oreille à ses flâteries. Car bien qu'elle tâchât de persuader à quelques personnes, par ses largesses, qu'elle étoit liberale, son avarice étoit trop connuë, & faisoit mépriser ses presens hors de saison. Les Habitans de cette Ville, qui aiment

aiment veritablement leur patrie, examinerent à fonds les principes des *Zaraziens*, & découvrirent par ce moyen, le mystere d'iniquité qui s'est répandu si loin en deçà de la Riviere de *Tweed*. Ce ne fut pas-là cependant, le seul contre-tems que rencontra son illustre Altesse. Le dessein bien concerté qu'elle avoit formé à *Cambriensis*, fut découvert, & ne produisit que de la honte à tout son parti. Car dans le temps qu'elle attendoit en pleine assûrance, l'effet des promesses de la cadette des filles d'*Uranié*, elle apprit qu'elle avoit suivi les traces de son ainée, & & qu'au lieu de choisir un *Zarazien*, elle avoit élu un de leurs ennemis mortels, un *Albigeois* s'il est possible, mille fois plus emporté que *Bruscus*.

Ce procedé allarma toute la Cour, qui s'étoit vantée des progrès qu'elle avoit fait à *Cambriensis*. Ce fut un coup de foudre pour les *Zara-*

ziens.

ziens, dans une conjoncture si delicate : Le bruit s'en répandit tellement de tous côtez, qu'ils n'oſérent pas même hazarder une ſeconde défaite à *Exonia*, où on leur avoit fait d'auſſi grandes promeſſes qu'à *Cambrienſis* : ils y avoient même engagé, en faveur de *Volpone*, le Prélat, qui étoit leur ennemi déclaré; Cependant quand ce vint au fait & au prendre, ils l'abandonnerent, & laiſſerent l'élection entierement à la diſpoſition du vieux *Somerius*, ennemi juré des *Zaraziens*, qu'il fit rejetter & leurs adherans, autant qu'il lui fut poſſible, dans tous les lieux de ſa dépendance.

Zarah au deſeſpoir de ſe voir fruſtrer ainſi de ſes eſperances, eut recours à toutes ſortes de ruſes, pour empêcher le cours des progrés de ſes ennemis. Elle réſolut pour cet effet, de rendre viſite à *Roſſenſia*, qu'elle n'aimoit pourtant pas, & qu'elle n'auroit pas auſſi recher-

cherchée sans cela. Elle le fit cependant, d'un air enjoüé & content, sachant parfaitement l'art de la dissimulation; & l'accostant avec une tendresse affectée, la pria de vouloir se servir de tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, dans une affaire d'importance, qui la touchoit de prés. *Madame*, lui répondit *Roffensia*, qui la connoissoit à fonds, *il n'y a point de difficulté, que Vôtre Altesse me puisse proposer, que je ne surmonte avec plaisir, pourvû que j'en aye le pouvoir, puisque vous me faites l'honneur de m'en prier.*

C'en est assez, reprit Zarah, *pour me persuader que vous avez de l'amitié pour moi, chose que je souhaite ardemment: C'est pourquoi sans perdre du tems en complimens, je vous prie de me dire si Monsieur vôtre mari est assûré de son fait à...? Vous savez bien, Madame*, continua-t'elle, *ce que je veux dire?* Cette

question

question embrassa tellement *Rossensia*, qui crut que *Zarah* cherchoit à tirer d'elle quelque éclaircissement qu'elle en demeura toute confuse. *Zarah* s'en étant aperçûë, lui dit sur le champ : *Madame, je trouve que vous hesitez à me répondre, cependant je puis vous assûrer qu'il ne tiendra qu'à M. d.... que la chose ne se fasse.* En disant cela, elle lui montra une Lettre suposée du Gouverneur d... à son Mari, écrite sur ce sujet, à la requête des Etats d.... : A quoi elle ajoûta que les Habitans avoient tant de consideration pour M. d..., qu'elle ne doutoit nullement du succez de l'affaire. Cette Lettre satisfit *Rossensia*, & lui ôta tout le soupçon qu'elle avoit conçû, bien qu'elle ne pût comprendre la raison d'un procedé si obligeant de *Zarah*. Sa credulité, jointe aux insinuations artificieuses de *Zarah*, lui fit découvrir le secret de son Mari, & l'appui qu'il avoit à..., & même
le

le nom des principaux chefs, du parti qui lui étoit opposé. Celle-ci ravie d'avoir appris ce qu'elle souhaitoit, pour mieux cacher sa perfidie, lui dit, que ces personnes-là lui avoient des obligations particulieres ; & qu'au cas quelle pût engager Monsieur son mari, à leur écrire de telle & telle maniere, elle trouveroit le moyen de faire réüssir la chose : Elle ajoûta à cela que cet Etat étoit pauvre, & par consequent que le veritable secret pour en obtenir ce que M. d... souhaitoit, étoit d'y faire faire des largesses à propos, par une main *Zarazienne*, ce qui ne pourroit manquer de réüssir.

Roffensia éblouïe par ces belles paroles, entra dans ses sentimens & alla immediatement faire part de ce conseil à son mari, lequel sans examiner la chose, suivit celui de son épouse, & écrivit les Lettres que *Zarah* avoit souhaitées. Elle ne manqua pas de les envoyer, & d'y ajoû-

ajoûter un ordre secret de les exposer publiquement, ce qui ruïna les prétentions de *Roffensis*, & fit choisir *Coragio*, favori de *Zarah* & S....e d'*Hipolitie*. Cette perfidie eut tout le sucès que *Zarah* en pouvoit attendre. Les *Zaraziens* firent exposer ces Letres en plein marché, où ils loüérent le zele que *Zarah* venoit de faire paroître pour le bien de l'Etat, en découvrant une supercherie qu'elle avoit inventée elle même. De l'autre côté on ne manqua pas aussi de découvrir plusieurs pratiques secretes de *Zarah*, qui furent renduës aussi publiques en cet endroit, qu'elles l'avoient été à *Sainte Albanie*, où l'on avoit exposé plusieurs Lettres qui contenoient des choses criantes écrites de la propre main de Son Altesse.

Mais on ne laissoit pas cependant, de trouver des gens qui soutenoient que tout cela procedoit du zele qu'elle avoit pour la Religion,

qui étoit entierement negligée, & en danger de s'éteindre dans le Royaume d'*Albigion*: De sorte qu'à moins qu'on ne travaillât avec ferveur à arrêter le cours de ce malheur, on auroit de la peine à distinguer le veritable zele d'avec l'hipocrisie; qu'on prendroit l'un pour une tentation du démon, & l'autre pour un dessein pernicieux, formé pour la destruction du Genre-humain, sous le masque infernal de la Moderation.

Il est vrai, que l'on peut être conduit à la perdition par une belle, & cependant fausse apparence de Religion, qui procede communément des mécontentemens de la vie, ou de quelque caprice ou imagination du cerveau. C'est pourquoi on ne sauroit trop sonder le fonds du cœur de l'homme, pour sçavoir si la Religion qu'il professe est fondée sur de bons principes, ou sur des interêts mondains? Si l'ambition n'y a pas beau-

beaucoup de part : Si l'on ne s'en sert pas pour parvenir à ses fins, & aux honneurs dont on se laisse aveugler, lorsqu'on ne trouve pas d'autre moyen pour les obtenir? Enfin, il est sûr qu'il y a une infinité de faux motifs, qui conduisent les hommes à la perdition sous le masque de la Religion.

Combien s'en trouve-t'il, qui l'affectent par un principe de vanité & de présomption, pour parvenir à leurs fins ? Les autres s'en servent pour obtenir le maniement des affaires, & font un mystere de tout, afin de passer pour habilles gens, par un air contrefait & étudié. Il y en a aussi qui n'ont en vûë que leurs interêts, & qui s'insinuent par ce moyen dans les bonnes graces de la populace, pour en être protegés, & pour pouvoir tromper tout le monde. Tous ces gens-là font servir la Religion à leur politique, pour regner imperieusement sur les

autres sous ce beau pretexte, & captiver les affections du vulgaire obstiné & aveugle qui est charmé d'un exterieur si agréable, dont ils sont les dupes, parce qu'ils n'aprofondissent pas les choses.

Ils s'étudient à tromper le monde par des artifices specieux, en se servant de sentences dans les discours ordinaires, & de passages de l'Ecriture dans les occasions serieuses. Ce sont autant de pierres precieuses, dont ils ornent & couvrent leurs mauvais desseins ; & ils donnent un tour si agréable à leurs mysteres les plus secrets, qu'ils excitent l'esprit des hommes à la curiosité.

Mais pour retourner à *Zarah*, nous la trouverons triomphante de la victoire perfide qu'elle venoit de remporter sur la pauvre *Rossensia*, & se glorifiant de s'être vangée d'un des ennemis de sa famille. Cela l'encouragea de maniere, qu'elle

elle dépêcha ses Emissaires à *Woodstockia*, où un *Zarazien* eut pour competiteur *Walterius*, qui avoit toûjours été rejeté, sans un stratagême dont se servit *Zarah*, pour lui faire préferer *Cadoganius*, qui n'avoit nul autre apui que celui de cette Dame, il est vrai qu'elle agit en cette occasion avec beaucoup plus de précaution & de secret, qu'en celle de *Cambriensis*, qui étoit bien plus importante. Mais aussi on en doit donner en partie l'honneur au genie de son favori, qui y contribua plus qu'elle : Outre que cette affaire avoit été projettée par *Volpone*, *Somerius*, *Fuimus*, & le reste des conspirateurs *Zaraziens*, qui avoient résolu de détruire la liberté de tous les Etats d'*Albigion*. Le peuple y avoit déjà été réduit à un tel point, qu'ils n'étoient plus leurs propres maîtres, se voyant obligés de suivre les mouvemens de leurs Gouverneurs & de leurs Superieurs qui étoient presque

tous *Zaraziens*, dans toute l'étenduë du Royaume d'*Albigior*.

Ils s'en plaignoient hautement, & de ce qu'on leur faisoit faire tout ce qu'on vouloit. Qu'on les obligeoit à diviser leurs terres sans les en dédommager, & à donner leurs suffrages pour rien : Qu'on les faisoit sortir de leurs maisons pendant la nuit, & qu'on ne leur permettoit pas même d'y retourner lorsque le jour paroissoit : Qu'on leur faisoit prêter des sermens contre leurs amis, en faveur de leurs plus grands ennemis.

Qu'ils voyoient tous les jours avec douleur, des personnes vicieuses & corrompuës, qui n'avoient aucunes bonnes qualités, élevez en un instant, de l'esclavage au Gouvernement des Provinces ; de la pauvreté à l'opulance & à la grandeur ; de la lie du peuple, aux honneurs & aux premieres charges de l'Etat. Qu'ils étoient *Zaraziens*, & qu'ils

étoient utiles à *Zarah*. Que le reste des *Albigeois* n'osoient ny se plaindre ny murmurer, lorsqu'on leur refusoit ce qu'ils demandoient. Enfin qu'on exerçoit une espece de pouvoir arbitraire & despotique, sur tous ceux qui n'étoient pas *Zaraziens*, ou dans leurs interêts, gens sans la moindre generosité; qui n'ont aucun égard au bien public; qui n'encouragent que la *vanité*, la *fraude*, & la *tromperie*, qualitez hereditaires des *Zaraziens* du plus bas rang, & qui n'ont que trop d'empire sur l'esprit des plus relevez. Cela paroit évidemment dans le caractere d'*Artonio*, le plus vil de tous les *Zaraziens*, qui est universellement haï, même parmi ceux de son propre parti, & qui bien loin de se laisser gouverner par la raison, ne reconnoît nul autre guide de ses actions que l'interêt, en faveur duquel il se précipite dans des abîmes d'emportement, qui soüillent son

honneur, & le couvrent de honte & d'infamie. Mais ce sont-là des choses dont il ne fait pas plus de cas que de la Religion, pour laquelle il n'a pas plus d'égard, que pour le payement de ses dettes; Au lieu que les amis genereux en ont toûjours beaucoup pour ceux qui les obligent, comme nous le voyons dans l'Histoire de tous les grands hommes. Tout le monde sçait qu'il n'y a rien de plus glorieux que de sçavoir gouverner ses passions; car quoiqu'elles surprenent quelquefois nôtre volonté, le jugement les doit corriger & les soumettre à l'empire de la raison. En un mot les mauvaises mœurs de cé *Zarazien*, ternissent tout le lustre de sa Politique.

Zarah n'auroit pas été moins admirée pour sa politique, qu'elle l'est pour sa fourberie, si elle eut suivi cette methode, sans laquelle on ne sauroit bien Gouverner. C'est elle qui produit tous les jours tant de

varieté & de changement dans les affaires, dans lesquelles il se trouve tant de raisons d'Etat ambiguës, qu'elles embarrassent souvent les plus habiles Ministres; & les preceptes en sont si délicats & si abstraits, que l'évenement n'en sauroit être favorable à moins que le jugement ou l'experience, ne nous apprenne à en faire un bon usage. Car comme la Politique sert à composer l'union qui regne parmi les hommes; nous ne saurions vivre sans elle. Elle n'est pas seulement necessaire pour la conduite des Etats, mais même dans la vie privée, & elle s'exerce sur des objets sensibles & particuliers, quoi- qu'elle soit d'une grande étenduë, & d'une origine illustre & relevée.

La societé est un caractere que la nature a imprimé dans tous les hommes par un certain instinct ou une loy naturelle, qui leur donne un mouvement interne, ou une incli-

nation qui les porte à la rechercher; & ce mouvement est une suite séconde par l'imitation des choses externes, & cela forme ou fait le commerce de la vie.

L'Objet de la Politique doit son origine aux societez particulieres, par dégrés & dans la suite des tems, se sont augmentées & accruës. Le premier homme & la premiere femme, formérent ensemble la premiere societé du monde, & ensuite leurs familles & leurs posterités l'agrandirent, de maniere qu'une societé particuliere en forma plusieurs autres, & par consequent, ce qui étoit propre à une generation, ne le fut plus, lorsqu'elle reçût l'adition de plusieurs familles differentes. Il fallut alors bâtir des *Maisons*, des *Bourgs*, des *Forts*, des *Villes*, & se servir de Provinces entierés pour leur logement & leur habitation. Il fallut des convois pour la sûreté du commerce; & enfin il fallut ériger des

des Royaumes, des Republiques & d'autres formes de Gouvernement, afin que sous la direction d'un seul, ou de plusieurs hommes, l'ordre & la police pûssent être entretenus dans les Communautez formées pour la conservation & pour la sûreté du Genre-humain, aussi-bien que pour éloigner & prevenir tout ce qui pouvoit lui être préjudiciable. Cet ordre a toûjours été envisagé comme une institution plus qu'humaine; car quoique l'industrie & la vigilance des hommes y ait eu beaucoup de part, il semble qu'il doive son origine à quelque chose de plus relevé.

Cela est remarquable, en ce que même les Créatures irraisonnables, sans art & sans étude, en sont aussi capables que nous, & semblent se servir de cette Politique, pour nous apprendre à diriger un Etat, & à gouverner des Nations, les *Abeilles* nous en donnent entre autres, un

exemple dans leurs *Essains*, qui font leurs Communautez où elle est si bien établie, que nous ne saurions disconvenir qu'elles n'agissent par quelque chose de plus fort qu'un instinct naturel, pour nous instruire dans l'art du Gouvernement, puisque l'on trouve dans la conduite de ces petites Créatures des maximes si sûres, & des ordres si bien reglés.

On a même disputé, si les hommes ne devroient pas suivre les raisonnemens naturels de ces Créatures, qui leur servent de guide, puisqu'ils ont autant de force que de justesse. Enfin on est convenu avec justice & avec raison, que la Religion est le principe & le fondement de la Politique, & que les Etats où elle n'est pas bien établie, sont toûjours sujets aux dangers & aux désordres. Outre cela les *Abeilles* que l'on pretend qui ne sortent jamais de leurs Ruches, sans se croiser les

jam-

jambes & les baiser par une espece d'instinct de Religion, nous donnent encore un exemple de ce que nous devons faire avant de rien entreprendre ; qui est d'adorer l'Auteur de toutes choses, avant de songer à gouverner les autres.

Mais *Zarah* & ses *Zaraziens* étoient si éloignés de suivre cette Doctrine, qu'ils ne songeoient qu'à abolir les Loix naturelles du Gouvernement, & à en introduire d'autres en leur place, suivant leur propre systême moderne de Politique, & leurs notions singulieres de gouverner, directement opposées à toutes celles qui ont été instituées jusques à present, soit de droit Divin, ou humain. Car les *Abeilles* nous enseignent à ne pas travailler simplement pour nôtre interêt particulier, mais pour nos amis & nôtre Patrie, & à employer tous nos soins pour le bien & la prosperité de la République, à nous contenter de ce

que nous possedons, sans convoiter le bien d'autrui, comme elles se contentent de leurs *Ruches*, sans exciter ni trouble ni discorde, & sans se saisir de celles de leurs Voisins.

Le but d'une honnête Politique, doit être de contribuer autant qu'il lui est possible, au bien & à l'avantage du Public. Il doit éviter soigneusement de dire ou de faire quoi que ce soit, qui puisse chagriner, ou désobliger les autres. Les railleries offensantes produisent toûjours un mauvais effet. Les personnes de ce caractere-là n'épargnent personne. Je parle des railleries outrées, car les délicates sont agreables dans la conversation, mais il faut sçavoir s'en servir prudemment. Il en est comme des *Ragoûts* que l'on gâte à force d'assaisonnement; la raillerie piquante offense, & nous rend odieux à la compagnie.

Ceux qui aiment à railler, ou à plaisanter, doivent le faire d'une

maniere

maniere qui ne puiſſe déplaire aux perſonnes raiſonnables. Il en eſt de même de la flâterie, qui eſt deſagreable dés qu'elle eſt outrée & ſans diſtinction. Il n'y a que ceux qui ſe laiſſent aveugler par leur vanité, & par la bonne opinion de leur propre merite, qui s'en accommodent, & qui en marquent de la ſatisfaction : Ces ſortes de perſonnes-là ne ſauroient s'empêcher de découvrir le ridicule de leur vanité.

Mais ceux qui les encouragent par des fauſſes adulations, meritent d'être punis comme empoiſonneurs de la ſocieté civile. La veritable complaiſance doit être également éloignée de la flatterie & de l'incivilité. La police & la civilité ſont des qualitez eſſentielles à un Courtiſan qui veut ſe diſtinguer & ſe faire eſtimer de tout le monde. Mais je ne ſaurois excuſer les manieres rampantes, les embraſſades, les lâches flatteries, les offres de ſervices & les

autres

autres simagrées dont ils se servent pour tromper ceux qui leur font la cour.

Un Courtisan doit éviter avec soin, la trop grande familiarité qui le dégrade & le fait moins estimer, en lui ôtant une espece de Majesté que donne un air grave & serieux. Cependant il ne doit pas aussi affecter trop de gravité, parce qu'un grand serieux ennuie à la longue; outre qu'il est permis aux plus grands hommes de se relâcher quelquefois & de s'humaniser; le déguisement & l'affectation n'étant pas toûjours de saison.

Il se trouve des gens qui ont un fonds de mauvaise humeur, capable de dégouter les personnes les plus raisonnables, qui se font un plaisir secret de leur chagrin, & de sémer la mesintelligence & la division de tous côtés, & même entre les meilleurs amis, qui ont toûjours quelque chose à dire des uns ou des

autres, & qui ne sont jamais plus contens que lorsqu'ils ont des affaires sur les bras.

Il y en a d'autres qui ne font pas tant de mal, & qui ne sont pas moins incommodes, qui gemissent continuellement, & se plaignent amerement de leur destinée. Que l'année soit fertile ou abondante, que l'on ait la paix ou la guerre, que les taxes soient rabaissées ou augmentées, tout leur déplaît également.

Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit & du bon sens, & d'autre qualités semblables, il faut les faire valoir par un certain caractere qui nous encourage, & qui nous fait estimer. Sans cela les personnes sans merite & sans esprit, qui ne travaillent ni au bien de l'Eglise, ni à celui de l'Etat, & qui ont simplement de bons amis, seront plus favorisées que celles d'un merite éminent, privées de cet avantage. L'esprit & le bon sens ne sçauroient entrer en con-

concurrence, avec la richesse destituée de l'un & de l'autre. Il y auroit de la folie à les comparer, & à preferer les premiers; les femmes qui sont naturellement interressées, ne manquent guere de se déclarer en faveur de la richesse.

Un Amant riche & liberal, quoi que d'ailleurs ridicule & dépourvû de sens, se voit generalement préferé à un homme de merite & d'honneur, qui n'est pas en état de fournir à leurs dépenses extravagantes. Elles banissent de leurs societés les Amoureux transis, qui passent leur vie à dire des douceurs, & à pousser les beaux sentimens, & qui ne sont de dépenses qu'en tendresse: Elles veulent quelque chose de plus réel & de plus solide. Je ne saurois même approuver que l'on reproche aux femmes, qu'elles sont *Mercenaires* & coquettes; c'est une injustice qu'on leur fait. Elles ont raison de l'être, & de se servir de

leurs

leurs charmes pour engager les hommes, nous trouvons les mêmes desirs dans les deux sexes.

Je ne saurois nullement excuser les Dames sujettes aux vapeurs, qu'imputtent leur mauvaise humeur à la mélancolie, puisque le beau sexe doit être naturellement agréable: Les femmes qui ont pour but de plaire & de se faire estimer, doivent se défaire de cette vûë. Elles se trompent lorsqu'elles s'imaginent que la gloire d'une femme consiste au caractere de sa beauté: Elle dépend bien plus de la régularité de sa conduite. Une femme de qualité doit avoir des manieres délicates, & ne doit suivre nulle autre regle que celle du bon sens.

Je ne prétends cependant pas qu'elles vivent comme des *sauvages*, ni qu'elles regardent les hommes que comme des *seducteurs*: Elles peuvent recevoir civilement & avec honneur les loüanges qu'on leur donne,

donne, & l'hommage que l'on rend à leur merite.

Les femmes qui affectent la severité, & qui font les precieuses, sont ordinairement trop façonnieres, & leur affectation ne sert qu'à les rendre méprisables, lorsque leur conduite n'est pas réguliere. On en juge plus charitablement lorsqu'elles s'humanisent davantage : Leur *Reputation* ne dépend ni du caprice, ni des aplaudissemens des hommes, elle doit être fondée sur leur merite & sur leur vertu.

Le dédain des belles, fieres & orgueilleuses, ne leur est pas si favorable qu'elles se l'imaginent, & ne les fait pas estimer davantage. Leur hauteur & leur emportement donne un air désagréable à leur visage & une impression de mauvaise humeur, qui les prive d'une partie de leurs charmes & les rend beaucoup moins agréables. Cependant, lorsque cette humeur revéche s'est

une

une fois emparée de leur esprit, elle s'y maintien obstinément pour soutenir l'honneur de leur caractere.
Il s'en trouve d'autres si entêtées de leur esprit & de leur merite, qu'elles regardent avec mépris tout le reste du monde. Elles se laissent aveugler par leur présomption, & ont une impetuosité qui ne leur permet pas de juger sainement des choses. Cet entêtement leur fait prendre les choses de travers, & de fausses mesures, lorsqu'il s'agit de choses difficiles & incertaines : Et lors même qu'elles se donnent la peine de faire des reflexions, leur opiniâtreté ne leur permet pas d'en profiter, non plus que des remontrances qu'on leur peut faire : Elles disent & font mille extravagances pour soutenir ce caractere, comme ceux qui aiant embrassé une mauvaise cause, disputent avec une ardeur inconcevable, de crainte d'en avoir le démenti. Mais elles n'examinent pas

pas si ce qu'elles disent est suportable ou non : Elles se font un point d'honneur de ne jamais ceder , & croiroient avoir reçû un sensible affront, si on pouvoit les obliger à se rendre à la vérité par des raisons convainquantes: C'est-là l'effet que produit naturellement un entêtement ridicule, & une sotte vanité.

Il n'y a assurément rien de plus difficile que de trouver un jugement solide dans les femmes, & même de le bien définir. Le jugement a une grande étenduë dans l'un & dans l'autre sexe, & requiert des qualitez fort extraordinaires : Il assaisonne toute chose, entre dans tout, & cependant il est beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine : On se flâte souvent d'avoir un jugement exquis, lorsqu'on ne fait que suivre des notions ridicules & capricieuses : Il est presque impossible de guerir ceux qui sont attaquez de ce mal, à cause de l'aversion naturelle qu'ils ont à

se

se laisser convaincre. Ceux qui ont veritablement du jugement se laissent bien moins séduire par leurs propres opinions, & ne sont pas si entêtés de leurs talens, que ceux qui n'en ont pas. Les personnes qui ont de la beauté s'en apperçoivent facilement, mais cela ne les empêche pas de rendre justice aux charmes des autres.

Un habile Artisan ne ressemble pas au *Phenix*; il rend justice au mérite des autres, parce que le jugement regle nos *pensées* & nos *idées*, & fait que nous nous connoissons. Ceux qui suivent trop leurs inclinations, n'ont que peu ou point de jugement, & ressemblent fort aux *Animaux*, qui n'agissent que par instinct ou par la nature: Mais le jugement procede d'une veritable & parfaite raison ? qui prend toûjours le bon côté des choses douteuses & incertaines; après tout, on ne doit pas s'étonner qu'ils s'en trouve si peu, puisque

puisque la plûpart de ceux qui s'en flâtent, le font sans fondement.

Cependant ils ne sauroient en imposer long-tems au public : Leur foiblesse & le défaut de leur jugement, se découvre aussi tôt qu'ils se mêlent de juger ou de décider les controverses. Leur ridicule ne paroit jamais avec plus d'évidence que lorsqu'ils veulent que l'on applaudisse leurs opinions, & qu'on en convienne, tout inconstantes qu'elles puissent être. On ne doit cependant pas aussi condamner toutes celles qui different les unes des autres, ni les renfermer dans les bornes étroites d'un jugement ordinaire. Tout le monde n'a pas l'avantage de posseder un *genie* penetrant : C'est pourquoi nous ne devons pas condamner les opinions des autres, parce qu'elles sont contraires aux nôtres, on doit bien examiner leurs raisons avant d'en venir-là, & même aprés cela, on ne laisse pas de se trom-

per

per ſouvent, parce qu'il ſe trouve dans la plûpart des choſes des circonſtances oppoſées, qui y apportent de grandes differences: Il s'enſuit donc qu'il y a de la preſomption à cenſurer ceux dont les opinions ne ſont pas conformes aux nôtres, puiſque nous expoſons nôtre propre jugement en condamnant celui des autres, &c.

Mais il eſt tems après une ſi longue diſgreſſion, de retourner à nôtre Hiſtoire, où nous trouverons *Hippolite*, faiſant l'action du monde la plus genereuſe, & *Zarah* la plus intereſſée & la plus injuſte. Un de ſes anciens amis & de ceux d'*Hippolite*, s'étant adreſſé à Son Alteſſe comme les autres, aprés une longue ſolicitation, en obtint la promeſſe de la premiere Charge qui viendroit à vâquer, qui lui conviendroit & dont il lui apporteroit la nouvelle. Ce Cavalier attendit aſſez longtems avec patience, comme ſont

obligez de faire tous ceux qui cher-chent de l'emploi à la Cour. A la fin il apprit qu'il y en avoit une vacante qui étoit son fait : Comme il fut des premiers à en apprendre la nouvelle, & qu'il faisoit fonds sur la promesse qu'on lui avoit faite, il se crût suffisament récompensé des peines qu'il s'étoit données. Il alla immédiatement trouver *Zarah*, & lui dit qu'il avoit trouvé une chose qui feroit sa fortune, puisqu'il étoit assûré qu'on ne pouvoit encore en avoir disposé. *Zarah* en parut fort sat: faite, & lui dit, qu'elle étoit ravie qu'il eut découvert une chose en quoi elle pût lui rendre service; qu'il la vint trouver le lendemain, & qu'elle ne doutoit nullement que le succés ne répondit à son atente. Nôtre nouveau Courtisan lui rendit mille graces de sa bonté, & se retira le plus satisfait de tous les hommes, persuadé qu'il obtiendroit le lendemain la possession de cette

Charge:

Charge : Il s'applaudit même en ſecret, ſe diſant avec le vieux proverbe, *Qu'un ami en Cour vaut mieux que de l'or.* Mais quelle fut ſa ſurpriſe le lendemain, lorſqu'il ſe vit fruſtré de toutes ſes belles eſperances !

Il ne manqua pas de ſe rendre à l'appartement de *Zarah*, les yeux remplis de joye & l'eſprit d'allégreſſe; mais cela ne dura pas longtems. Son Alteſſe l'étant venu trouver, lui dit, *Je ſuis bien fâchée, Monſieur, que vous vous ſoyez donné tant de peine pour l'affaire dont vous m'avez parlé, puiſqu'on en avoit diſpoſé avant cela* : Ces paroles furent comme un coup de foudre à ce pauvre Gentil-homme, & lui ôtérent le pouvoir de lui répondre ? *Zarah* s'en étant apperçûë, & connoiſſant la trahiſon qu'elle lui avoit faite, en diſpoſant d'une Charge qu'elle lui avoit promiſe, dont il lui avoit apporté la premiere nouvelle, & qu'elle ne pouvoit refuſer

aux services qu'il lui avoit rendus, continua : *Monsieur, vous me paroissez tout interdit : cependant je vous assure que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible. Je croi que la personne qui a obtenu cette Charge, a besoin d'argent; de sorte que je suis persuadée que je pourrois l'obliger à vous la ceder, moyennant la somme de cinq mille florins, que vous sçavez bien qu'elle vaut. Madame,* lui répondit-il, *je vous assure que je n'en ay pas un sol, & qu'au cas que je les eusse, je me serois bien gardé de demander la moindre grace à Vôtre Altesse.*

Zarah fut touchée de son ressentiment, de crainte que la chose ne fit du bruit, elle fit tous ses éforts pour l'adoucir : Cependant les cinq mille florins l'emporterent sur toutes les autres considerations. Enfin elle le renvoya en l'assurant qu'elle chercheroit avec soin quelqu'autre occasion de lui rendre service. Il sortit

là-

là-dessus, rempli d'indignation, résolu d'apprendre à *Hippolite*, comme on l'avoit traité. Il ne manqua pas de le faire à la premiere occasion qu'il en trouva; Jamais surprise ne fut égale à celle d'*Hippolite*, en apprenant ces particularitez-là. *Est-il possible*, s'écria-t'il, *qu'elle soit si ingrate & si perfide envers une personne à qui nous avons de si grandes obligations ? J'en suis confus ; n'en parlons plus ; oubliez ce qui s'est passé, & ne lui dites pas que j'en ai connoissance : Voila les cinq mille florins qu'elle vous demande, donnez-les lui pour sa Charge ; car elle sera toûjours* Zarah, *en dépit d'*Hippolite.

Peu aprés cela, une Dame de la Cour nommée *Ufranie*, qui avoit eu autrefois du crédit dans la Maison d'*Albanie*, s'adressa à *Zarah* pour en obtenir une grace : Mais comme elle connoissoit le foible de son Altesse, elle lui apporta un gage, qu'elle lui offrit sans façon

en lui faisant sa requête : *Zarah* prit son present & le regardant attentivement, trouva qu'il ne valloit pas ce qu'elle croyoit pouvoir tirer du service qu'elle exigeoit d'elle ; sur quoi elle lui rendit, en lui disant avec toute la subtilité du Serpent, *Madame, je serois bien fâchée de vous priver d'un si beau joyau, il a tout l'air d'une relique de Famille, de sorte que je suis persuadée que vous l'estimez beaucoup : Quant à moi, je suis rebutée de ces sortes de presens, & comme j'ai grand besoin d'argent, cinq mille florins m'accommoderoient bien mieux, & cependant vous estimez peut-être vôtre joyau deux fois autant.* Elle sçavoit pourtant bien qu'il n'en valloit pas plus de mille ; & c'étoit aussi tout ce que cette Dame estimoit le service qu'elle exigeoit d'elle ; car elle n'ignoroit pas qu'il n'y avoit rien à faire sans cela. Elle s'en retourna aussi bien fâchée qu'un si beau present ne lui eut pû

faire

faire obtenir une honnêteté de la part d'une ancienne connoissance.

Mais, helas ! *Zarah* étoit bien éloignée d'avoir égard à ces choses-là. Une de ses proches parentes ayant fait un festin pour elle, crût que l'occasion étoit favorable pour émouvoir la charité de Son Altesse, & la porter à faire quelque chose pour deux petits enfans, qui étoient à table avec elle. *Madame*, lui dit-elle, *ces enfans là ont l'honneur d'être de vôtre sang, si vous avez la bonté de vous en souvenir dans l'occasion, ils vous en auront une obligation éternelle.* Qoique ces paroles fussent prononcées avec beaucoup de modestie & de respect, Son Altesse s'emporta comme elle avoit accoûtumé de faire en de pareilles occasions : *Madame*, lui répondit-elle, *je croyois que vous me connoissiez mieux que cela : Me prenez-vous pour la Reine d'*Albigion, *en vous adressant à moi, comme si je pouvois*

disposer de toutes choses à mon plaisir? Je vous assûre, continua-t'elle, *que je ne puis disposer de rien que de...*; puis se levant brusquement, elle se retira & laissa la pauvre Dame prête d'expirer de douleur, de colere & de ressentiment.

Fin de la seconde Partie.

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH, OU LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH DE'MASQUE'E.

TROISIE'ME PARTIE.

PUISQUE la *Reine Zarah* est entierement démasquée, & que son Régne vient de finir par le changement du Ministere & la cassation du Parlement, où elle avoit un si grand nombre de Créatures ; on ne travestira per-

sonne dans cette troisiéme Partie. Je crois que je la dois commencer par une explication de ce que nous entendons en Angleterre par les noms de *Toris* & de *Wigs*, qui sont deux partis toûjours oposez; & qui, perpetuellement mettent tout en pratique, pour se noircir & se détruire les uns les autres. Cette explication me paroît d'autant plus nécessaire, que c'est sous ces deux noms significatifs de *Toris* & de *Wigs*, que les rélations imprimées au-delà de la Mer; ont souvent entretenu leurs Lecteurs de nos divisions, sans les éclaircir des veritables motifs; ce qui a fait que plusieurs d'entr'eux ont crû, mal à propos, que le Trône d'Angleterre en alloit être ébranlé.

Les *Toris* sont les Anglois, si attachez au Gouvernement Monarchique, à la Doctrine & aux Cerémonies de l'Eglise Anglicane, qu'ils en ont été surnommez *Rigides*, pour

dénoter qu'ils sont Rigides observateurs des Loix que leurs Peres ont suivies. C'est pour cela qu'ils ont toûjours envisagés pour ennemis déclarez, les *Nonçonformistes*, c'est-à-dire ceux qui ne se conforment point aux regles & à la discipline de l'Eglise Anglicane ; sous le nom de *Nonconformistes*, doivent être entendus les Presbiteriens, les Lutheriens, les Calvinistes, les Anabaptistes, & generalement tous ceux qui ont voulu se rendre indépendans de l'Eglise Anglicane, qui n'admettent point l'autorité des Archevêques & Evêques; qui ont aboli la hierarchie de l'Eglise, se soumettant même avec peine au gouvernement spirituel de leurs Consistoires & Sinodes Provinciaux.

Les *Vuigs*, est la parti composé de toutes ces pieces de rapport dont je viens de parler, toûjours opposé aux Anglois Rigides : Ces *Vuigs* ont été surnommez *Moderez*, ou

Relâchez; parce que dans ce parti, il entre un grand nombre de membres de l'Eglise Anglicane, qui ont conçû une affection fraternelle envers tous ceux qui ont renoncé à l'Eglise Romaine: On y comprend tous ces *Non-Conformistes* dont j'ai déja parlé, quoique soûmis à la Monarchie, ils s'employent tous également, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, à lui donner des bornes & des restrictions trés-étroites.

Nous avons deux autres partis en Angleterre qu'on nomme *Républicains* & *Jacobites*, qui, quoique trés-inferieurs en nombre & en credit aux deux autres, ne laissent pas d'être très-utils aux *Toris* & aux *Wigs*, lorsque la division vient à éclater, car les *Republicains* s'unissent au parti des *Wigs*, & les *Jacobites* à celui des *Toris*.

Pour donner une idée de ces deux derniers partis, il faut remarquer; que les *Republicains*, sont une veille

semence des Partisans d'Olivier Cromwel, des fils ou petits-fils des Rebelles de ce tems-là, de plusieurs Hollandois établis en Angleterre, & d'un très-grand nombre de Protestans étrangers, qui pour motif ou sous pretexte de Religion, se sont refugiez dans ce Royaume. Tous ces gens-là sont souvent désignez sous le nom de *Presbiteriens*, de *Nonconformistes* ou d'*Indépendans* : les *Wigs* se servent d'eux trés-utilement dans les élections des membres de la Chambre basse, où l'on compte les voix sans les peser, & c'est à eux que les *Wigs* furent redevables de ce grand nombre de leurs Partisans, dont le Parlement cassé l'année derniere 1710. étoit rempli.

Par les *Jacobites*, nous entendons un assés bon nombre d'Anglois *Rigides*, qu'un principe d'honneur ou scrupule de conscience, ont retenus attachez d'inclination au parti du

du feu Roi Jacques II. ce qui leur a procuré le nom de *Jacobites* ; tous les Catholiques d'Angleterre sont incorporez dans ce parti, le zéle & l'inclination qu'ils avoient pour le feu Roi, c'est conservés pour le Prince de Gales son fils ; qu'ils nomment le Roi Jacques III. Ce parti opposé aux *Republicains*, comme les *Toris* le sont aux *Wigs*, contribuërent beaucoup l'année derniere par leurs suffrages à faire triompher les *Toris* dans la plus-part des élections, nonobstant les brigues des *Wigs*.

Comme dans les factions populaires il y a toûjours des indiscrets, quelques-uns d'entr'eux s'aplaudissant de ce que le choix des Deputez aux Communes pour les Villes de Londres & de Westmunster, avoit tombé sur des *Toris*, ils eurent la hardiesse d'afficher la nuit à la porte des Palais de Withal, de S. James, & des principaux Seigneurs du parti des

des Wigs, Viva Jacobus tertius Princeps noster legitimus. C'eſt-à-dire, *vive Jacques III. nôtre Prince legitime.*

Madame de Marlborough étoit comme à la tête du parti des *Wigs*, ſoûtenuë dans l'Armée par le Duc ſon Epoux; dans les Finances par le grand Treſorier Godolfin; dans le Conſeil par le Comte de Sunderland, & par les autres membres que cette Dame & Monſieur Godolfin n'y avoient placé, qu'aprés s'être bien aſſûrez de leur attachement dans le parti. Par leur crédit ils y avoient attiré la pluſpart des Prélats, des Gouverneurs, des Officiers de la Couronne, de l'Armée, de la Robe, de la Police & des Finances: cela leur étoit aiſé, puiſque les grands & les moyens emplois ne ſe donnoient plus que par le canal du Grand Treſorier, & de Madame de Marlborough, aprés toutefois qu'on avoit financé entre les

les mains de cette Dame les deniers ausquels elle avoit fixé ces Emplois: elle avoit par tout des Receveurs de ses concussions, le Lieutenant General Cadogan, étoit celui qui recevoit en Flandres les offrandes des Commissions des gens de Guerre qu'on y envoyoit, jusqu'à celles des simples Lieutenans. On a assuré que Monsieur de Marlborough n'en profitoit pas, & que s'il toleroit cette Monopole, ce n'étoit que parce qu'il n'avoit ni assez de force ni assez de credit pour reformer l'humeur concussionnaire de son Epouse: cela paroît d'autant plus vrai-semblable, qu'on a deux ou trois exemples, où ce General avoit lui-même mis la main à la bourse, pour acheter les Commissions de ceux qu'il a gratifié, pour des services particuliers qu'ils avoient rendus à sa personne.

Monsieur Godolfin de son côté a fait des concussions innouïes & incomprehensibles, dans l'administration

ſtration des Finances, non-ſeulement il s'aproprioit & à ſa Famille les deniers publics, & ne païoit ſouvent les dettes de l'Etat qu'en billets, mais encore il autoriſoit les friponneries que ſes Commis & ſes Employez faiſoient dans les differents Bureaux de Londres & des Provinces, pourvû que la retribution que lui & Madame de Marlborough en retiroient fuſſe proportionnée aux profits que ſes Commis faiſoient. #

Ce manége a duré pluſieurs années, non pas que la choſe fut ſecrette, mais c'eſt que perſonne ne vouloit point ſe riſquer d'être le dénonciateur; ceux qui auroient pû le faire ſans crainte d'être châtiez, rioient ſous cape de voir la Reine trompée & abuſée par ceux en qui elle avoit donné toute ſa confiance, & entre les mains deſquelles, pour ainſi dire, elle avoit dépoſé toute l'autorité Royale.

Mais enfin, Henri Sacheverell,

c'est comme icy.

ſim-

simple Ministre de l'Eglise Anglicane, fit ce que les Pairs Ecclesiastiques ni Séculiers n'avoient point osé ou voulu entreprendre : dans un Sermon qu'il prononça à Londres au mois de Novembre 1709. il attaqua principalement le Grand Tresorier Godolfin, & condamna d'une maniere trés-vive sa mauvaise administration. Le Tresorier craignant l'examen que le Parlement alloit ou devoit faire de sa conduite dans le maniement des Finances, détourna l'attention des Parlementaires bien intentionnez pour l'Etat, dont cependant le nombre étoit fort inferieur à celui de ses Creatures. Il suscita à ce Prédicateur un Procez criminel devant le Parlement, qui fit autant d'éclat dans le Royaume, (sans être aussi sanglant) que celui qui fit perdre la tête à Charles I. ayeul de la Reine qui occupe aujourd'hui le Trône.

Ce Procez suscité à Sacheverell, ne

ne servit qu'à terrasser l'autorité arbitraire que s'étoit acquise Monsieur Godolfin, la Duchesse de Marlborough & toute leur Cabale. La Reine fut presente (placée derriere une jalousie,) au debat qu'il y eût pendant plusieurs jours, au sujet de ce fameux Procés, Sa Majesté entendit elle-même les diferens sentimens des deux partis oposez : les *Wigs* ou *Moderez*, avancerent plusieurs propositions, tendantes à diminuër les prérogatives & l'autorité Royale, suivant les principes des *Républicains :* au contraire les *Toris* ou *Rigides*, défendirent avec beaucoup de zéle & d'ardeur, les droits & prérogatives de la Couronne & de la Royauté, soûtenant qu'on ne pouvoit sans un crime énorme manquer de foi & de fidélité à ceux que Dieu avoit placé sur le Trône. Cette dispute éclaircit & descilla les yeux à la Reine ; Madame de Marlborough l'avoit prévenuë depuis

plus

plusieurs années en faveur des *Wigs* contre les *Toris*, qu'elle nommoit souvent des *Papistes masquez* ; Sa Majesté fut frapée des raisons que les *Toris* allegueremt pour la défense des prérogatives Royales : Elle refléchit, comme elle l'a dit ensuite, „ que les malheurs dont son Ayeul „ & son Pere ont été accablez, ne „ pouvoient être imputez qu'au „ mauvais cœur des *Wigs* & *Re*„ *publicains*, qui ont toûjours de „ l'aversion pour leurs Maîtres le„ gitimes, qu'ils n'avoient paru sou„ mis & zélez pour sa personne, „ que parce qu'elle s'étoit en quel„ que sorte reposée sur les princi„ paux d'entr'eux, qui abusant de sa „ bonté & de sa facilité, s'étoient „ emparez de toute son autorité, „ & disposoient presque à leur gré, „ des Finances & des forces de terre „ & maritimes de son Royaume.

Madame de Marlborough est naturellement fort hautaine & trés imperieuse

perieuſe : Comme elle traitoit de haut en bas la principale Nobleſſe du Royaume, elle étoit l'objet de la haine publique: mais l'autorité dont elle s'étoit emparée la mettoit à couvert de tout reſſentiment. Tel ſouhaitoit ſa mort en ſecret, pour voir délivrer nôtre patrie du joug de ſon eſclävage, (qui devenoit tous les jours plus inſuportable,) qu'il ne laiſſoit pas de lui donner des loüanges en public, & de lui rendre des ſoûmiſſions qui n'étoient dûës qu'à la Souveraine. On voyoit ordinairement dans ſon appartement plus d'Eſclaves de l'un & l'autre ſexe, que de Courtiſans dans celui de la Reine. Ces adulateurs du faux merite, aprés avoir fait leur cour à la Ducheſſe de Marlborough, en alloient faire autant chez le Grand Treſorier Godolfin & chez le Comte de Sunderland, moins par un effet de l'eſtime qu'il ſembloit que l'on avoit pour eux, que parce que plu-
ſieurs

sieurs aspiroient d'avancer leur fortune, par la protection de la seule Famille du Royaume, qui l'avoit tellement enchaînée, que le moindre rayon ne pouvoit pas s'écarter sans le consentement de Madame de Marlborough.

Si je voulois entrer dans ce détail, & marquer tous ceux qui ont eu recours à l'autorité de cette Dame, ce grand nombre de Seigneurs & de Dames de la premiere distinction qui par une foiblesse indigne de leur naissance, alloient ramper, pour ainsi dire, aux pieds de la plus ingrate de toutes les favorites, & qui en étoient rebutez lors qu'ils y alloient les mains vuides : Si je voulois, dis-je, entrer dans ce détail, dont je suis pleinement informé, il faudroit me résoudre de composer un gros volume, dont la lecture ne pouroit être que fatiguante, & inspirer une espéce de mépris pour le Gouvernement d'une Reine trés-respectable, dont

dont le principal défaut, est d'être trop indulgente, & de se laisser toûjours prévenir en faveur des derniers venus; Elle n'a jusqu'à present fait paroître de fermeté, que dans l'indignation que Madame de Marlborough lui a inspirée il y a plus de vingt-quatre ans, contre sa propre Famille.

Cette Duchesse s'entêta si fort de son faux merite & du pouvoir Monarchique dont elle s'étoit emparée, qu'oubliant ce qu'elle étoit & ce qu'elle devoit à Sa Majesté, elle lui manqua de respect dans plusieurs occasions, & méprisoit si fort ses Ordres, que ceux que cette Princesse donnoit, n'étoient point executez, si la Favorite ou Milord Godolfin ne les avoient dictez. Comme la Reine commençoit à se lasser de la Tutelle, sous laquelle sa bonté l'avoit rangée, & l'affaire de Sacheverell aiant occasionné à Sa Majesté de s'éclaircir sur bien des faits, que

elle

elle avoit ignoré jusqu'alors, à ce qu'on croit,) elle diminua quelque chose de l'estime qu'elle avoit pour la Duchesse.

Sa Majesté mit dans sa confidence Madame Masham, sa Dame d'Atours, Sœur de Monsieur Hill, quoi que parente de la Duchesse, c'étoit dans son sein qu'elle versoit quelquefois l'amertume de son cœur, se condamnant elle-même, de la foiblesse qu'elle avoit eu de se laisser conduire à la cabale du Grand Tresorier & de la Duchesse. Madame Masham qui a autant de droiture que Madame de Marlborough a de mauvaises qualitez, consoloit la Reine sans l'irriter: ,, Elle lui representoit ,, ce à quoi l'honneur & la gloire du ,, Diadême l'engagoient: qu'elle ,, devoit toûjours être sur ses gardes ,, pour ne pas se laisser surprendre; ,, qu'une Reine étant la Mere de ses ,, peuples, elle leur devoit à tous sa ,, protection & sa justice; qu'il pouvoit

„ voit arriver qu'on lui avoit fait
„ de faux rapports contre le Grand
„ Tresorier & contre la Duchesse
„ de Marlborough; que quoiqu'el-
„ le eut l'honneur de leur être al-
„ liée, elle ne se croyoit pas obligée
„ d'épouser leur deffense, s'ils a-
„ voient eu le malheur de déplaire
„ à Sa Majesté, & de se rendre in-
„ dignes de tant de graces dont elle
„ avoit comme accablé leurs Famil-
„ les; que si Sa Majesté étoit con-
„ vaincuë de tout ce dont elle se
„ plaignoit, elle avoit les lumieres
„ & le pouvoir necessaire pour y
„ remedier; que cependant il lui
„ paroissoit, que les services que
„ Monsieur le Duc de Marlborough
„ avoit rendu à l'Etat, étoient
„ d'une nature à ne pas lui causer
„ le chagrin de voir disgracier sa
„ Famille, dans le tems qu'il faisoit
„ une si belle figure à la tête des
„ Armées de Sa Majesté.

C'étoit dans ces sentimens d'équi-

té, que Madame Masham entre-tenoit la Reine, mais la Duchesse & le Tresorier qui concevoient de l'ombrage de tous ceux qui avoient l'honneur d'aprocher de Sa Majesté, resolurent d'éloigner Madame Masham du Palais, ils lui susciterent d'abord plusieurs chagrins, ils traverserent la resolution que la Reine avoit prise, de donner au Brigadier Hill, frere de Madame Masham, un Regiment de Dragons, vâcant par la mort du Comte d'Exsez : un jour que la Reine s'étoit enfermée dans son Cabinet avec cette Dame, qui y avoit été introduite par le degré derobé, à l'insçû de Madame de Marlborough, la Duchesse s'y rendit & ayant demandé à parler à la Reine pour une affaire importante, Sa Majesté avant d'ouvrir la porte, renvoya sa Dame d'Atours par le degré d'où elle étoit venuë : il est à remarquer qu'un des Espions que la Duchesse entretenoit au Palais,

lais, venoit de l'avertir qu'un Page de la Reine aiant paru à l'Antichambre avoit dit le mot à l'oreille à Madame Masham, que l'un & l'autre avoit disparu peu aprés, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Madame de Marlborough s'étant informée de l'Huissier de la Porte de ceux qui étoient avec la Reine, & l'Huissier ayant répondu que Sa Majesté y étoit entrée seule, il y avoit plus d'une heure, sans que personne eût demandé à lui parler: la Duchesse, dont l'esprit a toûjours été porté à nuire à quelqu'un, ne fût pas plûtôt entrée qu'elle dit à la Reine.

„ Madame, il y a long-tems que
„ je balance à informer Vôtre Ma-
„ jesté de la mauvaise conduite de
„ vôtre Dame d'Atours: mais com-
„ me elle est incorrigible, & que sa
„ débauche va tous les jours en aug-
„ mentant, je crois que Vôtre Ma-
„ jesté seroit la premiere à me con-

,, damner, si je resistois plus long-
,, tems à lui découvrir une chose si
,, scandaleuse. La Reine fut d'abord interdite, & ne pût pas s'empêcher de rougir : quoi-qu'elle se douta de l'imposture, elle lui demanda des preuves de cette accusation. ,, Ma-
,, dame, lui répondit la Duches-
,, se, il me paroît que Vôtre Ma-
,, jesté n'a pas besoin d'autres preu-
,, ves, que de sçavoir que Madame
,, Masham est actuellement entre
,, les bras d'un de vos Pages, y a-
,, yant prés de deux heures qu'elle
,, est avec lui au rendez-vous qu'ils
,, s'étoient donnez.

La Reine ne pouvant pas soutenir plus long-tems une calomnie si impertinente, lui dit fort en colere, *Vous en avez menti ; car Masham a été toute l'aprés-dînée auprés de moi, & elle n'est sortie de mon Cabinet, que lors que vous y êtes entrée.* A peine la Reine eût prononcée ces paroles, que Madame Masham

ham rentra, ayant entendu à travers de la porte son accusation & sa justification : Comme elle est aussi prudente qu'elle est vertueuse, aprés avoir demandé pardon à la Reine, de ce qu'elle prenoit la liberté d'entrer sans être appellée ; s'adressant à Madame Marlborough, elle lui dit, „ Le respect que j'ai pour la presen„ce de la Reine, & le lieu sacré où „ nous nous trouvons, sont pour „ moi d'assés puissantes raisons pour „ ne pas faire éclater mon ressenti„ment; sur celle qui a voulu calom„nier mon honneur. D'ailleurs, sa „ Majesté m'a si amplement justi„fiée, que ma réputation sera toû„jours à l'abri, contre le venin des „ langues aussi mauvaises que la vô„tre, supofé qu'on en puisse trou„ver de semblables.

La Reine interompit un Dialogue, qui n'auroit peut-être pas fini si-tôt, en ordonant à la Duchesse de sortir: Elle obéit, & se retira dans son ap-

partement, plus occupée d'un esprit de vengeance, que penetrée de la confusion qu'elle venoit de recevoir. Elle écrivit un billet au Grand Tresorier, & un autre au Comte de Sunderland sont Gendre, pour les inviter de la venir voir sur les onze heures du soir, aïant à les entretenir d'une affaire qui intéressoit également leurs personnes & leurs Familles.

Le résultat de cette Conférence fut, de mettre tout en usage, pour éloigner d'auprès de la Reine Madame Masham : On ne trouva pas d'expedient plus convenable, que celui d'engager la Chambre des Communes, de faire une Députation à Sa Majesté pour demander cet éloignement : Le Comte de Sunderland, qui en qualité de Secretaire d'Etat, étoit Membre de cette Chambre, se chargea de l'execution du projet; avant d'en faire la proposition à l'Assemblée, il instruisit les

les Députez, créatures de sa belle Mere & du Grand Tresorier, des motifs qu'on avoit pour tirer cette Dame d'auprés de la Reine : Lorsqu'il fut assûré de la pluralité des suffrages, le Comte proposa la Députation, il allégua que Madame Masham, quoique d'un génie fort borné, avoit l'esprit remuant & broüillon, qu'elle entretenoit des intelligences à la Cour de Saint Germain, & tramoit des choses capables d'ébranler le Trône Britanique, & exciter de trés-grands troubles dans les trois Royaumes: Pour mieux appuyer ce qu'il avançoit, il montra une lettre sans nom, qu'il supposa avoir reçûë de Saint Germain, par laquelle on lui donnoit plusieurs avis qui rendoient cette Dame suspecte ; cette lettre avoit été fabriquée par Madame de Marlborough, & quoi-qu'elle eut affecté de contrefaire son écriture, on ne laissa pas d'y apercevoir beau-

coup de conformité.

Ce fut Monsieur Harley qui en fit la découverte, & qui en informa la Reine, Sa Majesté demanda à voir cette lettre; Monsieur de Sunderland, qui crût que sa belle-Mere se tireroit mieux que lui de ce pas glissant, dit qu'il l'avoit donnée à Madame de Marlborough : On fut demander la Lettre à la Duchesse, qui répondit qu'elle l'avoit brûlée : ainsi elle ne fut convaincuë de cette supercherie, que par des indices trés forts.

La Reine penetrée de chagrin & d'indignation, dit en presence de toute sa Cour : *Il faut avoüer que je suis la plus malheureuse Princesse de l'Europe, de n'avoir pas seulement la liberté d'avoir une personne qui me convienne ; Il faudra me réduire à n'avoir que des gens qui cherchent à me chagriner ; A l'avenir je ne pourrai donc pas faire attacher une épingle à ma coëffure, sans en deman-*

der

der la permission au Parlement ?

Monsieur Harley, un des plus habiles & des plus intégres Seigneurs d'Angleterre, avoit été personnellement offensé par Messieurs Marlborough & Godolfin, de la maniere dont je le dirai un peu plus bas : l'amour qu'il a pour sa patrie, & son attachement pour la gloire de la Couronne ; joint au penchant que l'homme a naturellement pour la vengeance, l'obligerent de prendre aux cheveux l'occasion que lui fournissoit le mécontentement que la Duchesse & Sunderland son Gendre, venoient de donner à la Reine.

Il representa vivement à Sa Majesté, „ que la principale Noblesse „ de l'un & l'autre sexe, ne suportoient plus qu'avec douleur & in„ dignation, le pouvoir exhorbitant „ dont le Duc, la Duchesse de Marl„ borough & le Grand Tresorier „ Godolfin, s'étoient emparez de„ puis plusieurs années ; qu'il étoit

„ sensible au plus illustre sang du
„ Royaume, de se voir accablé de
„ mépris, en supportant le pesant
„ fardeau d'une infinité de taxes,
„ pendant que deux seules Familles
„ accumuloient des richesses im-
„ menses; possedant les meilleures
„ Charges de l'Etat, & disposant à
„ leur gré, en faveur de leurs créa-
„ tures, de tous les Emplois, tant
„ Civils que Militaires: mais que ce
„ qui étoit encore plus douloureux
„ aux veritables & bons Sujets,
„ c'étoit d'apercevoir une noire in-
„ gratitude à travers d'une si haute
„ fortune, & même un si grand
„ mépris de l'autorité & de la per-
„ sonne de Sa Majesté: que si la
„ Reine n'y mettoit bien-tôt des
„ bornes, elle avoit lieu de crain-
„ dre un soulevement general dans
„ l'Etat: n'étant pas possible, que
„ des Favoris de ce caractere, puis-
„ sent encore borner leur ambition
„ à ce haut degré de fortune, où
„ les

„ les bontez de la Reine , plûtôt
„ que le mérite & la capacité , a-
„ voient élevé les deux plus ingra-
„ tes Familles , que la terre eût ja-
„ mais supporté.

La Reine, déja ébranlée du mauvais procedé de la Duchesse de Marlborough & du Comte de Sunderland, à l'égard de Madame Masham, se laissa aisement persuader aux raisons que Monsieur Harley venoit de lui alleguer. Tout cela détermina Sa Majesté à ordonner à la Duchesse de ne point paroître à la Cour que lors qu'elle y seroit mandée, & au Comte de Sunderland, de rendre sa Commission de Secretaire d'Etat, dont la Reine disposa en faveur de Milord Darmouth, homme de probité & de mérite, fort attaché au parti des *Toris* ou Anglicans *Rigides* : ce changement arriva le 24. Juin 1710.

La disgrace de Sunderland, renouvella dans l'esprit des Anglois,

le souvenir de la noire trahison du Comte son Pere ; qui étant honoré d'une pareille Charge de Secretaire d'Etat, sous le Regne du feu Roi Jacques II. cet indigne Ministre, joüoit dans le Conseil deux Rôles fort opposez : Car comme il avoit seul la confidence de ce Prince infortuné, il l'engagea à sortir des bornes que les Loix ont prescrite à la Royauté de la Grande Bretagne ; Il lui inspira une fermeté innébranlable pour soutenir sa Declaration touchant la liberté de conscience, l'établissement d'un College de Jesuites dans Londres, l'emprisonnement des Prélats dans la Tour, & generalement tous les mauvais pas de politique, dont les Anglois se sont plaints, & qui ont renversé le Trône de ce Prince.

Tout cela auroit pû s'attribuer au foible genie & aux lumieres bornées du Ministre, si les suites ne l'avoient convaincu, d'ude correspondance trés-

tré-étroite avec le Prince d'Orange; car il lui donnoit avis de tout ce que le Roi faisoit & avoit envie de faire: Le Prince d'Orange qui trouvoit son compte dans le changement qu'il prévoyoit, se servoit de la trahison de Sunderland, pour parvenir à ses fins; en effet, ce fut à la faveur de cette trahison, que cet habile Politique, monta sur le Trône d'Angleterre.

Eclaircissons presentement le sujet de mécontentement personnel, que Monsieur Harley avoit contre les Favoris de la Reine & de la Fortune: Quoi-que Monsieur Harley eut rendu des services considerables à Monsieur Godolfin, en le sauvant des accusations dangereuses, qu'on avoit portées contre lui au Parlement, en vertu de l'*Acte de securité passé en Ecosse*, (où peut-être ce Tresorier auroit perdu la tête, si l'on avoit rendu justice sur tous les chefs de concussion & de mal-

malversation qu'on lui imputoit ;)
Messieurs Marlborough, Godolfin
& Sunderland, ayant à leur tête la
Duchesse Epouse du premier, firent un crime à Messieurs Peterſborough & Harley, pour avoir dit
dans un Conseil tenu devant la
„ Reine ; qu'on se plaignoit que
„ Monsieur le Grand Tresorier n'a-
„ voit pas assés donné d'attention à
„ la Guerre d'Espagne, que partie
„ des troupes & des subsides, que
„ le Parlement avoit destiné pour
„ l'Espagne & le Portugal, avoient
„ été employez en Flandres ou di-
„ vertis ailleurs ; ce qui avoit pro-
„ duit la perte de la Bataille d'Al-
„ manza, & la levée du Siége de
„ Toulon.

Cette accusation assez bien fondée, (comme les procedures du dernier Parlement l'ont justifié) gendarmerent si fort Messieurs Marlborough & Godolfin, qu'ils allerent le 22. Février 1708. chez

la

la peine, remplis de présomption & de colere; *Madame*, dirent-ils, *le Chevalier Harley se donne des airs de blâmer la conduite que nous tenons dans la fonction de nos Emplois, quoi-que nous n'ayons à en rendre compte qu'à Vôtre Majesté, qui jusqu'à present n'a pas lieu d'en être mécontente, & qui ne sauroit l'être sans injustice. Ces corrections d'un de vos Ministres, nous convient si peu, que nous esperons, Madame, que Vôtre Majesté prendra un des deux partis que nous lui proposons aujourd'hui; ou de congedier le Chevalier Harley de sa Charge de Secretaire d'Etat, ou de trouver bon, que nous rendions les Commissions de Generalissime de vos Armées, & de Grand Tresorier, dont Vôtre Majesté nous a honorez.*

La Reine fut si surprise d'un pareil compliment, qu'Elle en fut toute interdite. Elle leur répondit quelques momens aprés.

Milords, la proposition que vous venez de me faire, est d'une nature à meriter que vous & moi y reflé-chissions, j'espere que demain matin je vous verrai dans d'autres senti-mens. Cette réponse parut ambiguë à ces Messieurs; ils n'y trouvoient point la sûreté de la vengeance qu'ils s'étoient promise: Ils confererent ensemble avec la Duchesse, plus présomptueuse qu'eux & moins scru-puleuse, elle les rafermit en leur remontrant, que la Reine avoit trop besoin de leurs services & de leur credit, pour pouvoir se passer d'eux; *& que trés-surément, s'ils paroissoient fermes dans leur résolu-tion, elle ne balanceroit pas à leur sacrifier un aussi petit genie qu'étoit Harley.*

Les deux Milords se trouverent le 23. Février au lever de la Reine, & lui confirmerent ce qu'ils avoient dit le jour précedent: Sa Majesté leur répondit: *C'est assez, Milords;*

Et

Et comme elle ne prononça rien davantage, ils se retirerent. Une heure aprés, Sa Majesté envoya dire à Monsieur Harley de lui venir parler : comme il avoit eu l'air du Bureau, il n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé la veille.

Lors qu'il parut, la Reine le mena dans son cabinet & lui dit : „ qu'elle „ étoit bien mortifiée d'aprendre „ qu'il ne vivoit pas de bonne in- „ telligence avec Milord Marlbo- „ rough & Milord Grand Tresorier : „ que l'un & l'autre se plaignoient „ fort de lui; qu'elle souhaiteroit de „ les voir bien réconciliez, & lui de- „ manda quel temperament il y au- „ roit à prendre pour cela.

Monsieur Harley ayant pris la parole, justifia sa conduite en termes trés-soûmis & fort respectueux toucha modestement les endroits où il avoit donné des marques solides de son zéle, de sa fidelité, & de son attachement pour la gloire de

de Sa Majesté & pour le bien de l'Etat. Il finit son discours par ses paroles : *Mais, Madame, comme il ne seroit pas juste que Vôtre Majesté se privât à mon occasion, de deux Sujets tels que sont Messieurs Marlborough & Godolfin, à la passion desquels vos plus fidelles Ministres seront souvent sacrifiez : Je suplie trés-respectueusement Vôtre Majesté, de disposer de la Charge de Secretaire d'Etat, dont elle m'avoit honorée, en faveur de quelque personne plus complaisante à leur égard, que mon honneur & mon devoir envers Vôtre Majesté ne me l'a permis.* En même tems il remit la Commission & les Sceaux, que Sa Majesté accepta & en revétit Monsieur Boyle, creature des ennemis de Monsieur Harley.

Aprés avoir vû les motifs de la disgrace de Mr Harley, voyons la suite du renversement de fortune de ceux qui la lui avoient occasionnée. J'ai déja remarqué que le 24. Juin

1710. le Comte de Sunderland avoit été dépoüillé de sa Charge de Secretaire d'Etat, & que la Duchesse sa Belle-Mere fut éloignée de la Cour, dans le tems que le Duc son Epoux signaloit sa valeur & son courage devant Doüay.

Ce fut devant cette Place que ce General reçût la Lettre de son Epouse, que je joints ici, un de ses Valets de Chambre qui est fort de mes amis, m'en donna la copie l'hiver dernier.

A Londres le $\frac{14}{25}$ Juin 1710.

IL doit être bien douloureux, Milord, à un homme comme vous, d'apprendre que dans le tems que vous exposez vôtre vie devant Doüay, & que vous l'avez si peu ménagée les Campagnes précedentes, en rendant des services si importans à la Reine, vous soyez si maltraité à sa Cour, en la personne de ce que vous avez de plus cher, & où même

me l'ingratitude de la Nation est poussée si loin, qu'on tâche d'y ternir vos plus belles & plus glorieuses actions.

Oüy, Milord, l'exil de la Cour qui m'a été prononcé, m'est plus sensible par raport à vous que par raport à moi. Ce traitement indigne ne sauroit que flêtrir vôtre gloire, si vous aviez la dureté d'y être insensible, & si vous ne cherchiez pas les moyens de vous en vanger.

L'ingratitude contre nous éclata encore hier, puisque le Comte de Sunderland, qui nous touche de si prés, fut privé de sa Charge de Secretaire d'Etat, par les mauvais offices que lui a rendus la Cabale de la Masham, dont Harley s'est mis à la tête. Si vous aviez, Milord, fait plus de cas des avis que je vous ai donné de leurs intrigues, il y a long-tems que nos ennemis & nos envieux, auroient cessez de travailler à nous nuire. Le trop de bonnai-

bonnaireté a toûjours été le partage des idiots : Vous êtes encore dans la situation la plus heureuse du monde, pour faire repentir les téméraires de l'impudence qu'ils ont eu de nous offenser ; travaillez-y sans perdre un moment de tems, avant que les moyens vous en soient ôtez : Car si vous ne me vengez bien-tôt, il ne me sera pas possible de survivre à ma juste douleur, elle est si excessive, qu'elle ne me laisse de force que poun vous assûrer, Milord, de la constante tendresse & fidelité avec laquelle je serai toûjours, &c.

Je n'ai pas sçû qu'elle réponse le Duc de Marlborough fit à cette lettre : mais la conduite qu'il tint le reste ne la Campagne, par la conquête de Bethune & d'Air, firent connoître que cette mortification n'avoit en rien dérangé son devoir, sans doute qu'il prit le parti le plus sage, qui est de dissimuler son ressentiment : Mais sa bonne contenance,

nance, n'empêcha pas qu'il ne craignit un revers de fortune plus accablant que le coup qui venoit de fraper son Epouse & un de ses Gendres : Il en fit confidence aux amis qu'il avoit à Vienne & à la Haye, on l'y servit si efficacement, que le Ministre de l'Empereur & celui des Etats Generaux en ce Païs-ci, eurent bien-tôt ordre de leurs Maîtres, de representer à la Reine:
„ Que les changemens que Sa Ma-
„ jesté venoit de faire à sa Cour,
„ n'avoient pû que donner de l'in-
„ quiétude aux Alliez, que si Sa
„ Majesté venoit à pousser sa ré-
„ forme plus loin, Elle alloit per-
„ dre le credit dans les Finances de
„ son Etat, & décourager les Offi-
„ ciers & les Soldats de son Armée,
„ capable de tout entreprendre &
„ de tout executer sous un Gene-
„ ral d'une si haute réputation qu'é-
„ toit le Duc de Marlborough,
„ qu'il seroit moins dangereux &
„ moins

„ moins préjudiciable à la cause
„ commune , de conclure une
„ Paix au gré de la Couronne de
„ France, que d'ôter le Comman-
„ dement à son General, & l'ad-
„ ministration des Finances au
„ Grand Tresorier Godolfin.

La Reine apperçût aisement que l'allarme de ses Alliez, n'étoit que l'effet des ressorts que son General & son Grand Tresorier faisoient joüer dans les Cours étrangeres: Sa Majesté n'en parut pas contente, par la réponse qu'elle fit à ces deux Ministres; Elle leur dit entre autres choses „ qu'elle n'avoit pas crû que
„ le Traité de la grande Alliance,
„ l'engageât de prendre avis de quel-
„ qu'un, lorsque l'envie la prendroit
„ d'ôter ou de donnner quelqu'Em-
„ ploi à ses Sujets: que comme dans
„ pareil cas, elle ne se croiroit pas en
„ droit de prescrire des Loix à Sa
„ Majesté Imperiale, ny à Mes-
„ sieurs les Etats Generaux; Elle

cro-

„ croyoit qu'une pareille liberté lui
„ étoit acquise, que cependant tous
„ les Alliez devoient se tranquiliser,
„ puisqu'elle les assûroit quelle ne
„ feroit jamais rien de préjudiciable
„ à la bonne union & à l'interêt
„ commun : mais qu'elle esperoit
„ de leur équité, qu'à l'avenir leurs
„ Ministres ne seroient plus char-
„ gez de pareilles commissions.

Peu aprés, c'est-à-dire le 19. Août 1710. la Reine déposa Milord Godolfin de sa Charge de Grand Tresorier ; Elle affecta de la faire régir par cinq Commissaires, sous prétexte qu'Elle étoit trop accablante pour un seul homme : La Commission en fut expediée au Comte Powlet, à Monsieur Harley, au Chevalier Mansel, au Sieur Paget, fils de celui qui avoit été Ambassadeur à Constantinople, à Vienne & en plusieurs autres Cours & à Monsieur Benson grand voyageur dans les Païs Etrangers, où il

a acquis de grandes lumieres.

La disgrace de Monsieur Godolfin, fut un coup de foudre pour sa Famille & pour celle de Monsieur de Marlborough, d'autant plus sensible, que le grand nombre de leurs créatures, qui remplissoient les meilleurs Emplois du Royaume, s'en virent bien-tôt frustrez. Ceux que la fortune avoit attaché à leurs interêts, les abandonnérent, comme cela arrive tous les jours à ceux qui tombent dans la disgrace. Je n'entre point ici dans le détail de tous les changemens qui suivirent celui-là, dont la cassation du Parlement fut une suite indispensable : je me retranche à ce qui a du raport aux Familles de Messieurs Marlborough & Godolfin. La Chambre des Communes de ce précedent Parlement, étoit par dérision nommée *La Chambre Marlborough Godolfine*, à cause du grand nombre de creatures, que le credit de ces deux Milords y avoient placé.

Lors que le nouveau Parlement, que la Reine venoit de convoquer, fut assemblé, ses premiers soins furent d'examiner avec un trés-grand soin, les malversations qui avoient été commises dans l'administration des Finances & dans le maniement des Affaires qui avoient du raport à la Guerre d'Espagne. Cet examen occupa l'assemblée plusieurs mois: mais les prévaricateurs en furent quittes par la privation de leurs Emplois, sans qu'on les ait obligez de restituer les grands biens mal aquis, dont plusieurs se sont enrichis en peu d'années.

L'ouverture du nouveau Parlement se fit le 25. Novembre 1710. Le 28. du même mois le Comte de Scarborough, Pair du Royaume, proposa dans la Chambre haute *de remercier le Duc de Marlborough*: Cette proposition donna lieu à quelques membres de cette Chambre, de demander au Comte de s'expli-

quer

quer sur la nature de ce *Remerciement*, s'il entendoit qu'on dût congratuler le Duc, sur le succés de sa derniere Campagne, ou si c'étoit de le priver du Commandement : Les amis que Monsieur Marlborough avoit dans la Chambre, craignant que si ces deux questions étoient mises en déliberation, la pluralité des voix ne se rangeât du dernier parti, dirent qu'il seroit assez tems d'agiter cette matiere, lors que le Milord seroit de retour de Flandres & qu'il auroit rendu compte de la situation des affaires en ce pays-là ; ainsi l'affaire fut accrochée.

Peu aprés, la Reine revoqua la Commission d'Envoyé extraordinaire & Plenipotentiaire d'Angleterre aux Pays-Bas, dont le Lieutenant General Cadogham étoit revétu : la Reine y nomma le Sieur Richard Hill, qui s'en excusa : Cet Emploi fut donné au Comte d'Orreri, qui est actuellement à Bruxel-

les. C'est un homme de merite fort éclairé, & qui n'a jamais été de la Cabale du Grand Tresorier, ni Créature de la Duchesse de Marlborough, comme Monsieur Cadogham qui leur a toûjours été entierement dévoué.

Ce changement fut un nouveau sujet de mortification pour le Duc de Marlborough, qui avoit placé le Sieur Cadogham dans ce poste; c'étoit afin d'avoir une personne à luy dans le ministere des affaires des Pais-bas, comme le Vicomte de Tompsend l'étoit à la Haye; l'un & l'autre rendoient à Monsieur Marlborough & au Lord Godolfin un compte du moins aussi exact de ce qui se passoit dans les Conferences & dans le Gouvernement de la Republique d'Hollande, que celui que leur devoir les oligeoit de rendre à la Reine leur Souveraine. Ce Vicomte fut aussi bien-tôt aprés rapellé, & Milord Rabby qui résidoit

à

à Berlin, eſt allé remplir ſa place.

Sous le précedent Miniſtere, & dans le tems que l'affaire du Docteur Sacheverell faiſoit tant de bruit, Madame de Marlborough avoit diſpoſé les eſprits, à établir le Duc ſon Epoux, Generaliſſime des forces d'Angleterre; *tant par mer que par terre, pendant ſa vie, ſoit en tems de guerre, ſoit en tems de paix*. Cette nouvelle dignité, dont la Ducheſſe vouloit illuſtrer ſon Epoux, avoit pour exemple ce qui s'étoit pratiqué en Hollande, pour recompenſer les importans ſervices dont cette Republique étoit redevable à l'ancienne & illuſtre Maiſon de Naſſau. Ce projet, quelque vaſte qu'il fût, n'avoit rien que de conforme à l'ambition demeſurée de la Ducheſſe: la patente en fut minutée par le Lord Tréſorier, & le Comte de Sunderland, ſur les idées que cette Dame leur en avoit donné: ils y auroient immanquablement réüſſi, & il n'au-

roit manqué au Duc que le titre de Roi, comme il ne manquoit à la Duchesse que la qualité de Reine, si le changement de Ministere n'avoit renversé le fondement de ce nouvel Edifice, qui tendoit à mettre toute la Nation Britanique dans l'esclavage.

Il faut rendre justice à Monsieur de Marlborough; si ce Géneral avoit voulu profiter de l'ascendant qu'il s'étoit aquis dans l'Armée qu'il commandoit, il auroit fort embarassé la Reine & son nouveau Ministere : il n'avoit qu'à prêter l'oreille aux conseils de son Epouse, des Lords Godolfin & Sunderland, il se seroit fait déclarer *Generalissime* perpetuel par l'Armée, qui auroit contraint le Ministere d'approuver & de confirmer ce choix, il auroit même trouvé de l'appui en cas de besoin, en Hollande & en Allemagne, par la grande liaison qu'il avoit contractê avec tous les Generaux des Armées de nos Alliez.

Pour prouver la verité que je viens d'avancer, on n'a qu'à refléchir sur ce qui se passa à l'Armée de Flandres sur la fin de la Campagne de 1710. lors qu'on y eût avis des grands changemens qu'on venoit de faire en Angleterre, & des desagremens que le Duc de Marlborough recevoit au milieu de ses triomphes ; les Officiers de l'Armée Angloise disoient hautement, que malgré le Ministere ils deffendroient leur *General & le maintiendroient dans son Employ. Il se faisoit rarement des repas, où la santé du Duc de Marlborough, & la confusion de ses ennemis* ne fussent solemnisées le verre à la main.

Ce n'étoit pas seulement les subalternes qui étoient dans ses sentimens. On apercevoit des Officiers Generaux à la tête des Cabales déja formées en sa faveur : on doit mettre de ce nombre le Lieutenant General Meredich Gouverneur du Fort de Tinmouth ; le Major General

Mackernay, & le Brigadier Honywood; ces trois Messieurs, (mis au nombre des meilleurs Officiers de nôtre Nation,) donnerent dans une débauche, des preuves de leur attachement pour le Duc de Marlborough. En solemnisant la prise de la Ville d'Aire, ils bûrent chacun une grande rasade en disant; *à la santé de nôtre Général Monsieur le Duc de Marlborough & de ses amis; à la damnation & confusion des nouveaux Ministres; à la destruction du pouvoir de ceux qui ont contribué à l'éloignement des anciens Ministres.*

Il y en eût plusieurs autres qui bûrent la même santé: je ne les nomme pas, pour ne leur point porter préjudice; je n'aurois pas même nommé les autres, si le sujet de leur disgrace n'avoit pas éclaté, car la nouvelle de leur imprudence étant venuë à Londres, les nouveaux Ministres en porterent leurs plaintes à la Reine, lui representerent l'in-

jure

jure faite à Sa Majesté en condamnant ainsi le choix qu'elle venoit de faire de ses Ministres, lui firent sentir les conséquences & le danger où son autorité Royale étoit exposée, si elle ne châtioit severement de pareils audacieux.

Ces trois Officiers furent cassez: mais pour adoucir en quelque sorte leur châtiment, ou plûtôt pour leur tenir lieu de la récompense que meritoient les bons services qu'ils avoient rendus, la Reine voulut bien leur permettre de vendre leurs Regimens. Le sieur de Granville Secretaire des Guerres, signifia cet ordre au Brigadier Honywood, qui étoit déja arrivé à Londres: mais le Duc de Marlborough, (qui s'étoit arrêté en Hollande au retour de la Campagne,) reçût à la Haye les ordres de sa Cour de signifier lui même la cassation aux Srs Meredich & Mackernai, qui étoient encore au-delà de la Mer; Monsieur de Marlborough

trouva cette Commission si humiliante, qu'il n'eut pas la force de s'en acquiter lui-même, ni de suporter la presence de ceux qui n'étoient ainsi châtiez qu'à son occasion : il se contenta de presser leur départ pour retourner en Angleterre, & lors qu'ils furent embarquez sur le Paquebot de la Brille, un des gens de ce Milord leur annonça la fâcheuse *antienne*, les assûra cependant de la part que son Maître prenoit à leur disgrace ; les pria de croire qu'il n'y avoit en rien participé, souhaitant de trouver l'occasion de leur donner des marques sensibles de son estime & de son amitié.

En arrivant à Londres le Lieutenant General Meredich trouva que la Reine avoit déja disposé de son Gouvernement de Tinmouth, en faveur du Comte de Herfort, Fils du Duc de Sommerset: Les amis des disgraciez, tenterent inutilement de les justifier; on prétendoit de di-

minuër leur crime en publiant qu'ils n'avoient bû qu'*à la santé du Duc de Marlborough & à la confusion de ses ennemis* : que par ce mot *d'ennemis*, ces Officiers n'avoient prétendu que de parler des *François* & *de leurs adherans* : mais cette excuse parût être si grossierement tirée par les cheveux, que ceux qui tenoient ce langage, se faisoient montrer au doigt, & considerer comme membres de la cabale.

Pendant le sejour que Monsieur de Marlborough fit en Hollande, il reçût diverses lettres de ses Parens & amis, qui lui donnoient des avis bien differens sur la situation de ses affaires. Ceux qui avoient le moins participé de l'élevation de sa fortune, étoient ceux qui lui parloient avec plus de franchise : Quelques désinteressés que fussent leurs conseils, ils n'ont pas été suivis, par le peu de raport qu'ils avoient avec les sentimens de ce General. „ Ceux-

„ Cour de rechercher son ancien
„ General, ce qui feroit éclater dans
„ toute l'Europe sa haute capacité,
„ & contraindroit ses propres en-
„ vieux de relever son merite.

Madame de Marlborough, Monsieur Godolfin & Monsieur de Sunderland, furent d'avis contraire. Ils écrivirent au Duc, „ qu'avant de
„ repasser la Mer, il devoit prendre
„ de justes mesures en Hollande
„ pour se conserver le Commande-
„ ment : Que la Reine n'avoit en
„ rien diminué les bons sentimens
„ qu'elle avoit toûjours eu pour lui:
„ Que Sa Majesté, lorsqu'elle pou-
„ voit parler en liberté, condamnoit
„ en elle-même, les chagrins qu'elle
„ donnoit, (quoi - qu'involontai-
„ rement,) à la Famille de son
„ Royaume, à laquelle elle avoit les
„ plus grandes obligations : Qu'el-
„ le n'oubliera jamais, disoit-elle,
„ que c'est aux Maisons de Godolfin
„ & de Churchil; qu'elle étoit rede-
„ vable

„ vable d'être montée sur le Trô-
„ ne : Que c'est à leur habileté, que
„ la Nation doit la réputation que
„ les Armes des Anglois se sont ac-
„ quises sous son Regne, dans pres-
„ que toutes les parties de l'Europe,
„ où ses Etandarts ont été arborez :
„ Que Sa Majesté n'a pû résister
„ au torrent & au grand nombre des
„ jaloux, soûlevez contre un merite
„ qu'elle reconnoit superieur à tout
„ autre.

Aprés ce préambule, ils conseilloient au Duc de Marlborough,
„ qu'en arrivant à la Cour, il devoit
„ dissimuler son mécontentement :
„ Qu'il devoit même faire les pre-
„ miers pas, pour s'acquerir l'amitié
„ & la consideration des nouveaux
„ Ministres, (en prenant les pré-
„ cautions convenables, de leur
„ cacher le juste ressentiment qu'il
„ devoit avoir contr'eux : (Que
„ par cette sage politique, appuyé
„ des fortes recommandations de
„ l'Em-

„ l'Empereur, & des Etats Gene-
„ raux, il se maintiendroit dans le
„ Commandement general de l'Ar-
„ mée: Que la qualité de General
„ lui conserveroit les liaisons qu'il
„ avoit contracté dans les Cours é-
„ trangeres, lui donneroit un relief
„ sur toute la Noblesse d'Angleterre.
„ Qu'étant dans ce poste, il auroit
„ tous les jours occasion de s'acque-
„ rir de nouvelles Créatures, & que
„ par les suites, il pourroit peut être
„ faire changer la fâcheuse scitua-
„ tion des affaires de sa Famille; au
„ lieu que s'il prenoit un parti opo-
„ sé à celui-là, il se verroit imman-
„ quablement abandonné des amis
„ qui lui restoient; dont plusieurs
„ par necessité se rangeroient du
„ parti de ses ennemis.

Monsieur de Marlborough, qui n'a presque jamais rien pû refuser à son Epouse, acquiesça d'autant plus volontiers à ses conseils, qu'ils étoient plus conformes à son incli-

na-

nation, que ceux qui étoient d'un ſentiment oppoſé : Le Prince Eugene de Savoye, le Penſionnaire Heinſius, le Vicomte de Tompſend, (qui étoit encore à la Haye,) & ſur tout le Lieutenant general Cadogham; auſquels il communiqua quelques unes de ſes Lettres, acheverent de le déterminer : il leur dit, (je ne ſçai s'il penſoit autrement,) „ que tout ce qu'il avoit „ fait juſques à preſent, étoit trés- „ peu de choſe, que s'il avoit eu „ quelque bonheur, il convenoit „ qu'il en étoit redevable aux bons „ avis & à la valeur de Monſieur le „ Prince Eugene de Savoye & des „ Generaux de Meſſieurs les Etats: „ Qu'avec de pareils ſecours, les „ moins habiles ne manqueroient „ jamais d'acquerir de la réputation: „ Qu'il n'avoit nulle ambition, „ qu'au contraire il ſouhaiteroit que „ la Reine, voulut lui laiſſer paſſer „ le reſte de ſes jours dans une vie

tran-

„ tranquile : Que neanmoins il re„ pondroit autant qu'il le pourroit „ aux volontez de Sa Majesté Imperiale, & de Messieurs les Etats „ Generaux, qui lui faisoient l'honneur de s'interesser en sa faveur : „ qu'ainsi il ne demanderoit pas son „ congé, mais que si la Reine ne le „ prévenoit pas, il se retireroit à la „ Campagne pour y attendre ses „ ordres.

Ce discours étoit une espece de leçon que le Milord donnoit à ces deux Puissances des démarches qu'elles devoient faire auprés de Sa Majesté Britanique : en effet avant son départ d'Hollande, les Ministres de Vienne & de la Haye, avoient déja comme aplani la plûpart des difficultez que nôtre General avoit crû de trouver à son arrivée.

Ce fut le 28. Decembre sur les cinq heures du soir que le Duc entra dans Londres : la Duchesse son Epouse étoit allée à sa rencontre, à

à quelques lieuës d'icy, moins par un éfet d'empressement naturel, qu'une femme doit avoir d'embrasser son Mari, aprés une absence d'environ dix mois, que pour s'entretenir avec lui de leurs affaires communes: on n'a pas sçû en détail ce qui s'étoit dit dans cette premiere entrevuë, les Domestiques qui sont ordinairement les Espions & quelquefois les plus dangereux ennemis de leurs Maîtres, rapporterent à ceux qui les interrogerent: Que Madame de Marlborough avoit pleuré & sanglotté une partie du chemin: Qu'on entendit à diverses reprises que le Duc lui disoit; *c'est vôtre faute, Madame, je vous avois prédit tout ce qui vient d'arriver, je n'en attendois pas moins de vôtre procedé, il est fâcheux que les innocens soient sacrifiez pour les coupables.*

Toutes ces paroles, quoiqu'entrecoupées & sans liaison, font connoître que le Duc répondoit par des

des reproches aux plaintes de son Epouse. En entrant dans Londres, ils trouverent une populace assemblée, qui entoura le carosse : comme quelques mois auparavant, ce même peuple s'étoit attroupé en faveur de Sacheverell, qui a été le premier mobile du renversement de fortune des parens & des amis du Duc : il douta si cette foule s'étoit attroupée pour le loüanger ou pour l'insulter ; mais comme il est prévoyant en toutes choses, il jetta quelque argent par la portiere, en disant, *mes amis voila pour boire à ma santé.* Cette liberalité excita des acclamations de *vive le General Marlborough.*

A mesure que le carosse avançoit dans la Ville, la cohuë augmentoit, ce qui obligea le Duc & la Duchesse, de mettre pied à terre dans la maison de Monsieur de Montague un de leurs Gendres, qui se trouvoit sur leur passage, & aprés s'y être repo-

reposez environ deux heures il sortit par une porte dérobée & alla au Palais de Saint-James, rendre ses devoirs à la Reine, qui lui fit un trés bon accueil, la conversation ne roula que sur les expéditions de la Campagne, sans qu'il fut fait mention, ce jour-là, de ce qui s'étoit passé à Londres, à l'égard de la Duchesse, ni du Lord Tresorier.

Le lendemain la Reine tint un Conseil Privé, où le nouveau venu fut invité; ce fut la premiere entrevûë qu'il eut avec les nouveaux Ministres: Aprés avoir déliberé sur les affaires qui étoient sur le tapis, Sa Majesté dit en termes generaux, *Milords & Messieurs, comme nous sommes dans la saison où l'on a acoûtumé de régler les projets de la Campagne, & les autres affaires qui regardent la Guerre, je vous exhorte & je vous prie d'y aporter tous vos soins & vôtre vigilance, avec le zéle, l'union & la concorde,*

qui

qui doivent régner entre des personnes élevées par leur naissance & par leur grand mérite, aux premiers Emplois de l'Etat.

Monsieur de Marlborough gracieusa beaucoup le Comte de Rochester oncle de la Reine, qui étoit le Président du Conseil, de même que le Comte Pawlet premier Commissaire de la Tresorerie ; Il leur dit entr'autres „ qu'il étoit morti„ fié, que le peu de tems qu'il y „ avoit qu'il étoit arrivé, ne lui eut „ pas encore permis de les aller „ complimenter chez eux, sur le „ bon choix que Sa Majesté avoit „ fait de leurs personnes, pour rem„ plir les Emplois où il avoit l'hon„ neur de les voir pour la premiere „ fois. Ces deux Comtes pour répondre à cette civilité, allérent voir le Duc l'aprés-midi : quelques autres Membres du Conseil les imiterent, le Duc leur rendit bien-tôt aprés leur visite : Mais toutes ces entrevûës n'é-

n'étoient que des démarches de politique; on remarqua que Monsieur Harley, qu'on nomma l'*Anti-Godolfin*, comme Milord Petersborough est l'*Anti-Marlborough*, ne firent ni ne reçûrent aucune visite de ce Duc.

Quelques jours aprés, Monsieur Marlborough alla prendre séance selon son rang dans la Chambre des Pairs : Ses amis dans l'une & l'autre Chambre, avoient tâché d'insinuër de le complimenter sur les glorieux succez de sa Campagne; non-seulement ils eurent la mortification de voir qu'on ne tenoit aucun compte de cette proposition : Mais le Duc eut la douleur, étant placé parmi les Pairs le 9. Janvier 1711. de voir prendre une résolution, portant que le Comte de Petersborough seroit remercié sur l'heure-même, des éminens & signalez services, qu'il avoit rendus à la Guerre d'Espagne, (quoi-qu'il y eut

eut plus de quatre ans qu'il en fut de retour,) pendant que la Chambre ne disoit pas un mot des derniers services du Duc de Marlborough.

Ce discours ne sera pas ici hors d'œuvre, puisque le Chancelier, qui le prononça, y apostropha Monsieur de Marlborough sans le nommer, les termes dont ce Chancelier se servit ne furent nullement agréables au Duc ; mais il avala doucement la pilulle, la grimace n'étant point de saison.

MILORD PETERSBOROUGH,

J'ai ordre des Seigneurs de vous remercier, pour quantité d'importans & fidéles services que vous avez rendus à la Reine & à vôtre Patrie, durant le tems que vous avez commandé en Espagne.

C'est un honneur que cette illustre assemblée a fait *à trés-peu de Sujets*, & l'on peut dire qu'elle ne l'a jamais fait à personne, aprés une recher-

recherche plus exacte dans la nature d'aucun service, avec une deliberation plus serieuse, *ni avec plus de justice*, qu'à vous Milord, en cette occasion.

Vous avez l'ame si noble & si genereuse, que je suis persuadé que le present que je vous offre aujourd'hui, vous est d'autant plus agreable, *qu'il est pur & sans mélange*, & qu'il se trouve dénué *de toute autre recompense*, que vous pourriez croire *avec justice d'en diminuer le prix.*

Quand on m'auroit donné plus de jours que je n'ai eu de minutes pour me rappeller dans l'esprit les étonnans & merveilleux succés qui vous ont toûjours accompagné en Espagne, & que l'on doit atribuer, Milord, à vôtre bravoure personnelle & à vôtre sage conduite. Je ne me hazarderay pas de faire un détail de tous vos services, puisque le simple recit de ceux dont je pou-

rois me souvenir, choqueroit vôtre modestie, & que cette illustre Assemblée auroit sujet de se plaindre, si j'en oubliois, malgré moi, la meilleure partie.

Si vos sages conseils, sur tout celui que vous donnâtes dans le Conseil de Guerre tenu à Valence, avoient été observez la Campagne suivante, on auroit prevenu la funeste Bataille d'Almanza & les plus grands malheurs qui nous sont arrivez depuis en Espagne ; le dessein même sur Toulon, auroit pû avoir un heureux succès.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, plus long-tems qu'il n'en faut pour vous remercier de la part de cette auguste Assemblée, (en consequence de l'ordre que j'en ai reçû,) de tous les éminens & signalez services que vous avez rendus à vôtre Reine & à votre Patrie, durant le tems que vous avez Commandé en Espagne.

Réponse du Comte de Petersborough.

Milord, je vous rends mes trés-humbles actions de graces, avec un cœur plein de reconnoissance & d'un profond respect, pour l'honneur extraordinaire que je viens de recevoir de vôtre part. Il n'y a point de services qui puissent meriter une récompense de cette nature : Elle est plus que suffisante pour me dédommager *de toutes les duretez passées*, & il n'y a rien qui puisse en *augmenter le prix*. Je ne me sens point du tout coupable, d'avoir manqué de zéle pour le service du public ; mais vôtre aprobation de ce que j'ai pû faire, pour servir ma Reine & ma Patrie, *me remplit d'un nouveau feu*, & m'engagera à *employer tous mes efforts à l'avenir*, pour ne me rendre pas indigne, de la faveur peu meritée que j'ai reçû aujourd'hui, de cette auguste Assemblée, &c.

Ce remerciement causa beaucoup

d'alteration dans l'esprit des amis de Monsieur Marlborough, qui ne sont pas encore revenus de la crainte qu'ils ont, que le Comte de Petersborough ne lui succede dans le Commandement aux Païs Bas: Je sçai qu'il fut déliberé de le proposer dans le Conseil; mais comme la Reine avoit déja destiné ce Comte pour aller aux Cours de Vienne & de Turin, afin d'y regler les mesures qu'il convenoit de prendre, pour les operations de la Campagne de 1711. tant en Espagne qu'en Dauphiné; de même que pour accelerer l'accommodement des Mécontens de Hongrie, ces raisons empêcherent que la proposition ne fut pas faite.

Dans ce tems-là on vît paroître à Londres une Satire contre le Duc de Marlborough, qui avoit pour Titre: *Lettre adressée au Maire de Saint Albans, contenant les raisons pourquoi les deux Chambres du Parlement*

lement n'avoient pas remercié un certain Grand General, &c. L'Auteur y rapportoit, ,, que si le Com-
,, te de Petersborough étoit con-
,, tent d'un simple remerciement,
,, le Duc de Marlborough devoit
,, l'être bien davantage ; puisque
,, ceux qu'on lui avoit faits les an-
,, nées precedentes, avoient été
,, acompagnez de grosses pensions,
,, de donnations du Domaine de la
,, Couronne, de repas publics, de
,, récompenses considerables envers
,, toute sa Famille ; sans parler du
,, revenant-bon, que le *Bâton* a-
,, voit produit dans les coffres de
,, la Duchesse.

Le Duc, quelque temps aprés, eut l'honneur d'entretenir la Reine sur les disgraces de sa Famille ; Sa Majesté par un effet de sa bonté naturelle, ,, l'assûra qu'Elle étoit trés-
,, sensible aux chagrins qu'il rece-
,, voit dans cette occasion : qu'Elle
,, n'avoit pas lieu de se plaindre de

 ,, lui

„ lui personnellement : que ses ser-
„ vices ne seroient jamais oubliez :
„ que sa seule consideration l'avoit
„ obligée de passer sous silence une
„ infinité de mécontentemens : que
„ l'humeur hautaine & audacieuse
„ de son Epouse lui avoit donnez :
„ que les impertinences de Sunder-
„ land, & les malversations de Go-
„ dolfin, étant connuës & mani-
„ festées à tout son Royaume. Elle
„ n'avoit pas pû se dispenser de les
„ éloigner de leurs Emplois, dont
„ ils s'acquittoient avec si peu de
„ zéle, de fidelité & d'exactitude,
„ que de les y maintenir plus long-
„ tems, ç'auroit été exposer le
„ Royaume à un soulevement ge-
„ neral : que mettant à part l'ingra-
„ titude de la Duchesse de Marl-
„ borough, elle s'étoit renduë si
„ odieuse à toute la Cour, que per-
„ sonne ne pouvoit plus vivre avec
„ elle, que l'éloignement de sa per-
„ sonne ne préjudicieroit en rien au
„ merite

„ merite de son Epoux, tant qu'il „ continueroit de donner à l'Etat „ des marques de son attachement „ & de sa fidelité; Enfin Sa Majesté ajoûta, qu'Elle continueroit de laisser au Duc le Commandement de son Armée de Flandres, persuadée qu'il continuëroit de la servir avec le même zéle & le même attachement; lui faisant esperer, que si le tems éfaçoit de l'idée du public, la mauvaise conduite de ceux qui lui appartiennent, Sa Majesté les honoreroit, à sa seule consideration, du retour de ses bonnes graces.

Monsieur de Marlboroug, aprés avoir demandé pardon à la Reine des fautes de sa Famille, il remercia Sa Majesté des nouvelles graces dont Elle venoit de lui donner de si fortes assûrances: Pour lui en marquer sa reconnoissance, dés le lendemain, qui étoit le 19. Janvier 1711. le Duc apporta à Sa Majesté la Clef d'Or que la Duchesse por-

toit ; en qualité de premiere Dame d'Honneur de la Reine, & lui resigna toutes ses Charges. Sa Majesté donna la Clef par *interim*, à la Duchesse de Sommerset.

Comme la Reine recevoit lettre sur lettre, de la part des Etats Generaux, pour la presser de renvoyer le Duc de Marlborough aux Païs-Bas, Sa Majesté de l'avis de son Conseil, fit expedier une nouvelle Patente à ce General, un peu differente de celles qu'il avoit eu les années précedentes : Car au lieu du titre de Generalissime de toutes les forces d'Angleterre, la nouvelle Commission lui donne simplement la qualité de *General des Troupes Angloises aux Païs-Bas*, à l'instar de celles qu'on a expediées au Comte de Portmore en Portugal, & du Duc d'Argile en Catalogne.

Le 4. du mois de Mars, Monsieur de Marlborough arriva à la Haye ; il rendit aux Etats Generaux

raux la Lettre de la Reine, du 21. Fevrier 1711. dont il étoit porteur, en voici la teneur:

Hauts & puissans Seigneurs, nos bons Amis, Alliez & Confederez. Nous avons vû par vôtre derniere lettre du 7. de ce mois, les raisons qui vous ont porté, à Nous prier avec tant d'instance, de renvoyer au plûtôt le Duc de Marlborough. *Nous convenons avec Vous de la nécessité qu'il y a de prendre toutes les précautions possibles, contre les desseins de nos ennemis: Et comme nous avons lieu d'être satisfaite de la capacité & des services de Milord Marlborough, nous sommes bien-aises de voir que vos sentimens sur son sujet, se rencontrent parfaitement avec les nôtres.* Conformement à vos souhaits; *Nous lui avons d'abord ordonné de se préparer à retourner en Hollande; il ne manquera pas de se rendre auprés de vous, dans le tems que vous*

avez marqué, pour y concerter les mesures necessaires, & pour les mettre en exécution, *avec sa prudence & sa vigueur accoûtumée : Nous prions Dieu, Hauts & Puissans Seigneurs, qu'il vous garde*, &c.

Quoique Monsieur de Marlborough se voye de nouveau à la tête de nôtre Armée, que le retour de Monsieur le Prince Eugene en Allemagne, lui ait laissé seul la gloire du Commandement en chef, on ne s'attend pas ici qu'il fasse une Campagne aussi glorieuse que les précedentes : Je n'entrerai dans aucune explication des raisons qu'on allegue là-dessus, qui ne tendent qu'à préparer les esprits au changement qu'on prétend qu'il y aura dans le Commandement en 1712. Je ne me suis proposé de décrire ici, que les disgraces & les sujets de mortification, qui ont accompagné de bien prés, la gloire de ce General &

& la haute fortune de sa Famille.

Pendant la scéance du dernier Parlement, la Chambre des Communes a fait des recherches trés-exactes des malversations commises sous le précedent Ministere : Cette Chambre presenta à la Reine, le 17. Juin 1711. un long déduit de ces prévarications : Quoique la Duchesse de Marlborough, le Lord Godolfin, le Comte de Sunderland & les autres personnes de ces deux Familles, qui ont eu part au maniement des affaires publiques, n'y soient pas dénommez par leurs noms, la Chambre ne laissa pas de les faire connoître, par des portraits, fort ressemblans ; en voici quelques traits.

„ Vôtre peuple auroit pû souffrir
„ avec plus de patience, le grand
„ tort que lui faisoient les fraudes &
„ les voleries de tels méchans Mi-
„ nistres, si ces mêmes personnes
„ n'avoient osé traiter vôtre Per-

„ sonne Sacrée, avec désobéïssance
„ & avec mépris; mais comme les
„ interêts de Vôtre Majesté & ceux
„ de vôtre peuple sont inséparables,
„ les injustices que ces personnes
„ avoient fait au public, leur ont
„ attiré la disgrace de Vôtre Ma-
„ jesté; ce qui les a justement ex-
„ posez à l'indignation de vôtre
„ peuple, &c.

Voila un échantillon, d'un beau-coup plus long éloge, que le Corps respectable de l'Etat, a fait de la Famille d'un General, qui étoit alors à la tête de l'Armée de la Nation; ce qui prouve qu'il faut que les crimes de ceux qui ont été disgraciez, soient bien énormes, & qu'en même tems on redoute peu le credit que le Duc s'est acquis sur l'esprit des troupes qu'il commande, puisqu'on ménage si peu les gens qui lui touchent de si près, & qu'on a si fort méprisé les recommandations des Puissances Etrangeres, qui

avoient, pour ainsi dire, pris sous leur protection & recommandation, le Grand Tresorier d'Angleterre, beaucoup plus attaché à leurs interêts qu'à ceux de sa propre Patrie.

Ces mortifications ne sont pas les seules que l'on a donné à Monsieur de Marlborough & à sa Famille, depuis que ce General a repassé en Hollande : La mort du Comte de Rochester, Oncle de la Reine, ayant laissé vacante la Charge de President du Conseil Privé, Sa Majesté la donna au mois de Juin 1711. au Duc de Buckingham, ennemi irréconciliable des Familles disgraciées, par un éfet du juste ressentiment, que ce Duc conserve, des mauvais offices que la Duchesse de Marlborough lui a rendus, tout le tems que par son credit, elle a été la dispensatrice des graces & faveurs de la Cour: En même tems la Reine nomma la Duchesse de Buckingham pour

pour sa premiere Dame d'Honneur, dont la Duchesse de Sommerset avoit fait la fonction, depuis le mois de Janvier, que Madame de Marlborough en fut dépouillée.

Deux autres Charges de Dames d'Honneur de la Reine, étoient encore possedées par deux filles de Monsieur de Marlborough; pour purger le Palais de toutes les personnes qui apartenoient au Duc & à la Duchesse de Marlborough, ces deux Dames d'Honneurs, (qui étoient la Comtesse de Sunderland & Mylady Reyalton Belle-fille du Lord Godolfin,) furent congediées au mois de Juin; leur Employ fut donné à Madame Harley & à la Duchesse de Schrewbury.

Dans le même tems, la Reine éleva à la dignité de Pair du Royaume, Monsieur le Chevalier Harley, en lui donnant le titre de Comte d'Oxford & de Comte de Mortimer, ces deux titres furent unis en

sa personne, parce que le premier est contesté. Cette grace fut suivie quelques jours aprés, d'un autre qui donna presque le coup mortel, au Lord Godolfin & à la Duchesse de Marlboroug : C'est que Sa Majesté éleva le nouveau Comte d'Oxford, à la Charge de Grand Tresorier de la Grande Bretagne, qui avoit été régie par Commissaires, depuis que Monsieur Godolfin en avoit été dépoüillé: La Duchesse qui impute toutes les disgraces de sa Famille à ce nouveau Pair, fut si accablée de douleur, lorsqu'elle apprit que son ennemi étoit fait Grand Tresorier, qu'elle tomba en foiblesse, & l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir de son évanoüissement.

FIN.

AVIS
DE L'IMPRIMEUR.

L*Ors que j'achevois l'impression de l'*Histoire secrette de Madame la Duchesse de Marlborough, *il m'est tombé entre les mains la copie d'une Lettre écrite par une personne qui semble être fort dans ses interêts ; on l'attribuë à un de ses Gendres. Cette Lettre fera la clôture de mon édition, laissant la liberté aux critiques, d'en porter le jugement qu'il leur plaira.*

TRADUCTION D'UNE Lettre écrite à Madame la Duchesse de Marlborough, le $\frac{10}{21}$ Octobre 1711.

MADAME,

Tous mes soins & ceux des Milords .... chargez de vos instructions, & dont les interêts avoient tant de rapport aux nôtres, n'ont servi qu'à avancer nôtre perte commune. Je suis le plus malheureux & la plus à plaindre de la Famille, puisque vous sçavez, Madame, qu'il n'a tenu qu'à moi de conserver mes Emplois, & même de parvenir à de plus grands, si j'avois tant soit peu voulu m'écarter des interêts des personnes qui sont si cheres à mon Epouse; vous n'aprouvâtes pas le plan que je vous envoyai il y a quelque tems; vous me marquâtes seulement

ment, „ que Milord Duc s'étoit ac-
„ quis un merite & une reputation
„ dans l'Europe, dont il n'étoit re-
„ devable qu'à Dieu ; que rien ne
„ seroit capable de le détruire, puis-
„ que la grande alliance ne pouvoit
„ se passer d'un homme, dont elle
„ connoissoit la valeur & dont elle
„ venoit de faire une nouvelle ex-
„ perience dans ce qui s'étoit pas-
„ sé à la vûë de Bouchain. Vous
„ ajoûtiez, Madame, qu'il conve-
„ noit à sa gloire & à la vôtre, de
„ rendre nôtre fortune absolument
„ dépendante de la réputation de ce
„ grand General, qui sçauroit nous
„ proteger & nous faire rendre jus-
„ tice, en abbaissant quelque jour le
„ parti qui vous étoit opposé ; que
„ vous aviez en main des moyens,
„ (dont vous ne pouviez pas vous
„ expliquer,) qui renverseroient
„ bien-tôt toutes les conspirations
„ faites contre vôtre autorité, &
„ que nous verrions ramper auprés
„ de

„ de vous, ceux dont une ſotte va-
„ nité rendoient trop orgueilleux,
„ & qu'une fortune précipitée avoit
„ trop tôt élevé pour pouvoir ſe
„ bien connoître eux-mêmes.

Si vous aviez été pour lors à la Cour, je crois, Madame, que vous auriez changé de ſentiment, ſur tout ſi vous aviez donné quelque attention aux diſcours envenimez que chacun tenoit ſur vôtre compte, & du peu de cas qu'on faiſoit des ſervices de Milord Duc; Bien loin de lui ſçavoir quelque gré de ce qu'il avoit ſi ſouvent expoſé ſa vie pour la gloire de la Nation & pour la liberté de l'Europe, on lui impute (de même qu'à vous & à Milord G....) d'avoir été les principaux inſtrumens de la Guerre, qui a comme épuiſé la Grande Bretagne: On vous a accuſé en particulier „ d'avoir ſi
„ fort broüillé les principales Fa-
„ milles de l'Etat, qu'on ne voyoit
„ par tout que diſſentions, haines

„ & partialitez ; Que vous avez par
„ vôtre credit & par vos intrigues,
„ renversé & anéanti toutes les Loix
„ fondamentales de l'Etat, sous le
„ faux principe d'assurer la succes-
„ sion de la Couronne, dans la li-
„ gne Protestante : Que vôtre vûë
„ étoit d'exciter une Guerre civile
„ dans l'Etat, qui ne pouroit man-
„ quer de seconder vos intentions,
„ si l'on avoit laissé à vôtre dispo-
„ sition les Finances, la Marine &
„ les forces de terre : Qu'aprés a-
„ voir affoibli le parti oposé à vos
„ desseins, vous prétendiez d'anéan-
„ tir toute l'autorité Royale, &
„ changer le Gouvernement Mo-
„ narchique, en République, sur le
„ pied de celle de Venise, dont Mi-
„ lord Duc seroit le Chef, sous le
„ nom de *Grand Duc Britannique* ;
„ Que S. A. & Vous, aviez pris des
„ mesures convenables avec feu
„ l'Empereur & les Etats Gene-
„ raux, sans pourtant leur faire
„ con-

„ connoître vôtre ambition, ne fai-
„ ſant éclater dans toutes vos négo-
„ ciations ſecrettes, qu'un parfait dé-
„ vouëment pour les interêts de la
„ Maiſon d'Aûtriche, & pour l'a-
„ grandiſſement de la Republique
„ d'Hollande, parce que vous étiez
„ bien perſuadée, diſoit-on, que ces
„ deux Puiſſances pour reconnoître
„ tant de zéle & de ſi grands ſervi-
„ ces, ne pouvoient & ne devoient
„ pas moins faire, que de plâcer Mi-
„ lord Duc à la tête de cette Répu-
„ blique naiſſante, & d'aſſurer la ſuc-
„ ceſſion de la Couronne Ducale, à
„ ceux qui auroient l'honneur d'ê-
„ tre alliez dans vôtre Famille.

Je vous aſſure, Madame, que quelques flâteuſes que fuſſent pour nous de pareilles eſperances, je crus d'abord qu'il n'y avoit rien de réel dans tous ces diſcours : mais reflechiſſant à ce que vous me fites l'honneur de m'écrire le 27. Août, tou-
„ chant une affaire, diſiez-vous, de
„ la

„ la derniere importance, dont vous
„ ne pouviez pas encore vous ex-
„ pliquer, qui éclateroit en tems &
„ lieu, & devoit nous dédomager
„ amplement des chagrins qu'on
„ nous donnoit, puisqu'elle réduiroit
„ nos ennemis à vous faire la Cour.
Je vous avouë, Madame, que cette Lettre misterieuse ne laissa pas de flâter en quelque sorte mes esperances dans ce tems-là.

Mais, Madame, si c'étoit-là vos desseins, ils ont été malheureusement découverts, & le succez m'en paroît bien reculé; car je vous avertis que ceux qui sont aujourd'hui dans le ministere, ont pris des mesures pour faire la Paix avec la France : l'on assure même que l'on a déja convenu des principales conditions. J'ai tâché sous main de sçavoir sur quel pied, sans en avoir pû découvrir que les conditions generales, qu'un François nommé *le Sieur Ménager*, a signées au nom de son Roi,

qui

qui doivent ſervir de baſe à la Paix generale.

Il y a deux jours que le Miniſtre d'Aûtriche * m'a communiqué ces points préliminaires, dont un Secretaire du Conſeil lui donna copie ; mais comme on vient de les rendre publics, vous les trouverez dans l'imprimé que je joints à ma Lettre.

J'ai apris, Madame, que c'eſt le feu Comte de Jerſey qui a commencé cette négociation : mais qui n'a pas eu le plaiſir d'en voir la fin, par la mort ſubite qui a terminé ſes jours; on prétend qu'il a été pouſſé à finir la Guerre, moins par des ſentimens de compaſſion envers ceux de ſes patriotes, auſquels elle pouvoit n'être pas avantageuſe que pour ſe vanger de Milord Duc & de vous, des mauvais ofices qu'on lui rendit prés de la Reine lors qu'il fut diſgracié, & dont on vous fait la cauſe. On dit ſous main que ce Comte a été em-

* *Le Comte de Gallachs.*

empoisonné, on en parle même d'une maniere à faire soupçonner que c'est par vos ordres, Madame, ou de quelqu'un de la Famille. Il semble que l'Enfer soit déchaîné contre nous : on vous croit capable des actions les plus noires & les plus condamnables : nous devenons, pour ainsi dire, l'oprobre du Genre humain, sans pouvoir nous convaincre d'autre chose, si ce n'est que nous vous apartenons. Quand est-ce que les chagrins dont la Famille est accablée, prendront fin ? Pour moi je commence à craindre d'y succomber, puisque je vois que la Paix s'aproche ; car ce qui soûtenoit mes esperances & les vôtres, Madame, c'étoit le besoin que le Royaume & toute l'Europe, avoit des services de Milord Duc, qui dans cette Guerre, s'est acquis plus d'honneur & plus de réputation, que tous les Heros des siecles passez. La Guerre ne pouvoit point se continuër sans lui.

lui. C'est le seul de nos Generaux, pour qui la victoire n'a point fait paroître d'inconstance; lors qu'elle a paru vouloir l'abandonner, ce n'a été que pour le couronner d'une plus grande gloire: mais enfin tout est sujet à la vicissitude, lors que la tempête est trop irritée, les meilleurs Notonniers ne font pas difficulté de plier leurs voiles.

Comme les Hollandois ont refusé de consentir à une nouvelle expedition aprés la prise de Bouchain, il paroît que par cette glorieuse conquête, Milord Duc aura terminé sa campagne. Je ne doute pas qu'avant son retour il ne passe à la Haye, & qu'il ne fasse connoître aux Etats Generaux, l'interêt qu'ils ont de ne pas donner les mains à la conclusion de la Paix, jusques à ce qu'on ait chassé les François & les Espagnols de l'Amerique. Cet objet doit les flâter plus que tout autre avantage; s'ils demeurent fermes là-dessus, j'espere

que Milord Duc restera à la tête de l'Armée, & peut-être que par quelque heureuse revolution, nous verrons, Madame, changer la face des affaires en ce Royaume qui tourneront à vôtre satisfaction, & à l'avantage de vôtre famille. Quoi-qu'il arrive, je chercherai toûjours à vous prouver, dans l'adversité comme dans la prosperité, que personne n'est plus veritablement que moi,

MADAME, Vôtre, &c.

ARTICLES Préliminaires, signés à Londres au nom du Roi de France, par le Sieur Menager le 8. Octobre 1711. nouveau stile, & communiquez aux Ministres des Hauts Alliez le 19. du même mois, par ordre de la Reine.

LE Roi voulant contribuër de tout son pouvoir au rétablissement de la Paix generale, Sa Majesté déclare.

I. Qu'Elle reconnoîtra la Reine de la Grande Bretagne en cette qualité : comme aussi la Succession de cette Couronne, selon l'établissement present.

II. Qu'Elle consentira volontiers & de bonne foi, qu'on prenne toûtes les mesures justes & raisonnables, pour empêcher que les Couronnes de France & d'Espagne ne soient jamais réünies en la personne d'un même Prince : Sa Majesté étant persuadée qu'une Puissance si excessive, seroit contraire au bien & au repos de l'Europe.

III. L'intention du Roi est, que tous les Princes & Etats engagez dans cette Guerre, sans aucune exception, trouvent une satisfaction raisonnable, dans le Traité de Paix qui se fera : & que le commerce soit rétabli & maintenu à l'avenir, à l'avantage de la Grande Bretagne, de la Hollande & des autres Nations qui ont accoûtumé de trafiquer.

IV. Comme le Roi veut aussi maintenir exactement l'observation de la Paix, lorsqu'elle aura été concluë ; & l'objet que le Roi se propose, étant d'assurer les Frontieres de son Royaume, sans inquieter en quelque maniére que ce soit les Etats de ses voisins, Sa Majesté promet de consentir, par le Traité qui sera conclu, que les Hollandois soient mis en possession des Places fortes qui y seront specifiées, dans les Païs-Bas, qui serviront à l'avenir de barriere, pour assûrer le repos de la Hollande, contre toute sorte d'entreprise du côté de la France.

V. Le Roi consent aussi qu'on forme une barriere sûre & convenable pour l'Empire, & pour la Maison d'Aûtriche.

VI. Quoique Dunkerque ait coûté au Roi de trés-grosses sommes, tant pour l'acquerir que pour le fortifier, & qu'il soit necessaire de faire encore une depense considerable

derable, pour en raſer les ouvrages, Sa Majeſté veut bien cependant s'engager de les faire démolir, immediatement aprés la concluſion de la Paix, à condition qu'on lui donnera un équivalant pour les fortifications à ſa ſatisfaction. Et comme l'Angleterre ne peut pas fournir cet équivalant, la diſcution en ſera remiſe aux Conferences qui ſe tiendront pour la négociation de la Paix.

VII. Lors que les Conferences pour les negociations de la Paix ſeront formées, on y diſcutera de bonne foi & à l'amiable toutes les prétentions des Princes & Etats engagez dans cette Guerre, & on ne negligera rien pour les regler & terminer à la ſatisfaction des perſonnes intereſſées.

En vertu du plein Pouvoir du Roi, Nous ſouſſigné, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Deputé au Conſeil de Commerce, avons conclu

conclu au nom de Sa Majesté les presens Articles Préliminaires, en foi dequoi nous avons signé. Fait à Londres le 27 Septembre / 8. Octobre 1711.

(L. S.) MENAGER.

Apostille à la précedente Lettre.

P. S. J'oubliois de vous dire, Madame, que le jour de l'Assemblée du Parlement est fixé au Mardi 13/24. Novembre prochain; outre ceux qui vous sont dévoüez dans la Chambre Haute, par l'interêt de la Famille, par reconnoissance ou par inclination, nous tâcherons d'engager plusieurs Seigneurs dans nôtre parti: nous aurons aussi dans la Chambre des Communes beaucoup d'amis: Il seroit à souhaiter que nous en pussions augmenter le nombre, afin que le *bon parti* pût reprendre le dessus sur les *Sacheve-*

rellistes

vellistes pacifiques : * écrivez, je vous en conjure, à Milord Duc, de repasser la mer aussi-tôt que ses afaires en Hollande le permettront: Je voudrois qu'il fût ici avant l'Assemblée du Parlement, afin que nous puissions agir tous de concert. Sa presence seroit d'un grand poids, quand ce ne seroit que pour faire agir les Officiers de l'Armée, dont il connoît le zéle & la discretion, pour ranger dans nôtre parti ceux de leurs parens qui sont Députez à la Chambre Basse: Milord G... est de mon sentiment, & nous sommes bien persuadez que vous ne le desaprouverez pas.

* *C'est ainsi que l'Auteur de la Lettre designe les* Toris, *qui paroissent disposez à procurer la Paix à leur Patrie.*





